



PREMIERS EXERCICES

DE MÉMOIRE.

V E R S.

NÉCESSITÉ DU TRAVAIL.

Notre vie est si courte ! il la faut employer.
 Instruisons-nous, lisons dès l'âge le plus tendre.
 Nous serons malheureux si nous cessons d'apprendre,
 Et c'est un jour perdu qu'un jour sans travailler.

AVANTAGE DE L'ÉTUDE.

Heureux qui de l'étude
 Dès l'enfance a le goût
 Du travail le plus rude
 Il vient toujours à bout.

MÊME SUJET.

Pour s'instruire de son devoir,
 Il est toujours temps de s'y prendre :
 On rougit de ne pas savoir ;
 Jamais on ne rougit d'apprendre.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

LE LÉZARD ET LA TORTUE.

Fable.

« Pauvre tortue, hélas ! s'écriait le lézard.
 — Pourquoi pauvre ? — Quelle misère !
 Sans porter ta maison tu ne vas nulle part.
 — Charge utile devient légère. »

GUICHARD.

IL NE FAUT JAMAIS RAPPORTER.

C'est un bien grand défaut que d'aller rapporter ;
 Ne nous permettons pas cette lâche vengeance.
 Si l'on nous fait du mal, sachons le supporter,
 Qu'un oubli généreux suive à l'instant l'offense.

DE L'AMITIÉ ENVERS SES FRÈRES ET SOEURS.

Combien on doit aimer ses frères et ses sœurs !
 Que ces liens sont doux ! Ensemble dès l'enfance
 Unis par les devoirs, unis par la naissance,
 Où trouver des amis et plus sûrs et meilleurs ?

DES DEVOIRS ENVERS DIEU.

C'est Dieu qui fit le monde, et la terre et les cieux ;
 C'est lui qui nous a faits ; nous sommes sous ses yeux ;
 C'est lui qui chaque jour soutient notre existence.
 Comment payer ses dons ? Par la reconnaissance.

Mon Dieu, pour être heureux tu m'as mis sur la terre ;
 Tu sais, bien mieux que moi, quels sont mes vrais besoins ;
 Donne-moi les vertus qu'il me faut pour te plaire :
 Le cœur de ton enfant s'en rapporte à tes soins.

Heureux qui met en Dieu toute son-espérance !
 On a toujours besoin d'implorer sa bonté.
 Il nous consolera dans les jours de souffrance,
 Si nous l'avons servi dans la prospérité.

Dieu voit tout, est partout. On a beau se cacher,
 A son œil pénétrant on ne peut se soustraire.
 Quand on pêche en secret, ce n'est pas moins pécher ;
 A l'éternel témoin gardons-nous de déplaire.

LE COMTE MOREL DE VINDE.

DE LA BIENFAISANCE.

Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
 Qui tombera demain dans la même infortune :
 Il est beau de prévoir ces retours dangereux,
 Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

LA HARPE.

MÊME SUJET.

Le premier des plaisirs et la plus belle gloire
 Est de répandre des bienfaits.
 Si vous en recevez, publiez-le à jamais ;
 Si vous en répandez, perdez-en la mémoire.

VOLTAIRE.

LE LOUP ET LE CHIEN.

Fable.

« Que tu me parais beau ! dit le loup au limier,
 Net, poli, gras, heureux et sans inquiétude.
 Mais, qui te pèle ainsi le cou ? — C'est mon collier.
 — Ton collier ! fi des biens avec la servitude ! »

BENSERADE

LE CHARDONNERET.

Fable.

« Petit chardonneret, quoi ! tu chantes en cage ?
 — Je charme ma captivité.
 C'est ainsi que l'âme du sage
 Triomphe de l'adversité. »

ROSSINI.

DE LA CHARITÉ.

N'attendez pas toujours qu'on implore vos soins ;
 Allez des malheureux prévenir les besoins ;
 Et songez qu'un bienfait qui vient sans qu'on l'attende
 Fait bien plus de plaisir que celui qu'on demande.

DANGERS DU BAVARDAGE.

Ne vous laissez jamais aller au bavardage ;
 Ne parlez qu'à propos : quand on parle toujours,
 On ennuie, on déplaît, et dans son verbiage,
 Pour un mot raisonnable on tient cent sots discours.

LE SINGE, L'ÂNE ET LA TAUPE.

Fable.

De leurs plaintes sans fin, de leurs souhaits sans bornes,
 Le singe et l'âne un jour importunaient les cieux.
 « Ah ! je n'ai point de queue. — Ah ! je n'ai point de cornes.
 — Ingrats ! reprit la taupe, et vous avez des yeux. »

BOISSARD.

(1) Benserade (Isaac de) était un poète du siècle de Louis XIV. Il avait beaucoup d'esprit et surtout beaucoup de gaieté. L'emploi qu'il sut faire de ces deux précieuses qualités lui mérita les bonnes grâces du roi et fit sa fortune. Il naquit en 1612, et mourut, membre de l'Académie française, en 1691. Il a traduit en *quatrains* les fables d'Esope.

PREMIERS EXERCICES DE MÉMOIRE.

AVANTAGES DE L'ASSIDUITÉ.

Quand vous aurez bien fait votre tâche ordinaire,
 Votre esprit en repos sera bien plus heureux.
 Afin qu'un plaisir vif accompagne vos jeux,
 Soyez contents de vous, n'ayez plus rien à faire.

LA RAPE ET LE PAIN DE SUCRE.

Fable.

L'intérêt prend parfois l'air de la bienfaisance.

Au pain de sucre, un jour, la râpe, en ma présence,
 Disait : « De toi combien j'aime à me rapprocher !

M'accuser est ton habitude ;

Mais, malgré ton ingratitude,

Je veux te caresser. — Non : tu veux m'écorcher. »

A. V. ARNAULT.

DU MENSONGE.

Évitez le mensonge avec un soin extrême :
 Si l'on remarque en vous peu de sincérité,
 On ne vous croira pas, lors même
 Que vous direz la vérité.

L'OISELEUR ET LA VIPÈRE.

Fable.

L'oiseleur se trouva surpris

Étant piqué de la vipère.

« Hélas ! dit-il, quelle misère !

Je voulais prendre, et je suis pris. »

BENSERADE

LE PILOTE.

Fable.

Un pilote disait : « Le vent n'est plus contraire,
 Le calme est revenu ; mais il faut s'abstenir
 De trop de confiance, et toujours on doit faire
 Comme si la tempête avait à revenir. »

Ce pilote avisé, qui dans le calme veille

Et du flot inconstant craint la malignité,

Nous dit qu'il faut de loin prévoir l'adversité.

Craindre quand tout nous rit, c'est ce qu'il nous conseille.

LA FOURMI.

Fable.

Sur les cornes d'un bœuf revenant du labeur
Une fourmi s'était nichée.
D'où viens-tu? lui cria sa sœur,
Et que fais-tu si haut perchée?
— D'où je viens! peux-tu l'ignorer?
Nous venons de labourer. »

P. VILLERS.

LA VIPÈRE ET LA SANGSUE.

Fable.

« Nous piquons toutes deux, commère,
A la sangsue un jour disait une vipère;
Et l'homme cependant te recherche et me fuit;
D'où vient cela? — D'où vient? réplique la sangsue;
C'est que ta piqure le tue
Et que la mienne le guérit. »

LE BAILLY.

LE SINGE APPLAUDI.

Fable.

Dans un cercle de ses confrères,
Un jeune singe, adroit comme on n'en voyait guères,
Fit un très joli tour: mes singes d'applaudir.
D'aise en sa peau (signe de faible tête)
L'animal a peine à tenir;
Il veut recommencer... il n'est plus qu'une bête.
L'éloge pour le sot est un écueil fatal:
Louez-le de bien faire, aussitôt il fait mal.

GUICHARD.

DE LA COLÈRE.

Apprends dès ta jeunesse à calmer ton courroux,
La colère est un mal qui ne convient qu'aux fous.

LE LIERRE ET LE ROSIER.

Fable.

Un lierre, en serpentant au haut d'une muraille,
Voit un petit rosier, et se rit de sa taille.

PREMIERS EXERCICES DE MÉMOIRE.

L'arbuste lui répond : « Apprends que sans appui
 J'ai su m'élever par moi-même ;
 Mais toi , dont l'orgueil est extrême ,
 Tu ramperais encor sans le secours d'autrui. »

LE BAILLY.

LE VILLAGEOIS ET LE FROMAGE.

Un rustre en son buffet avait mis un fromage ,
 Lorsque par une fente il aperçoit un rat ;
 Vite il y fait entrer son chat ,
 Afin d'empêcher le dommage ;
 Mais notre Mitis , aux aguets ,
 Mange le rat d'abord , et le fromage après.

LE MÊME.

L'ESSIEU CRIARD.

Fable.

Entends le char brillant qui traverse l'arène :
 Un cri rêche , ennuyeux , dans sa course le suit ;
 Regarde , et tu verras que dans l'immense plaine
 L'essieu , qui ne vaut rien , fait seul tout ce grand bruit.

PIERQUIN DE GEMBOUX.

LE GRAND-DUC, LE VAUTOUR ET LE LINOT

Fable.

Certain grand-duc , tyran des oiseaux d'alentour ,
 Pestait souvent contre le jour
 Dont l'éclat importun lui déroba sa proie ;
 De son côté , certain vautour
 Se plaignait de la nuit qui l'arrêtait tout court
 Au plus fort du carnage , au milieu de sa joie ;
 Tandis que , des buissons paisible citoyen ,
 Gazouillant tout le jour , et la nuit dormant bien ,
 Un linot jusqu'à l'évidence
 Prouvait à ces bandits , de leur sort mécontents ,
 Que la seule innocence
 Sait comme il vient prendre le temps.

LE FILLEUL DES GUERROTS.

LE COLIBRI.

Lorsque l'oiseau vanté pour ses riches couleurs ,
 Lorsque le colibri , dont les brillantes ailes
 Le promènent de fleurs en fleurs ,
 Ne trouve pas chez l'une d'elles

Le doux nectar qui le nourrit,
 Sur cette fleur à ses yeux inutile
 Il se venge, et, dans son dépit,
 A coups de bec sans pitié la mutile.

Égoïstes, vous voilà bien !
 Ne rien valoir pour vous, c'est n'être bon à rien.

 LE MÊME.

LE ROSIER ET LA RONCE.

Fable.

Un fort joli rosier s'adressant à la ronce :
 « Voisine, lui dit-il, pourquoi de vos piquants
 Vous voit-on tous les jours déchirer les passants ?
 Quel plan de vie ! entre nous, il annonce
 Un naturel des plus méchants. »
 La ronce l'écoutait, et voici sa réponse :
 « Dans vos propos c'est mettre un peu d'aigreur ;
 Il vous sied bien de censurer les autres !
 Je montre mes piquants, mais vous cachez les vôtres,
 Et le piège chez vous est tendu sous la fleur. »

H. AGNIEL.

LE RENARD DEVENU PLUS HARDI.

Fable.

Un jour un vieux renard moins brave que trompeur,
 Ayant vu du lion la morgue menaçante,
 Ses yeux flambants, sa gueule rugissante,
 Peu s'en fallut qu'il ne mourût de peur.
 Son âme au second jour en fut encore émue,
 Mais beaucoup moins qu'à la première vue.
 A la troisième fois le compère renard
 Ne trembla plus et fit le goguenard.

Avec le temps, chacun devient habile,
 Et l'usage rend tout facile.

 CHARLES PERRAULT ⁽¹⁾.
 Traduit du latin de Faërne.

LA MOUCHE SOTTEMENT ORGUEILLEUSE.

Quatre chevaux sur un char attelés
 Attendaient, pour sortir, qu'on ouvrît la barrière,

(1) Charles Perrault est un auteur du XVII^e siècle. Indépendamment de son recueil de fables qui eut un grand succès dans le temps, c'est à lui que l'on doit *Peau d'Ane*, *Riquet à la Houppe*, etc., et presque tous ces contes de Fées qui font l'amusement de l'enfance. Perrault est mort à Paris en 1703, à l'âge de 75 ans.

Lorsque le plus petit des insectes ailés,
 Une mouche superbe et fière,
 Se mit sur le timon d'une grave manière.
 On donne le signal; les coursiers vigoureux
 Èlèvent sous leurs pas un tourbillon poudreux
 Qui du brillant soleil dérobe la lumière.
 « Ciel ! dit la mouche alors, que je fais de poussière ! »

Non moins ridicule est celui
 Qui tire vanité de la gloire d'autrui.

LE PORC ET LES ABEILLES.

Fable.

Après dîner, seigneur pourceau
 Dormait près d'une ruche. Une petite abeille
 De son tendre aiguillon perce sa tendre peau :
 Lors en fureur l'adolescent s'éveille ;
 Il s'en prend à la troupe, attaque son palais,
 Et de son grouin le renverse.
 Mais sur lui tout à coup l'essaim fond et s'exerce,
 Le poursuit et l'accable enfin de mille traits.

Qui cherche à se venger d'une légère offense
 S'attire bien souvent plus de mal qu'il ne pense.

M^{me} JOLIVEAU.

L'ENFANT ET SA MÈRE.

Fable.

« Où va le volume d'eau	La verrons-nous revenir ?
Que roule ainsi ce ruisseau ?	— Non, mon fils ; loin de sa source
Dit un enfant à sa mère.	Ce ruisseau fuit pour toujours :
Sur cette rive si chère	Et cette onde dans sa course
D'où nous la voyons partir	Est l'image de nos jours. »

M^{me} AMABLE TASTU.

LA PRÉCAUTION UTILE.

Fable.

Péniblement chargé, poursuivant son chemin,
 Un aveugle portait une lampe à la main.
 Un jeune homme le voit, s'arrête, rit et crie :
 « Bonhomme ! c'est sans doute une plaisanterie,
 Car la nuit et le jour ont même effet sur toi ;
 Que te sert cette lampe ? Va, jette-la, crois-moi. »

L'aveugle répondit avec un doux sourire :
 « Ma lampe est pour les fous que je peux rencontrer,
 Elle les avertit de ne point me heurter. »

PIERQUIN DE GEMBLOUX.

LE RENARD ET L'AIGLE.

Fable.

Compères et voisins assez mal assortis,
 A la tentation tous deux ils succombèrent ;
 Car l'aigle du renard enleva les petits,
 Et le renard mangea les aiglons qui tombèrent.

BENSERADE.

LES VITRES GELÉES.

Fable.

Vois, disait à son fils le sage Philémon,
 Vois ces légers filets de glace,
 Ces délicates fleurs que trace
 Sur le frêle vitrage un nocturne aquilon.....
 Un rayon de soleil promptement les efface.
 En un si mince objet quelle haute leçon
 Nous présente d'un Dieu la sagesse profonde !
 Ainsi, dans les biens de ce monde,
 Ce qui séduit le plus nos yeux
 Souvent n'est qu'une image vaine
 Que fait évanouir sans peine
 De la raison le flambeau lumineux.

LE FILLEUL DES GUERROTS.

LES DEUX CHEVAUX.

Fable.

« Va labourer, rustaud, dit au cheval d'Alain
 Le cheval de Mondor, coursier des plus ingambes.
 — Pour mon travail, seigneur, montrez moins de dédain :
 Vous lui devez le picotin
 Qui soutient l'orgueil de vos jambes. »

LE MÊME.

JUPITER ET LE LIMAÇON.

Fable.

Jupiter autrefois ayant promis aux bêtes
 D'exaucer pleinement leurs premières requêtes,

Le sage et faible limaçon
 Demanda que son corps fût joint à sa maison.
 Pourquoi donc se charger de ce poids incommode?
 En quatre mots il en dit la raison :
 « Je pourrai me choisir des voisins à ma mode. »

C'est un triste et fâcheux destin
 Que d'avoir un méchant voisin.

PERRAULT.

LES DEUX ÉPIS.

Fable imitée de Desbillons.

Dépourvu des présents de la blonde Cérès ¹,
 Un épi vers le ciel levait sa tête altière.
 Dépositaire heureux du trésor des guérets,
 Son voisin humblement s'inclinait vers la terre.
 Un sage, non loin d'eux, passant avec son fils :
 « Mon enfant, lui dit-il, tu vois dans ces épis
 L'emblème d'un savant, celui d'un esprit vide ;
 Les sots sont orgueilleux, le mérite est timide. »

LE FILLEUL DES GUERROTS.

L'APPUI FRAGILE.

Fable.

Sur un roseau sans consistance
 Un jour un enfant s'appuya ;
 Soudain le roseau se brisa,
 Et punit sa folle imprudence.
 Son maître qui le regardait,
 Voulant qu'au petit marmouset
 Cette leçon devint utile :
 « Apprends, lui dit-il, mon ami,
 Qu'il vaut mieux être sans appui
 Que d'en avoir un trop fragile. »

LE VIOLON CASSÉ.

Fable.

Un jour tombe et se brise un mauvais violon ;
 On le ramasse, on le recolle,
 Et de mauvais il devient bon.
 L'adversité souvent est une heureuse école.

THÉVENEAU.

(1) *Cérès*, déesse des moissons.

LE LION ET LE SANGLIER.

Fable.

Un lion, seigneur d'un grand bois ,
 Circonstances et dépendances ,
 En visitant son bien fut surpris une fois
 De voir un sanglier aiguïser ses défenses :
 « Pourquoi, demanda le lion ,
 Cette vaine occupation ?
 Tu ne vois point ici de proie.
 — Il est vrai, dit le sanglier ;
 Mais en attendant que j'en voie ,
 Puisque j'ai du loisir, je veux bien l'employer.
 D'ailleurs, étant nécessaire
 Que je me donne ce soin ,
 Sera-t-il temps de le faire
 Lorsque j'en aurai besoin ? »

BOURSAULT.

LE BUISSON ET LA ROSE.

Fable.

« Comment ! déjà sur le retour ¹,
 Ce matin même à peine éclore !
 Pauvre fleur ! tu ne vis qu'un jour ,
 Disait le buisson à la rose.
 — Je n'ai pas vécu sans honneur,
 Un parfum me métamorphose ;
 Je laisse après moi bonne odeur ;
 Puis-je regretter quelque chose ? »

LE BAILLY.

LE PAON, LES DEUX OISONS ² ET LE PLONGEON ³.*Fable.*

Un paon faisait la roue, et les autres oiseaux
 Admiraient son brillant plumage.
 Deux oiseaux nasillards ⁴, du fond du marécage ,
 Ne remarquaient que ses défauts ;
 « Regarde, disait l'un , comme sa jambe est faite,
 Comme ses pieds sont plats , hideux !
 — Et son cri, disait l'autre, est si mélodieux
 Qu'il fait fuir jusqu'à la chouette. »

(1) *Être sur le retour*, c'est avoir vieilli, avoir perdu son éclat et sa fraîcheur.(2) *L'oison* est le petit de l'oie.(3) *Le plongeon* est un oiseau aquatique qui plonge souvent et disparaît pour quelque temps sous l'eau.(4) *Nasillard*, qui parle du nez.

Chacun riait alors du mot qu'il avait dit.

Tout à coup un plongeon sortit :

« Messieurs, leur cria-t-il, vous voyez d'une lieue
Ce qui manque à ce paon ; c'est bien voir, j'en conviens ;
Mais votre chant, vos pieds, sont plus laids que les siens ,
Et vous n'aurez jamais sa quene. »

FLORIAN.

L'OURS ET LE SINGE.

Fable.

Dans une foire, pesamment
A droite, à gauche se mouvant
Un ours dansait..... et quelle danse !
A grands éclats riait la nombreuse assistance ;
« On admire ! » dit-il. Fagotin ¹ à son tour,
Acteur dans la pièce du jour,
Sur une corde souple adroitement s'élance ,
Y saute, s'y balance,
Suit tous les mouvements qu'indique le tambour.
D'un cercle ensuite il offre l'apparence,
Puis s'allongeant, contrefait le pendu.
Notre ours veut l'imiter, malgré sa corpulence ² ;
A cette corde, ô téméraire !
Il s'accroche, la brise, et retombe étendu.

Nous devons nous borner à notre savoir-faire.

GUICHARD.

LA ROSE ET LA PÊCHE.

Fable.

Sur une rose un papillon ,
Sur une pêche un limaçon ,
Disaient un jour, entre autres choses :
« Nous sommes bien du ciel les plus chers favoris !
C'est pour les papillons que fleurissent les roses ,
C'est pour les limaçons que mûrissent les fruits. »
Survient Églé, bergère jeune et fraîche ,
Qui les tire bientôt d'erreur,
En s'adjugeant le nectar de la pêche,
En se parant des trésors de la fleur.

(1) Nom qu'on donne au singe.

(2) *Corpulence*, embonpoint, grosseur du corps.

LE CHÊNE ET LES ÉPIS.

Fable.

« Ennemi des moissons , toi dont le front superbe
Empêche le soleil d'arriver jusqu'à nous ,
Quand pourrons-nous te voir par les vents en courroux
Battu de toutes parts et renversé sur l'herbe ! »

Ainsi parlaient un beau matin
Les plantes de Cérès à l'arbre de Jupin¹.

« Téméraires , s'écrie un frêne ,
Vous appelez les vents dans leur antre assoupis !
Ah ! plutôt rendez grâce au Dieu qui les enchaîne :
Si leur souffle abattait le chêne ,
Sa chute abattrait les épis. »

LE FILLEUL DES GUERROTS

LE RENARD ET LE BUISSON.

Fable.

Des chasseurs précédés de quelques chiens courants
Forçaient, au bruit du cor, un renard à la fuite.

Pour échapper à leur poursuite,
Depuis une heure il arpentait les champs.
Sur sa route un buisson hérissé de piquants
S'offre à sa vue : et vite, et vite,
Il se glisse, il s'enfonce, il se blottit dedans.
De ses bras épineux le buisson le déchire,
Et fait couler sur lui le sang de toute part.

« Malheureux, lui dit le renard ,
« Ne peux-tu donc aider sans nuire ? »

LE BATEAU.

Fable.

Détaché du rivage, un fragile bateau
Flottait au milieu de la Seine ;
Mais, quoique errant au gré de l'eau ,
Il pense diriger le courant qui l'entraîne.
Le voilà d'orgueil enivré !
Qui peut me contester, dit-il en son délire ,
Sur ce fleuve rapide un souverain empire ?
J'y règne et commande à mon gré ;
A tous mes mouvements l'onde paraît soumise.....
Contre l'arche d'un pont, le courant , à ces mots ,
Le pousse , le heurte , le brise ,
Et de débris couvre les flots.

H. AGNIEL.

(1) *Jupin*, nom que les poètes donnent quelquefois à Jupiter.

LE PAPILLON ENTRÉ DANS UN APPARTEMENT.

Fable.

« Que mon destin est beau ! qu'il est digne d'envie !
 Tandis que mes pareils végètent dans les champs,
 Sous un lambris doré j'habite avec les grands.
 Oh ! c'en est fait, près d'eux je veux passer ma vie. »
 Ainsi parlait un papillon,
 Transfuge des états de Flore,
 Et nouvel hôte d'un salon.
 Il en allait bien dire encore,
 Quand il vit un flambeau dont l'éclat l'éblouit.
 Il y vole soudain d'une aile téméraire...
 Plaignez son sort, hélas ! il cherchait la lumière
 Et ne trouva que l'éternelle nuit.

Aux mortels insensés que l'ambition guide
 Souvent il en coûte aussi cher.
 Tristes jouets d'une lueur perfide,
 L'éclat les attire et les perd.

LE FILLEUL DES GUEURROIS

LES DEUX RENARDS.

Deux renards, insignes larrons,
 Dans certain poulailler répandaient le désordre.
 Le chien de ferme aboie : « Il vient, dit l'un, fuyons
 Le drôle saurait bien, pour venger les dindons,
 Nous donner du fil à retordre.
 — Rassure-toi, dit l'autre, il est vieux et sans dents.
 Il ressemble à beaucoup de gens :
 Il sait bien aboyer, mais il ne sait pas mordre. »

LE PAYSAN ET LE CAVALIER

Un paysan portait sur son épaule
 Un lièvre ayant les pieds passés dans une gaule;
 Il allait le vendre au marché.
 Un cavalier, suivant la même voie,
 Considéra le lièvre, et comme étant touché
 D'une si belle et bonne proie,
 Le prit, le souleva, puis, demandant combien,
 Piqua des deux. Le rustre, jugeant bien
 Qu'il n'en devait plus rien attendre,
 Cria : « Je vous le donne, et donne de bon cœur ;
 Souvenez-vous de votre serviteur. »

Souvent on donne ainsi ce qu'on ne saurait vendre.

LE PAON ET LE COQ.

Fable.

Pour la première fois, dans une basse-cour
 De volaille en tout genre abondamment peuplée,
 Un paon s'introduisit un jour :
 Le voilà qui déploie et cache tour à tour
 Les brillantes couleurs de sa queue étoilée.
 « Bel oiseau de Junon, lui dit un coq alors,
 Pourquoi de ton divin plumage
 Nous voiler parfois les trésors ?
 A ta rare beauté nous rendons tous hommage
 Sans en paraître humiliés.
 — Je suis, répond le paon, fier d'un pareil suffrage ;
 Mais je deviens modeste en songeant à mes pieds. »

Quels que soient les talents dont la faveur céleste
 Ait daigné composer ton lot,
 Loin de t'en prévaloir, ô mortel, sois modeste ;
 L'être le plus parfait n'a-t-il pas son défaut ?

H. AGNIEL.

LE RENARD ET LE MASQUE.

Fable.

D'un masque à bouche très ouverte
 Certain renard
 Fit par hasard
 La découverte.
 Il le tourne, retourne, et le jette à l'écart.
 « Quelle tête ! dit-il ; pas l'ombre de cervelle.....
 « Et la bouche béante ! Oh ! c'est à coup sûr celle
 D'un babillard. »

Bourreau d'un de nos sens, parleur impitoyable,
 Qu'il te connaissait bien le renard de ma fable !

LA POULE ET L'HIRONDELLE.

Fable.

Une poule en son nid trouva
 Des œufs de serpent, qu'avec zèle,
 Comme une dupe, elle couva.
 « Que je vous plains ! dit l'hirondelle ;
 Tous ces petits monstres naissants
 Que vous prenez pour vos enfants

Bientôt sur leur propre nourrice
Feront l'essai de leur malice. »

Ce n'est jamais qu'à ses dépens
Que l'on élève les méchants.

KÉRIVALANT

L'AGNEAU A UN CHIEN.

Fable.

Un pauvre agneau, par un sort déplorable,
De sa mère, en naissant, se vit abandonné ;
Mais une chèvre charitable
Recueillit, allaita le pauvre infortuné,
Comme si d'elle il était né.
L'agneau reconnaissant aux champs comme à l'étable
La suivait avec soin. « Tu te méprends, Thibaut,
Lui dit un chien ; prends garde au poil et considère :
La chèvre que tu suis ne fut jamais ta mère.
— « Je sais ce que je fais, répondit-il tout haut,
Et n'examinons point comment ma mère est faite,
Ma véritable mère est celle qui m'allaite.

M***

LE CHEVAL ET LE BOEUF.

Fable.

Le cheval et le bœuf jadis de bon accord
Vivaient au même pâturage.
Bientôt ennuyé du partage,
Et n'écoutant que la loi du plus fort,
Le bœuf chassa son camarade,
Qui, d'abord, dans un pré voisin
Courut se consoler de sa brusque incartade.
Mais bien qu'il suffit à sa faim,
Le régal lui semblant moins exquis et moins fin,
Il alla trouver l'homme, il lui conta sa chance,
Et le pria de servir sa vengeance.
Qu'arriva-t-il ? Au frein il fallut se plier.
Le sang de son rival expia son offense ;
Mais rien ne put délivrer le coursier
Ni du frein, ni du cavalier.

NOGENT.

LES ÉPIS.

Fable.

Au mois de l'ardente saison
 Où la fleur se flétrit sous un ciel sans rosée,
 Mais où le laboureur sourit à sa moisson,
 Et tient sa faucille aiguisée,
 Certain épi, vide de grains,
 Se balançant sur une tige altière
 Raillait ses compagnons qui, couchés vers la terre,
 Autour de lui ressemblaient à des nains.
 L'un d'eux lui répliqua : « L'orgueil, mon pauvre frère,
 Met ton jugement en défaut :
 Ta tête est vide ; moins légère,
 Elle s'élèverait moins haut. »

Ainsi, parmi nous, l'homme utile
 Est en proie aux brocards ⁽¹⁾ de la fatuité :
 Tout cerveau creux est un asile
 Où se loge la vanité.

GAULDREX DE BOILLEAU

LA PIE ET LES OISEAUX.

Fable.

Une pie ayant aperçu,
 A travers les rameaux d'un grand arbre touffu,
 Un coucou qui dormait à l'ombre
 Sous ce réduit tranquille et sombre,
 Crut que c'était un épervier.
 Craintive, elle se mit aussitôt à crier,
 Et s'enfuyant à tire d'aile,
 Fit rire les oiseaux qui perchaient auprès d'elle.
 Mille brocards lui furent dits :
 Mais quand son cœur se fut un peu remis,
 Sagement elle sut leur dire :
 « J'aime mieux vous faire ainsi rire
 Que de faire pleurer mes vrais et bons amis. »

Faire pleurer est beaucoup pire
 Que de donner sujet de rire.

CHARLES FERRAULT.

(1) *Brocards*, railleries.

LES DEUX GRENOUILLES.

Fable.

A travers de longs champs arides
 Que brûlait l'ardeur de l'été,
 Deux grenouilles allaient cherchant des lieux humides
 Pour y loger en sûreté.
 Un puits qui renfermait une eau tranquille et claire
 Se rencontra dans leur chemin :
 « Voilà, dit l'une, notre affaire ;
 Jetons-nous dedans, ma commère. »
 L'autre, d'un sens un peu plus fin,
 Répondit : « N'allons pas si vite,
 De peur de nous en repentir ;
 Car, si l'eau tarissait dans cet aimable gîte,
 Comment pourrions-nous en sortir ? »

Une entreprise est mal conçue
 Quand on n'en voit pas bien l'issue.

LE MÊME.

L'ESPÉRANCE.

Fable.

Dans un tonneau Jupiter avait mis
 Tous les biens qu'en ce monde il donne à ses amis ;
 Il en fit le dépositaire
 Un mortel qui, trop curieux,
 L'ayant ouvert, pour sonder le mystère,
 Vit tous ces biens s'envoler dans les cieux.
 L'aimable et trompeuse Espérance,
 Par l'ordre de la Providence,
 Demeura seule au fond. — Ainsi, quoiqu'ici-bas
 Souvent de tous les biens nous regrettions l'absence,
 L'espoir seul ne nous quitte pas.

LE MÊME.

LE BERGER ET LA BREBIS.

Fable.

« Je vous donne ma laine et vous donne mon lait,
 Disait à son pasteur la brebis. — Eh ! pécore,
 Je pourrais vous tuer, cependant l'ai-je fait ?
 — J'ai beau payer, dit-elle, hélas ! je dois encore. »

BENSENADÉ.

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE.

Fable.

« Explique-moi, disait Pomone
 A la déesse du printemps,
 Pourquoi l'homme, comblé de mes plus doux présents,
 Dès que, chassant l'été, je ramène l'automne,
 A la tristesse s'abandonne,
 Tandis qu'à ton retour il renaît au plaisir?
 — Ce mystère dont tu t'étonnes
 Se peut, lui répond Flore, aisément éclaircir :
 Moi, je promets, et toi, tu donnes ;
 Et, pour l'homme, espérer, c'est bien mieux que jouir. »

GRÉVUS.

LE VER LUISANT ET LE CRAPAUD.

Fable.

Un ver luisant brillait des feux du diamant ;
 Un crapaud lui lança son venin malfaisant.
 « Quel tort, lui dit le ver, ai-je donc pu te faire,
 Pour me traiter ainsi? — Tu répands la lumière. »

MADAME JOLIVEAU.

LA RENONCULE ET L'ŒILLET.

Fable.

La renoncule un jour dans un bouquet
 Avec l'œillet se trouva réunie ;
 Elle eut le lendemain le parfum de l'œillet.

On ne peut que gagner en bonne compagnie.

BÉRENGER, de l'Oratoire.

LE CHEVREUIL ET LA COULEUVRE.

Fable.

« L'homme en use avec moi d'une étrange manière,
 Dit un jour au chevreuil la couleuvre ordinaire.
 Je n'ai point de venin, cependant il me hait,
 Et sitôt qu'à ses yeux quelqu'un des miens paraît,
 De rage il le poursuit, ou de peur il décampe.
 — Que veux-tu? lui répond l'habitant des déserts,
 Ton allure est un tort ; il suffit que l'on rampe
 Pour qu'on soit réputé dangereux et pervers. »

LE FILLEUL DES GUERNOTS.

LE PINSON ET LA PIE.

Fable.

« Apprends-moi donc une chanson,
 Demandait la bavarde pie
 A l'agréable et gai pinson,
 Qui chantait au printemps sur l'épine fleurie :
 — Allez, vous vous moquez, ma mie ;
 A gens de votre espèce, ah ! je gagerais bien
 Que jamais on n'apprendra rien.
 — Eh quoi ! la raison, je te prie ?
 — Mais c'est que pour s'instruire et savoir bien chanter,
 Il faudrait savoir écouter,
 Et babillard n'écouta de sa vie. »

M^{me} DE LA FÉRANDIÈRE

DE LA VENGEANCE.

Si quelqu'un nous blesse et nous nuit,
 Quelque grande que soit l'offense,
 Laissons l'espace d'une nuit
 Entre l'injure et la vengeance :
 L'aurore à nos yeux rend moins noir
 Le mal qu'on nous a fait la veille ;
 Et tel qui s'est vengé le soir,
 En est fâché lorsqu'il s'éveille.

PANARD, *Pensées.*

SUR LES PLAISIRS

Les plaisirs doivent-ils marquer tous vos moments ?
 C'est une source qui s'épuise :
 Pour la faire durer longtemps,
 Modérément il faut que l'on y puise.
 Si l'on ne la ménage, on cesse d'en jouir.
 Dès qu'à l'oisiveté votre cœur s'abandonne,
 Le plaisir est pour vous prompt à s'évanouir.

PESSELIER.

LA ROSE ET L'AMARANTE.

Fable.

Ce n'est que le travail qui donne
 Le talent de se réjouir.
 Une rose disait à certaine amarante :
 « Ce n'est pas sans raison qu'on me trouve charmante :
 Qui n'aimerait l'éclat de ma couleur
 Et le parfum de mon odeur ?

Regardez-moi, sentez-moi, je vous prie.
 — Hé bien, je vous vois, je vous sens.
 — Vous brillez moins, je pense? — Ah! rose tant chérie,
 Je brille moins, d'accord; mais je vis plus longtemps. »

GUICHARD.

LA MODESTIE.

Fable.

Lorsque Jupiter prit le soin
 D'assigner aux Vertus leur rang auprès de l'homme,
 Celle qui méritait la pomme ¹,
 La Modestie, était demeurée en un coin.
 Elle fut oubliée, on ne la voyait point.
 « O vous que la grâce accompagne,
 Lui dit le dieu, les rangs sont déjà pris;
 Mais des autres Vertus vous serez la compagne,
 Vous en rehausserez le prix. »

GRÉNUS.

L'ÂNE ET LE LOUP.

Fable.

« Quelle heure est-il, voisin? » dit à certain grison
 Sire loup, qui parut au seuil de sa demeure.
 Déjà sous ce prétexte il entra sans façon,
 Quand l'âne, en l'observant, reconnut le glouton.
 « L'heure? dit-il; peut-être, ami, ta dernière heure;
 Vois-tu mes quatre fers? ce sont de vrais cadrans
 Où tel qui veut ma mort en chiffres apparents
 Peut soudain voir tracé le moment de la sienne. »
 Le loup n'était pas curieux;
 Sans s'assurer du fait, il fuit loin de ces lieux....
 Je ne crois pas qu'il y revienne.

LE FILLEUL DES GUERROTS.

L'AVEUGLE ET LE PASSANT.

Un certain étourdi, qui se croyait plaisant,
 Parce qu'aux sots il savait plaire,
 Rencontrant un aveugle, et soudain l'arrêtant
 Aux oreilles va lui criant :
 « Bonhomme, réponds-moi, qu'est-ce que la lumière? »
 L'aveugle, homme de sens, lui répond sans colère:
 « C'est, je crois, ce qui fait qu'on va sans hésiter,
 Et que, voyant un sot, on le peut éviter. »

DROBECQ.

(1) *Mériter la pomme*, c'est avoir le plus de qualités : lorsque Vénus, Minerve et Junon se disputèrent l'empire de la beauté, elles prirent un berger pour juge et lui remirent une pomme qu'il devait donner à la plus belle. Paris l'offrit à Vénus. Voilà d'où vient l'expression : *mériter la pomme*.

AVANTAGES D'UN GAI CARACTÈRE.

Soyez, mes chers enfants, toujours de bonne humeur ;
 La gaité fait du bien et donne du courage.
 L'enfant toujours joyeux en fait mieux son ouvrage ;
 Il a bien plus de mal s'il est triste et boudeur.

LE SAULE ET LA RONCE.

Fable

Le saule dit un jour à la ronce rampante :
 « Aux passants pourquoi t'accrocher ?
 Quel profit, pauvre sotte, en comptes-tu tirer ?
 — Aucun, lui répondit la plante ;
 Je ne veux que les déchirer. »

LE BAILLY.

LES DEUX VOYAGEURS.

Fable.

Le compère Thomas et son ami Lubin
 Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.
 Thomas trouve sur son chemin
 Une bourse de louis pleine ;
 Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,
 Lui dit : « Pour nous la bonne aubaine ! »
 — Non, répond Thomas froidement,
 Pour nous, n'est pas bien dit ; pour toi, c'est différent. »
 Lubin ne souffle plus ; mais en quittant la plaine,
 Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
 Thomas, tremblant, et non sans cause,
 Dit : « Nous sommes perdus ! — Non, lui répond Lubin,
 Nous, n'est pas le vrai mot ; mais toi, c'est autre chose. »
 Cela dit, il s'échappe à travers le taillis.
 Immobile de peur, Thomas est bientôt pris :
 Il tire sa bourse et la donne.
 Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne,
 Dans le malheur n'a point d'amis.

FLORIAN.

DÉFINITION DU TEMPS.

Ce vieillard qui, d'un vol agile,
 Fuit sans jamais être arrêté ;
 Le Temps, cette image mobile
 De l'immobile éternité,

(1) *Aubaine* se dit familièrement et figurément de tout avantage inespéré qui arrive à quelqu'un.

A peine du sein des ténèbres
 Fait éclore les faits célèbres ,
 Qu'il les replonge dans la nuit ;
 Auteur de tout ce qui doit être,
 Il détruit tout ce qu'il fait naître
 A mesure qu'il le produit.

J.-B. ROUSSEAU.

L'HOMME ET LE VOLEUR.

Fable.

Un pauvre homme aperçut dans sa chambre, la nuit,
 Un voleur qui croyait trouver là quelque somme ;
 Il fit un si grand bruit que le voleur s'enfuit,
 Et laissa son manteau, qui servit au pauvre homme.

BENSERADE.

LE CARROSSE ET LE MOULIN A VENT.

Fable.

Un équipage à triple glace,
 Passant près d'un moulin à vent,
 Le nargua sur sa lourde masse,
 Et lui dit : « Mon pauvre innocent,
 Tu fais bien du chemin sans bouger de ta place :
 Pour qui ? pour un meunier, un lourdaud, un manant ;
 Mais moi, regarde, encore passe ;
 En roulant je porte un mylord,
 Femmes de cour, brillantes, bien ornées ;
 Moi-même, je suis doublé d'or.
 Sens-tu quelle distance entre nos destinées ? »
 Le moulin lui dit : « Monseigneur,
 Mon sort chétif vaut bien votre bonheur ;
 Servir l'orgueil est votre mode ;
 D'un tel emploi je ne suis point tenté :
 Prévenir la nécessité
 Vaut bien l'honneur d'être commode. »

TADÉ.

ÉSOPE ET L'ÂNE.

Fable imitée de l'allemand.

« Fais-moi donc parler sensément,
 Disait au sage Ésope un âne moraliste,
 — Mais si je le faisais, dit Esope en riant,
 Je serais l'âne, et toi le fabuliste. »

WILLEMAIN D'ABANCOUST

DANGERS DE LA GRANDEUR.

Plus on est élevé, plus on court de dangers :
Les grands pins sont sujets aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faite
Des maisons de nos rois que des toits des bergers.

RACAN.

LA LINOTTE.

Fable imitée de l'allemand de Lichtwer.

De ses demeures maternelles
Dédaignant l'humble obscurité,
Une linotte un jour fit l'essai de ses ailes.
Après avoir bien voleté,
Elle aperçut un pin dont la tige touffue
S'élançant dans les airs se perdait dans la nue.
La hauteur de cet arbre aisément la séduit ;
Elle vole au sommet, elle y pose son nid.
Sur ce trône, des airs elle se croit la reine,
Et d'un œil satisfait contemple son domaine.
Un orage survient : la pauvrete, à l'essor.
Dans les champs s'ébattait encor
Quand son petit palais fut frappé de la foudre :
De retour, plus de nid, ... le pin réduit en poudre...
« Ah ! dit-elle, y pensais-je ? en m'approchant des cieux,
J'allais au-devant du tonnerre...
Renfermons-nous plutôt dans le sein de la terre ;
La foudre rarement tombe sur les bas lieux. »
Un autre nid sur l'herbe est commencé sur l'heure :
L'humidité, les vermisseaux
Lui font abandonner sa nouvelle demeure.
« Toute position, hélas ! a ses fléaux,
Et le bonheur n'est point non plus près de la fange :
Voyons un peu plus haut. » Instruit par le malheur,
Dans un buisson épais, de moyenne hauteur,
Que bien, que mal, enfin le bestion s'arrange :
Il y trouva le calme, ... et c'est là le bonheur.

BERSARD

LA MAÎTRESSE, LA SERVANTE ET LE CHAT.

Fable.

« Qui donc maltraite ainsi mon chat ? Comment ! c'est vous ?
Audacieuse, impertinente !
Disait une maîtresse à sa jeune servante.
— Il l'a bien mérité, répond Lise en courroux ;

Je le caressais, l'hypocrite
 A déchiré ma main de sa griffe maudite ;
 Je suis tout en sang. — C'est égal,
 Vous avez fait une action indigne.
 Ce chéri ! ce pauvre animal !
 Voyez donc ! on le bat parce qu'il égratigne ! »

BRESSIER.

LE HOUX⁽¹⁾.*Fable.*

Par le houx épineux un jeune enfant blessé
 A son père en pleurant racontait sa disgrâce :
 « Ce maudit arbrisseau, de dards tout hérissé,
 Dans ce joli bosquet devrait-il trouver place ?
 A quoi cela sert-il ? A piquer les passants ?
 — A donner quelquefois des leçons de prudence,
 A vous prouver, mon fils, par votre expérience,
 Qu'il faut s'éloigner des méchants. »

LE MÊME.

LA FEUILLE.

Fable.

« De ta tige détachée,
 Pauvre feuille desséchée,
 Où vas-tu ? — Je n'en sais rien.
 L'orage a frappé le chêne
 Qui seul était mon soutien.
 De son inconstante haleine,
 Le zéphyr ou l'aquilon
 Depuis ce jour me promène

De la forêt à la plaine,
 De la montagne au vallon.
 Je vais où le vent me mène
 Sans me plaindre ou m'effrayer :
 Je vais où va toute chose,
 Où va la feuille de rose
 Et la feuille de laurier. »

A. V. ARNAULT.

LE PAPILLON ET LE LIS.

Fable.

« Admirez l'azur de mes ailes,
 Disait au lis majestueux
 Un papillon présomptueux ;
 Vit-on jamais couleurs plus vives et plus belles ? »
 Le lis lui répondit : « Insecte vil et fier,
 D'où te vient cet orgueil étrange ?
 As-tu donc oublié qu'hier,
 Reptile encore obscur, tu rampais dans la fange ? »

LE BAILLY.

(1) Arbre toujours vert, dont les feuilles sont luisantes et armées de piquants et dont le petit fruit est d'un très beau rouge.

(2) Le papillon provient d'une chenille, voilà pourquoi on dit qu'il rampait.

L'ARAIGNÉE ET LE VER A SOIE.

Fable.

L'araignée en ces mots raillait : le ver à soie :
 « Bon Dieu ! que de lenteur dans tout ce que tu fais !
 Vois combien peu de temps j'emploie
 A tapisser un mur d'innombrables filets.
 — Soit, répondit le ver, mais ta toile est fragile ;
 Et puis, à quoi sert-elle ? A rien.
 Pour moi, mon travail est utile ;
 Si je fais peu, je le fais bien. »

LE MÊME.

L'HOMME ET LA MARMOTTE.

Fable.

La marmotte venait de finir son long somme
 (Sommeil de six mois seulement) :
 « N'as-tu pas honte, lui dit l'homme,
 De dormir si profondément ?
 — Tu ne parles que par envie,
 Répondit la marmotte, et tu me fais pitié :
 J'aime encor mieux dormir la moitié de ma vie
 Que d'en perdre en plaisirs, comme toi, la moitié. »

LA DILIGENCE.

Fable.

Clic ! clac ! clic ! holà ! gare ! gare !
 La foule se rangeait,
 Et chacun s'écriait :
 « Peste ! quel tintamarre !
 Quelle poussière ! Ah ! c'est un grand seigneur !
 — C'est un prince du sang. — C'est un ambassadeur ! »
 La voiture s'arrête ; on court, et l'on s'avance :
 C'était.... la diligence
 Et.... personne dedans.

Du bruit, du vide, amis, voilà, je pense,
 Le portrait de beaucoup de gens.

SAUDY.

L'ORANGE.

Fable.

Un jeune enfant mordait dans une orange,
 « Oh ! s'écria-t-il en courroux,

Le maudit fruit ! se peut-il qu'on le mange !
 Comme il est aigre¹, on le prétend si doux !
 — Faux jugement, lui répondit son père ;
 Otez cette écorce légère,
 Vous reviendrez de votre erreur. »

Ne jugeons pas toujours sur un dehors trompeur.

LA MOUCHE ET LA VITRE.

Fable.

Sur la vitre d'une croisée
 Descendant, remontant, s'épuisant en efforts,
 Une mouche malavisée
 S'obstinait à vouloir s'échapper au dehors.
 « Rien de plus fou que ta persévérance,
 Lui dit quelqu'un, sot animal ;
 Ne vois-tu pas que ce cristal
 T'opposera toujours la même résistance ?
 Tu perds ton temps à voltiger. »

Que de gens que l'expérience
 Avertit sans les corriger !

BRESSIER.

LE ROI DE PERSE

Fable.

Un roi de Perse, certain jour,
 Chassait avec toute sa cour.
 Il avait soif, et dans la plaine
 On ne trouvait point de fontaine.
 Près de là seulement était un grand jardin,
 Rempli de beaux cédrats¹, d'oranges, de raisin :
 « A Dieu ne plaise que j'en mange !
 Dit le roi, ce jardin courrait trop de danger :
 Si je me permettais d'y cueillir une orange,
 Mes visirs² aussitôt mangeraient le verger³. »

FLORIAN.

PAROLE DE SOCRATE.

Socrate⁴ un jour faisant bâtir,
 Chacun censurait son ouvrage :

(1) *Cédrat*. Espèce de citron fort estimée.

(2) *Visirs*. Ministres des rois de Perse.

(3) *Le verger*. C'est-à-dire tous les fruits qui sont contenus dans le verger.

(4) *Socrate*. Le plus célèbre des philosophes grecs de l'antiquité. Il vivait à Athènes dans le ve siècle avant J.-C.

L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
 Indignes d'un tel personnage ;
 L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis
 Que les appartements en étaient trop petits.
 Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.
 « Plût au ciel que de vrais amis,
 Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine ! »
 Le bon Socrate avait raison
 De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
 Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose.
 Rien n'est plus commun que le nom,
 Rien n'est plus rare que la chose.

LA FONTAINE

LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE

Fable.

Chacun se trompe ici-bas :
 On voit courir après l'ombre
 Tant de fous, qu'on n'en sait pas
 La plupart du temps le nombre.
 Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.
 Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
 La quitta pour l'image, et pensa se noyer :
 La rivière devint tout d'un coup agitée.
 A toute peine il regagna les bords,
 Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

LE MÊME.

L'OFFRE TROMPEUSE.

Sur la porte d'un beau jardin,
 Ces mots étaient gravés : « Je donne ce parterre
 A quiconque est content. » « Voilà bien mon affaire.
 Dit un homme tout bas ; j'ai droit à ce terrain. »
 Plein de joie il s'adresse au maître :
 « Pour m'établir ici, vous me voyez paraître ;
 Je suis content de mon destin. »
 Le seigneur lui répond : « Cela ne saurait être ;
 Qui veut avoir ce qu'il n'a pas
 N'est point content : retournez sur vos pas. »

MARTE.

L'OURS.

Fable.

Dans son antre un ours reposait.
 De la voûte tombée, une pierre l'éveille :

Il veut savoir quel bruit a frappé son oreille ;
 Mais à ses cris on se taisait.
 L'ours se lève, et partout cherche le téméraire.
 « Ah ! c'est donc toi ! » dit-il à ce débris du roc.
 De sa patte aussitôt il donne sur le bloc
 Un coup dont la vigueur s'accroît par la colère.
 On jugera qui fut le plus mâté,
 Et de recommencer si la bête eut envie.

Contre un plus fort que soi la colère est folie,
 Contre un faible elle est lâcheté.

LE MARQUIS DE FULVY.

LE HIBOU ET LA TOURTERELLE

Fable.

Un hibou, parfait égoïste,
 De tous les oiseaux était fui :
 Tous prenaient un air froid et triste
 S'ils se rencontraient avec lui.
 A la sensible tourterelle
 Sa surprise un jour il narra.
 « C'est votre faute, lui dit-elle ;
 Aimez, et l'on vous aimera. »

LE MÊME.

LES DEUX CHENILLES.

Fable.

Dans la plus étroite union
 Deux chenilles vivaient sur un chou retirées :
 Une d'elles devient un brillant papillon,
 Déploie avec orgueil ses ailes azurées,
 Fend les airs et bientôt, rivale des zéphyrs,
 Sur les plus belles fleurs promène ses désirs.
 De sa condition nouvelle
 L'insecte volant est si fier,
 Qu'il méprise aujourd'hui sa compagne fidèle,
 Et ne se souvient plus qu'hier
 Il rampait encore comme elle.

LE FILLEUL DES GUERROTS.

LE CORBEAU ET LE SERPENT.

Fable.

Un corbeau, dans les airs, vit de loin sur la terre
 Un gros serpent qui dormait au soleil ;
 Il fond sur lui d'un effort sans pareil,
 Le perce de son bec et des ongles le serre.

Le serpent, se roulant, sifflant, se défendant,
 Lui donne un mortel coup de dent.
 « Où je croyais, hélas ! voir ma faim assouvie,
 Faut-il, dit le corbeau, que je perde la vie ! »

De tout succès l'homme incertain
 Trouve souvent sa perte dans son gain.

L'ANE ET LE SANGLIER.

Fable.

Un âne se moquait d'un sanglier affreux
 Qui, domptant sa bile héroïque
 Et plein d'un mépris généreux,
 Regarda fièrement l'insolente bourrique.
 « Poursuis, dit-il, poursuis ton outrage brutal ;
 Mais ne présume pas, folle et lâche pécore,
 Que jamais je me déshonore
 Jusqu'à verser le sang d'un si vil animal. »

Il est souvent telle victoire
 Qui, loin de l'augmenter, amoindrit notre gloire.

CHARLES PERRAULT.

JUPITER ET MINOS.

Fable.

« Mon fils, disait un jour Jupiter ¹ à Minos ²,
 Toi qui juges la race humaine,
 Explique-moi pourquoi l'enfer suffit à peine
 Aux nombreux criminels que t'envoie Atropos ³?
 Quel est de la vertu le fatal adversaire
 Qui corrompt à ce point la faible humanité?
 C'est, je crois, l'intérêt ⁴. — L'intérêt? non, mon père.
 — Et qu'est-ce donc? — L'oisiveté. »

FLORIAN

L'ALQUE ET LE PERROQUET.

Apologue.

Rappelle-toi toujours de ne point t'emporter,
 De parler rarement, de beaucoup écouter.
 Le perroquet bavard est toujours mis en cage,
 L'alque silencieux ignore l'esclavage.

PIERQUIN DE GEMBOUX.

(1) Le plus puissant des dieux, fils de Saturne et de Rhée.

(2) Fils de Jupiter et d'Europe : il fut le législateur des habitants de l'île de Crète, et il les gouverna avec tant de sagesse que les poètes en ont fait un des juges des enfers.

(3) Une des trois Parques : Atropos est celle qui coupait le fil qui mesurait la durée de la vie de chaque mortel.

(4) C'est, dans ce cas le désir outré d'amasser des richesses.

LE SANGLIER ET LE RENARD.

Fable.

Un sanglier aiguissait contre un tronc
 De ses dents la pointe cruelle.
 Un renard qui passait lui dit : « Eh ! pourquoi donc
 Vous fatiguer ainsi, n'ayant point de querelle ?
 — Je ne crois pas, dit-il, qu'il soit hors de propos
 De faire ce travail lorsque j'ai du repos ;
 Au milieu du péril, au milieu des alarmes,
 Je prendrais mal mon temps pour aiguïser mes armes. »

De loin contre le sort qui prépare son cœur,
 Le dompte, ou le supporte avec plus de vigueur.

LE DEVIN.

Fable.

Un diseur de bonne aventure
 Au milieu d'un grand carrefour
 Disait à tout venant, comme une chose sûre,
 Ce qui devait leur arriver un jour.
 Un homme, en cette conjoncture,
 Vint l'avertir, tout essoufflé,
 Que chez lui des voleurs, s'étant fait ouverture,
 Avaient tout pris et tout raflé.
 « O ciel ! s'écria le prophète,
 Percé d'une vive douleur,
 Qui pouvait deviner un si triste malheur ? »
 Et courut voir comment la chose s'était faite.
 Un goguenard, en ce moment,
 Se mit à rire et lui dit plaisamment :
 « Brave devin, dont le savoir suprême
 Nous prédit l'avenir sans jamais hésiter,
 Vous deviez vous dire à vous-même
 Ce fâcheux accident, afin de l'éviter. »

Qui ne voit goutte en son affaire
 Dans celles d'autrui ne voit guère.

CHARLES PERRAULT.

LE FOULON ET LE CHARBONNIER.

Fable.

On veut en vain réunir les contraires.
 Du méchant, du voluptueux,
 S'éloigne prudemment l'homme de mœurs austères.
 Combien est triste et malheureux

L'assemblage de caractères
 Qui ne s'accordent point entre eux !
 Un charbonnier, propriétaire
 D'une grande et belle maison,
 Proposait à certain foulon,
 Son vieux voisin, son cher compère,
 De venir l'habiter. « C'est, dit-il, un devoir
 De s'obliger ; je veux que mon manoir
 Nous réunisse tous. Une amitié sincère
 M'attache à vous ; venez, et, dès ce soir,
 Sans me gêner, je puis vous recevoir,
 Vous, vos enfants et votre ménagère.
 — Plus de bonté l'on ne saurait avoir,
 Mais je ne puis m'en prévaloir,
 Répondit le foulon... Tout franc, que vous en semble ?
 Une heure seulement serions-nous ensemble,
 Ce que je blanchirais, vous le rendriez noir. »

 ÉSOPE INSULTÉ
Fable.

Ésope, blessé par un fou
 Qui le frappa d'un dur caillou,
 Ne témoigna pas de colère.
 « Merci, dit-il ; je n'ai qu'un sou,
 Tiens, le voilà pour ton salaire.
 — C'est peu qu'un sou. — Veux-tu mieux faire ?
 — Oui-dà. — Prends vite une autre pierre,
 Lance-la raide dans le dos
 De ce riche à longue crinière ;
 Tu gagneras beaucoup plus gros. »
 De mon poète dromadaire⁽¹⁾
 Ce fut un tour bien entendu ;
 Ses poings l'auraient mal défendu,
 Son esprit le tira d'affaire.
 Le fou l'écoute, il croit bien faire ;
 Il frappe, il blesse, il est pendu.

M. F. NOGARET.
 Traduit des Fables de Phèdre.

 LE RENARD ET LE HÉRISSON.
Fable.

Un renard ayant traversé
 Le lit d'un grand fleuve à la nage,
 Près d'arriver sur le bord du rivage,
 Jusqu'au ventre resta dans la boue enfoncé.

(1) Ésope était bossu, c'est pour cela que l'auteur lui donne le nom de dromadaire, qui est l'animal le plus bossu qui existe.

En butte aux aiguillons des insectes, des mouches,
 Le corps en sang, tout écorché,
 Il aurait attendri les cœurs les plus farouches.
 Un hérisson, de ses douleurs touché,
 D'un ton compatissant lui dit : « Mon pauvre frère,
 Pour te tirer d'affaire,
 Si le pouvoir ne répond à mes vœux,
 Je vais du moins chasser la horde sanguinaire
 Qui t'a réduit à cet état affreux;
 — Ami, garde-t'en bien ! répond le malheureux ;
 La troupe que tu vois ne saurait plus me nuire ;
 Elle a rassasié sa faim ;
 Mais de mouches à jeun s'il survient un essaim,
 Tout mon sang n'y pourra suffire. »

KÉRIVANT.

LES FABLES.

Les fables sont un jeu d'esprit Intéressant et raisonnable, Sorte de conte ou de récit Qu'on tâche de rendre agréable, En même temps que profitable, Et depuis longtemps en crédit Quoiqu'au fond très peu vraisemblable. C'est une scène où tour à tour [ble. On expose, on met au grand jour Et nos qualités et nos vices, Nos ruses et nos artifices, Nos ridicules, nos caprices, Tout, jusqu'au plus petit détour, Jusqu'aux plus secrètes malices. Là, tout parle, intervient, agit ; Oui, tout est acteur dans la fable, Et l'homme, et sa compagne aimable	Qu'à tant de titres il chérit, Tendre épouse et mère adorable, Et l'enfant sage et raisonnable, Et l'enfant d'un malin esprit, Et l'animal grand ou petit, Doux ou féroce et redoutable : Tous font un rôle convenable, Bon ou mauvais, chacun le sien : Des mauvais, vous le verrez bien, Le nombre est très considérable. Chèvre, chevreau, loup, chat et chien, Chacun fournit à l'entretien. Le spectacle est fort agréable, Et l'on en peut tirer profit, Tout aussi bien sans contredit Que d'une histoire véritable.
--	--

DIDOT.

LE BŒUF ET LE CHIEN.

Fable.

Un bœuf affamé, las, et venu d'assez loin :
 « Ami, tu me parais d'une humeur bien étrange,
 Dit-il au chien grondant dessus un tas de foin,
 Ni tu n'en veux manger, ni ne veux que j'en mange. »

Telle est de maint esprit la nature perverse :
 Je sollicite un poste, un voisin me traverse⁽¹⁾ :

(1) S'y oppose.

Lui conviendrait-il ? Non : mais, ne pouvant l'avoir,
L'envieux, si je l'ai, craint d'être au désespoir.

LES DEUX CHIENS.

Fable.

Un chien, pendant la pluie, enfoncé dans sa loge,
S'y tenait clos ; son voisin l'interroge :
« D'où vient que tu te tiens ainsi barricadé ?
Cette pluie est si douce et si rafraîchissante !
— Je fus un jour, dit-il, tellement échaudé,
Que de l'eau froide aujourd'hui m'épouvante. »

Par les méchants qui s'est vu maltraité,
Parmi les bons craint pour sa sûreté.

CHARLES PERRAULT.

LE HANNETON.

Hanneton qui, sur tes ailes,
Nous amène le printemps,
C'est toi qui sais des nouvelles
Du muguet et du beau temps.

Dis-nous si les prés
De fleurs sont parés ;
Dis-nous si les bois
Ont repris leurs voix.

Dis si les oiseaux
Ont des chants nouveaux ;
Si le rossignol
Dit : « Fa, ré, mi, sol ! »

Viens, apporte dans la ville

Tes joyeux bourdonnements ;
Pauvre étourdi, sois tranquille,
Va, ne crains rien des enfants :

Car j'ai respecté
Ton jour de gaité ;
J'ai tant de plaisir
A pouvoir courir !

Vole en tournoyant,
Vole en bourdonnant,
Vole en rayonnant
Au soleil couchant,
Hanneton qui, sur tes ailes,
Nous apporte le printemps.

M^{lle} A. MONTGOLFIER.

LES ENFANTS ET LES NOISETTES.

Fable.

Moitié gourmand et moitié sot,
Un jeune enfant mit en cachette,
Certain jour, sa main dans un pot
Où logeait mainte ¹ figue avec mainte noisette.

(1) *Mainte figue*, plusieurs figues, une quantité de figues.

Il en remplit sa main tant qu'il peut en tenir,
 Puis veut la retirer, mais l'ouverture étroite
 Ne la laisse pas revenir;
 Il n'y sait que pleurer ; en plainte il se consomme.
 Il voulait tout avoir, et ne le pouvait pas.
 Quelqu'un lui dit (et je le dis à l'homme) :
 N'en prends que la moitié, mon enfant, tu l'auras.

LAMOITE.

LA BONBONNIÈRE.

Fable.

A la discrétion de ses petits enfants,
 Sur sa table, une bonne mère
 Avait laissé sa bonbonnière.
 Doit-on ainsi tenter les gens ?

L'un deux y puise sans scrupule ;
 Le bambin croque à belles dents ;
 Mais que prend-il ? une pilule ¹.
 Bientôt un petit mal au cœur.....
 Le larcin est clair... tout l'annonce.
 Le lit, la diète, la semonce ²,
 Vont punir le petit voleur.

La friandise est souvent corrigée.
 Gardons-nous de l'esprit malin :
 Il nous présente la dragée,
 Et nous donne du chicotin ³.

DUTREMEILAY.

LE LIERRE ET LA VIGNE.

Fable.

Sur le mur d'un vieil ermitage,
 Un lierre avec orgueil étalait son feuillage.
 Une vigne, tout près de lui,
 Grimpait modestement le long du même appui.
 De son inutile verdure
 Fier et vain comme un sot, le lierre, sans égard,
 Repoussait sa voisine, et couvrait la mesure.
 La pauvre vigne, sans murmure,
 Se retirait toujours, cherchant place à l'écart.
 Mais chacun eut son tour, et justice fut faite :

(1) Espèce de petite boule faite par les pharmaciens pour purger les malades.

(2) Réprimande.

(3) Le chicotin est une plante très amère.

Un jardinier s'avance, armé de sa serpette,
 Il vient pour réparer le manoir ¹ délaissé ;
 Sans peine on devine le reste :
 L'orgueilleux inutile, arraché, dispersé,
 Laisse le mur débarrassé
 A la vigne utile et modeste.

L. DE JUSSEU.

LA JEUNE FILLE ET LA CORME.

Fable.

Certaine fille assez jolie,
 Mais d'une humeur revêche et d'un esprit malin,
 Vit un cormier sur son chemin,
 Et d'en cueillir le fruit elle eut la fantaisie.
 D'abord la corme l'enchantait
 Par sa peau vermeille et brillante ;
 Mais, en ayant goûté la chair aigre et piquante,
 Loin d'elle avec dépit elle la rejeta.
 Confuse alors de sa méprise :
 « Peut-on, s'écria-t-elle, ainsi tromper les gens ?
 L'éclat est au dehors, et l'aigreur au dedans. »
 Il est vrai, dit quelqu'un, témoin de sa surprise.
 Mais ce n'est pas un grand malheur
 De vous être ainsi laissé prendre
 Par l'éclat de ce fruit trompeur :
 Cette leçon vous fait comprendre
 Qu'on dédaigne partout la perfide beauté
 Que n'accompagnent point la douceur, la bonté.

LE CHEVAL ET L'ÂNE.

Fable.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
 Si ton voisin vient à mourir,
 C'est sur toi que le fardeau tombe.
 Un âne accompagnait un cheval peu courtois ² ;
 Celui-ci ne portant que son simple harnois,
 Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
 Il pria le cheval de l'aider quelque peu,
 Autrement il mourrait devant qu'être à la ville ³.
 La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
 Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.

(1) *Manoir*, demeure, habitation.(2) *Courtois*, complaisant.(3) *Devant qu'être à la ville*, pour : avant d'arriver à la ville.

Le cheval refusa, fit une pétarade¹,
 Tant, qu'il vit sous le faix² mourir son camarade,
 Et reconnut qu'il avait tort.
 Du baudet, en cette aventure,
 On lui fit porter la voiture³,
 Et la peau par-dessus encor.

LA FONTAINE.

LES FLEURS D'HIVER.

Fable.

L'homme aime à devancer la marche des saisons.
 Quand la neige couvre la terre,
 Il veut des fleurs dans ses salons ;
 Une console est son parterre.,
 La nature lui dit : « Attends,
 Je te rendrai bientôt le soleil du printemps ;
 Attends, je suis en deuil pour quelques jours encore.
 Voulant jouir trop tôt, tu jouis beaucoup moins ;
 Et j'en appelle même à l'objet de tes soins.
 A cette fleur pâle, inodore,
 Qui près de ton foyer, à regret, vient d'éclore. »

O vous qui du présent voulez tout obtenir,
 Faites la part de l'avenir ;
 Laissez agir le temps, sans relâche il travaille ;
 C'est un bon ouvrier qui n'est jamais pressé,
 Mais qui finit toujours ce qu'il a commencé :
 Veut-on hâter sa marche, il ne fait rien qui vaille.

BRESSIER.

LE SERIN ET LA FOURMI.

Fable.

Un serin, choyé⁴ dans sa cage,
 Autour de ses barreaux voyait un étranger,
 Pauvre moineau, qui cherchait à manger.
 L'hiver avait rallé tout son petit ménage⁵.
 Le bon serin voulait le soulager,
 Mais il n'avait plus rien en son garde-manger.
 Il déplorait son indigence,
 Dans une triste doléance.
 Comme il se lamentait, la fourmi l'entendit.
 Ah ! dit-elle, mon fils, je vous l'avais prédit ;

(1) *Pétarade*, gambade.

(2) Sous le fardeau.

(3) *On lui fit porter la voiture*, c'est-à-dire la charge que l'âne transportait.(4) *Choyé* veut dire gâté, fêté, etc.

(5) L'hiver avait emporté, détruit ses petites provisions.

Par ma foi vous n'êtes pas sage !

Force bon grain

A votre usage

Est mis en vain ;

Sans aucun soin du lendemain,

Vous le jetez hors de la cage.

Pleurez, pleurez bien, mon enfant ;

Apprenez par expérience

Qu'on ne peut être bienfaisant

Qu'en épargnant

Sur son aisance.

LE BOITEUX, LE BOSSU ET L'AVEUGLE.

Fable.

Me voilà vraiment bien loti,

Avec ma jambe en raccourci,

Clopin par là, clopin par ci !

Disait certain boiteux. Oh ! ça, dame nature,

N'attendez pas un grand merci,

Car je fais dans ce monde-ci

Une pénitence assez dure.

— Et ne suis-je pas donc, moi, joliment bâti ?

Répondit un bossu passant par aventure.

Il faut, pour m'avoir fait ainsi,

Qu'on se soit trompé de mesure.

Un aveugle les entendant

Tout aussitôt se mit à dire :

Dussé-je aller toujours en clopinant,

Etre bossu par derrière et devant,

Ah ! si j'avais un pauvre œil seulement,

Que leurs propos me feraient rire !

Tel se plaint d'être mal, qui serait bien content

S'il songeait qu'on peut être pire.

LA PRÉCIPITATION.

Fable.

Avant la fin du jour je vais être à Paris,

Disait un jeune fat : ses chevaux hors d'haleine

Étaient tout en sueur. Que vous avez de peine,

Pauvres chevaux, quand vous êtes conduits

Par de tels étourdis !

Passe un manant : — Bonhomme, écoute,

Arriverai-je avant le minuit ! — Sans doute,

Si vous faites aller lentement votre char ;

Sinon, vous coucherez en route.
 — Ah ! tu fais donc le goguenard !
 Cela te convient bien. Notre fier personnage
 Lui donne de son fouet à travers le visage :
 Apprends à vivre, impertinent... Il part ;
 Mais tandis que le jeune guide
 Va comme un trait, l'essieu perfide
 Crie et se rompt, monsieur tombe dans le fossé ;
 Monsieur n'arrive pas, pour s'être trop pressé.

BARBE.

LE NID DE FAUVETTE.

Fable.

Je le tiens, ce nid de fauvette !
 Ils sont deux, trois, quatre petits !
 Depuis si longtemps je vous guette.
 Pauvres oiseaux, vous voilà pris.

Hélas ! si du sein de ma mère
 Un méchant venait me ravir,
 Je le sens bien, dans sa misère
 Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Criez, sifflez, petits rebelles,
 Débattiez-vous ; oh ! c'est en vain :
 Vous n'avez pas encore d'ailes ;
 Comment vous sauver de ma main ?

Et je serais assez barbare
 Pour vous arracher vos enfants !
 Non, non, que rien ne vous sépare ;
 Non, les voici, je vous les rends.

Mais quoi ! n'entends-je point leur mère
 Qui pousse des cris douloureux ?
 Oui, je le vois, oui, c'est leur père
 Qui vient voltiger auprès d'eux.

Apprenez-leur, dans le bocage,
 A voltiger auprès de vous ;
 Qu'ils écoutent votre ramage
 Pour former des sons aussi doux.

Ah ! pourrais-je causer leur peine,
 Moi qui, l'été, dans les vallons,
 Venais m'endormir sous un chêne
 Au bruit de leurs doctes chansons ?

Et moi, dans la saison prochaine,
 Je reviendrai dans ces vallons
 Dormir quelquefois sous un chêne
 Au bruit de leurs jeunes chansons.

BERQUIN ¹.

L'ORIGINE DES FABLES.

Chez un puissant monarque, un jour, la Vérité
 Parut avec un air sévère,
 Qui déplut à ce prince et choqua sa fierté.
 Que voulez-vous ? quelle pressante affaire

(1) Beaucoup d'auteurs ont écrit pour l'amusement et pour l'instruction de l'enfance, mais il y en a peu auxquels les mères de famille et les petits enfants doivent plus de reconnaissance qu'à Berquin. Personne, en effet, n'a su mieux que lui se mettre à la portée du premier âge pour l'amuser, l'instruire et lui faire aimer la vertu en la lui présentant sous les traits les plus aimables. Aussi, ses ouvrages ont-ils eu et ont-ils encore beaucoup de succès : *L'Ami des Enfants* surtout est un livre qu'on lira toujours avec le plus grand plaisir, parce qu'il contient des histoires très-intéressantes, de sages conseils et des leçons utiles. Berquin (Arnaud) est né en 1749, à Bordeaux ; il mourut âgé seulement de quarante-deux ans.

Vous porte à troubler mon repos ?
 Je veux, seigneur, corriger vos défauts,
 Et vous donner quelque avis salutaire :
 D'abord... sortez d'ici, dit le prince en colère ;
 Si le jour de demain vous revoit en ces lieux.....
 Gardes, éloignez-la promptement de mes yeux.
 Que fait la Vérité, si durement exclue ?
 Elle entre chez la Fiction,
 Change avec elle et d'habits et de nom,
 Va retrouver le roi, se présente à sa vue,
 Et d'un air riant le salue.
 Le monarque fut enchanté ;
 Tout en elle parut aimable.
 Depuis ce temps, la Vérité,
 Pour s'attirer un accueil favorable,
 Prend souvent les habits et le nom de la fable,
 Et son langage alors est écouté.

LE SINGE ET LA NOIX.

Fable.

Le singe autrefois,
 Trouvant une noix
 Encor recouverte
 De l'écorce verte
 Et l'en dépouillant
 Très patiemment,
 Dit : « Qu'elle est amère !
 Mais consolons-nous ,
 Le fruit qu'elle enserre ¹

En sera plus doux. »
 Jeunesse volage,
 Méditez ceci :
 L'étude, à votre âge,
 Est amère aussi ;
 Mais prenez courage,
 Et dans peu de temps
 Vous direz, je gage :
 « Ses fruits sont charmants ! »

BLONDEAU DE COMMERCY.

LA DOULEUR ET L'ENNUI.

Fable.

Mourant de faim, un pauvre se plaignait ;
 Rassasié de tout, un riche s'ennuyait :
 Qui des deux souffrait davantage ?
 Écoutez sur ce point la maxime du sage :
 De la douleur et de l'ennui
 Connaissez bien la différence :
 L'ennui ne laisse plus de désirs après lui ;
 Mais la douleur près d'elle a toujours l'espérance.

HOFFMANN.

(1) Renferme.

L'ENFANT ET LE PETIT ÉCU.

Fable.

Possesseur d'un petit écu,
 Un enfant se croyait le plus riche du monde.
 Le voilà qui fait voir ce trésor à la ronde,
 En criant gaîment : J'ai bien lu !
 A merveille, lui dit un sage ;
 C'est le prix du savoir que vous avez reçu,
 Du savoir tel qu'on peut le montrer à votre âge ;
 Mais voulez-vous encore être heureux davantage ?
 Aspirez, mon enfant, au prix de la vertu :
 Vous l'aurez, quand des biens vous saurez faire usage.
 L'enfant entendit ce langage ;
 L'écu, d'après son cœur et sensible et bien né,
 A rapporter le double est soudain destiné :
 Avec le pauvre il le partage.

AUBERT.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

Fable.

La cigale, ayant chanté
 Tout l'été,
 Se trouva fort dépourvue
 Quand la bise fut venue.
 Pas un seul petit morceau
 De mouche ou de vermisseau.
 Elle alla crier famine
 Chez la fourmi sa voisine,
 La priant de lui prêter
 Quelque grain pour subsister
 Jusqu'à la saison nouvelle :

Je vous paierai, lui dit-elle,
 Avant l'oust⁽¹⁾, foi d'animal,
 Intérêt et principal.
 La fourmi n'est pas prêteuse,
 C'est là son moindre défaut.
 Que faisiez-vous au temps chaud ?
 Dit-elle à cette emprunteuse.
 — Nuit et jour, à tout venant
 Je chantais, ne vous déplaîse.
 — Vous chantiez ? j'en suis fort aise ;
 Eh bien ! dansez maintenant.

LA FONTAINE.

LA SOURIS ET LA TORTUE.

Fable.

Une jeune souris, trottant à l'aventure,
 Rencontre une tortue, et lui dit : « Ta maison,
 Triste prison,
 Doit te faire souvent maudire la nature ;
 Vois d'ici mon palais ; j'y loge avec le roi ! »
 Notre amphibie alors répond à l'insolente :
 — « De mon petit réduit je me trouve contente :
 Il est à moi. »

NIOGIER.

(1) Avant le mois d'août, c'est l'époque de la moisson.

L'ORPHELIN

Je ne suis pas seul sur la terre.
Quand je pense au ciel, bonne mère,
Il me semble que je t'y voi ;
Et la nuit, lorsque je sommeille,
N'ai-je pas le bon Dieu qui veille
Sur moi ?

N'ai-je pas un ange qui m'aime,
Envoyé du Seigneur lui-même
Afin d'éclairer mon chemin ?
De l'aile abritant ma jeunesse,
N'offre-t-il pas à ma faiblesse
Sa main ?

N'ai-je pas la vierge Marie
Qui, m'a-t-on dit, sans cesse prie
Pour nous autres, pauvres petits ?

Mon cœur en son pouvoir espère,
Car elle prie, heureuse mère,
Son fils.

Puis au ciel n'ai-je pas encore,
Entre tous les saints que j'implore,
Le saint dont je porte le nom ?
N'ai-je pas le Sauveur lui-même,
Lui, malgré son pouvoir suprême,
Si bon ?

Oh ! je ne suis pas seul sur terre.
Quand je pense au ciel, bonne mère,
Il me semble que je t'y voi ;
Et la nuit, lorsque je sommeille,
N'ai-je pas le bon Dieu qui veille
Sur moi ?

C. BRUZEVILLE.

LES FEUILLES D'ORME ET DE HOUX.

Fable.

Lorsque l'hirondelle fuyait
Loin de nos bords qu'attristait la froidure,
A la feuille de houx celle d'orme disait :
« Te verrai-je toujours cette antique verdure ?
Ne peux-tu, comme moi, variant ta parure,
De la pourpre et de l'or revêtir la couleur,
Et, fille d'un buisson, en devenir l'honneur ?
— Eh ! qu'importe qu'à l'or ton éclat le dispute,
Dit le houx, s'il prélude au malheur qui t'attend ?
Pour parer cet ormeau tu n'as plus qu'un instant .
Tremblante sur la tige, on va te voir en butte
A tous les outrages du vent. »

Image des états ! le luxe n'est souvent
Que l'avant-coureur de leur chute.

LE FILLEUL DES GUERROTS.

L'ENFANT ET LA ROSE.

Fable.

Au gré d'un enfant, une rose
Tardait trop à s'épanouir.
En vain chaque jour il arrose,
Du bouton où la fleur repose

Elle hésite encore à sortir.
Tant de lenteur le désespère,
Il se résout à la cueillir.
Aussitôt, d'un doigt téméraire,

Il s'efforce de l'entr'ouvrir,
Et s'étudie à l'arrondir,
Comme la nature eût pu faire.
Mais, hélas ! regrets superflus !
Au lieu d'une rose naissante
Déjà l'imprudent n'avait plus
Qu'une fleur triste et languissante
Plus heureux s'il avait laissé

A la nature lente et sage
Le soin d'achever un ouvrage
Qu'elle avait si bien commencé !

Cette fleur délicate et tendre
Ressemble au bonheur qu'on poursuit :
L'impatience le détruit ;
Pour en jouir, il faut l'attendre.

LA SOURIS.

Fable.

A UNE PETITE GOURMANDE.

En trottant à la sourdine,
Une souris par hasard
S'approcha d'une machine
D'où petit morceau de lard
Exhalait odeur divine.
C'était un vrai pot au noir
Dont l'ouverture, étant faite
En forme d'un entonnoir,
Ne laissait aucun espoir
De pouvoir battre en retraite.
Faute, hélas ! d'apercevoir
Cette embûche préparée,

Souris entre : adieu, bonsoir !
Voilà ma souris cloîtrée.
C'était pitié de l'y voir !
Pour sortir d'un pareil gîte
La pauvrete en vain s'agite ;
Elle en meurt de désespoir.

Faut-il que je moralise ?
La plus petite entreprise,
Même en fait de gourmandise,
A sa fin qu'il faut prévoir.

H. AGNIEL.

LA POULE AUX OEUFS D'OR.

Fable.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux pour le témoigner
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor :
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.
Belle leçon pour les gens chiches !
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches !

LA FONTAINE.

(1) *Chiches*, avares. C'est une expression vulgaire presque inusitée de nos jours.

LE LÉOPARD ET L'ÉCUREUIL.

Fable.

✕

Un écureuil, sautant, gambadant sur un chêne,
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
Tomber sur un léopard

Qui faisait sa méridienne.

Vous jugez s'il eut peur ! En sursaut s'éveillant,
L'animal irrité se dresse ;

Et l'écureuil, s'agenouillant,

Tremble et se fait petit aux pieds de son altesse.

Après l'avoir considéré,

Le léopard lui dit : « Je te donne la vie ,

Mais à condition que de toi je saurai

Pourquoi cette gaité, ce bonheur que j'envie,

Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,

Tandis que moi, roi des forêts,

Je suis si triste, et je m'ennuie.

— Sire, lui répond l'écureuil,

Je dois à votre bon accueil

La vérité ; mais, pour la dire,

Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis,

— Soit, j'y consens : monte. — J'y suis.

A présent je peux vous instruire :

Mon grand secret pour être heureux,

C'est de vivre dans l'innocence.

L'ignorance du mal fait toute ma science ;

Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.

Vous ne connaissez pas la volupté suprême

De dormir sans remords ; vous mangez les chevreuils,

Tandis que je partage à tous les écureuils

Mes feuilles et mes fruits ; vous haïssez et j'aime :

Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu

De cette vérité que je tiens de mon père :

« Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,

« La gaité vient bientôt de notre caractère. »

FLORIAN.

LE HÉRISSON ¹ ET LE MARRON D'INDE.*Fable.*

Un marron d'Inde, armé de ses piquants,

Gisait ² au milieu d'une route :

Un hérisson, la nuit, en courant dans les champs,

Donna sur lui sans y voir goutte :

(1) Animal à quatre pattes, qui a le corps couvert de piquants longs et durs.

(2) Était tombé, couché.

Oh ! qu'est ceci ? dit l'animal,
 Se sentant au museau piqué d'étrange sorte ;
 Si ces petits piquants me causent tant de mal,
 Qu'est-ce donc de ceux que je porte ?

Nul ne sent bien les misères d'autrui,
 S'il n'a souffert les mêmes maux que lui.

LE FEU ET L'EAU.

Fable.

L'eau d'un pot mis au feu frémissait sur ses bords.
 Courage, redoublons d'efforts,
 Disaient les charbons en furie
 Guerre à mort à notre ennemie !
 Qu'arriva-t-il ? Les flots mutins
 Poussés à bout se courroucèrent,
 Et les charbons furent éteints.

Le désespoir donne des forces ;
 Quand l'ennemi se rend, il le faut épargner :
 Du succès craignons les amorces ;
 On risque de tout perdre en voulant tout gagner.

BRESSIER.

L'ENFANT ET LE CHAT.

Fable.

Tout en se promenant, un bambin déjeunait
 De la galette qu'il tenait.
 Attiré par l'odeur, un chat vient, le caresse,
 Fait le gros dos, tourne et vers lui se dresse :
 Oh ! le joli minet ! et le marmot charmé
 Partage avec celui dont il se croit aimé.
 Mais le flatteur à peine obtient ce qu'il désire,
 Qu'au loin il se retire.
 Ha ! ha ! ce n'est pas moi, dit l'enfant consterné,
 Que tu suivais ; c'était mon déjeuné.

GUICHARD.

MOYEN DE REMÉDIER A LA LAIDEUR.

Oui, j'en conviens, le sort jaloux
 Vous refusa, jeune Emilie,
 Ce bien si fragile et si doux,
 L'avantage d'être jolie.
 Mais pourquoi ces pleurs, ce courroux ?

Ah ! vous pouvez être embellie,
 Et ce bonheur ne tient qu'à vous.
 Soyez douce, égale, polie,
 Sachez vous orner de vertus ;
 Et sous cette aimable parure
 Les défauts de votre figure,
 Croyez-moi, ne choqueront plus.
 Les vertus sont mères des grâces,
 Et mieux que les plus doux attrait
 Elles feront voler tous les cœurs sur vos traces,
 Et sauront à vos lois les soumettre à jamais.

C. B. (Le Bon Génie.)

LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF.

Fable.

Une grenouille vit un bœuf
 Qui lui sembla de belle taille.
 Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
 Envieuse, s'étend, et s'enfle et se travaille
 Pour égaler l'animal en grosseur,
 Disant : « Regardez bien, ma sœur,
 Est-ce assez, dites-moi, n'y suis-je point encore ?
 — Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ?
 — Vous n'en approchez point. » La chétive pécore
 S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
 Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;
 Tout petit prince a des ambassadeurs,
 Tout marquis veut avoir des pages.

LA FONTAINE.

LA VIOLETTE.

Aimable fille du printemps,
 Timide amante des bocages,
 Ton doux parfum flatte mes sens,
 Et tu sembles fuir mes hommages.

Sans faste, sans admirateur,
 Tu vis obscure, abandonnée,
 Et l'œil encor cherche ta fleur
 Quand l'odorat l'a devinée.

Comme le bienfaiteur discret
 Dont la main secourt l'indigence,
 Tu me présentes le bienfait,
 Et tu crains la reconnaissance.

Sous les pieds ingrats du passant
 Souvent tu pérís sans défense ;
 Ainsi sous les coups du méchant
 Meurt quelquefois l'humble innocence.

C. DUBOS.

LE PAPILLON ET L'ENFANT.

« Papillon, joli papillon,
 Venez vite sur cette rose ;

Pour vous avec ce frais bouton
 Je l'ai cueillie à peine éclore. »
 Ainsi chantait un jeune enfant,
 Et le voilà qui se dispose
 A saisir l'insecte brillant,
 Pour peu que sur elle il se pose.
 L'insecte était malin ; il répond : « Serviteur !
 J'ai vu le piège, ami, je ne vois plus la fleur. »

LE TILLEUL DES CURÉOTS.

PREMIER VOL DE L'OISEAU.

Voyez avec quel soin et quel zèle nouveau
 Ses parents à voler forment le jeune oiseau.
 C'est aux heures du soir, lorsque dans la nature
 Tout est repos, fraîcheur, et parfum et verdure ;
 L'adolescent ravi de ce bel horizon ¹
 S'agite dans son nid devenu sa prison :
 Il sort, et balancé sur la branche pliante,
 Il hésite, il essaie une aile encor tremblante :
 Le couple ², en voltigeant, provoque son essor,
 Gourmande ³ sa frayeur, l'appelle et vole encor :
 Enfin il se hasarde, et déployant ses ailes,
 Non sans crainte, il se fie à ses plumes nouvelles.
 L'air reçoit ce doux poids ; il touche le gazon ;
 Ses parents enchantés répètent la leçon.
 D'une aile moins novice alors le jeune élève
 S'enhardit, prend l'essor, s'abat et se relève ;
 Enfin, sûr de sa force et plus audacieux,
 Il part, tout est fini, tous se font leurs adieux.

DE LILLE.

LA FAUVETTE.

Aux branches d'un tilleul, une jeune fauvette
 Avait de ses petits suspendu le berceau.
 D'écoliers turbulents une troupe inquiète,
 Cherchant quelque plaisir nouveau,
 Aperçut en passant le nid de la pauvrette :
 Le voir, être tenté, l'assaillir à l'instant,
 Chez ce peuple enclin à mal faire
 Ce fut l'ouvrage d'un moment ;
 Tous, sans pitié lui déclarant la guerre,
 Le pauvre nid, vingt fois, pensa faire le saut ;
 Il n'était si petit marmot
 Qui ne fit de son mieux pour y lancer sa pierre.

(1) L'horizon est le point de terre le plus éloigné que notre vue puisse atteindre.

(2) Le père et la mère.

(3) Lui reproche.

L'alarme cependant était grande au logis,
 La fauvette voyait l'instant où ses petits
 Allaient périr ou subir l'esclavage ;
 Un esclavage, hélas ! pire que le trépas.
 Les gens qu'elle voyait là-bas
 Étaient assurément quelque peuple sauvage
 Qui ne les épargnerait pas.
 Que faire en ce péril extrême !
 Mais que ne fait-on pas pour sauver ce qu'on aime !
 Elle vole au-devant des coups ;
 Pour sa famille elle se sacrifie,
 Espérant que ces gens, dans leur affreux courroux,
 Se contenteront de sa vie.
 Aux yeux du peuple scélérat
 Elle va, vient, vole et revole,
 S'élève tout à coup, et tout à coup s'abat,
 Fait tant qu'enfin cette race frivole
 Court après elle et laisse là le nid.
 Elle amusa longtemps cette maudite engeance,
 Les mena loin, fatigua leur constance,
 Et pas un d'eux ne l'atteignit.
 L'amour sauva le nid, le ciel sauva la mère.
 A ses petits elle devint plus chère.
 Dieu sait la joie, et tout ce qu'on lui dit
 A son retour de touchant et de tendre !
 Comme ils avaient passé tout ce temps sans rien prendre,
 Elle apaisa leur faim : puis chacun s'endormit.

AUBERT

 LA FUSÉE.
Fable.

Quoi ! faudra-t-il toujours demeurer sur la terre,
 Tandis que j'aperçois mille astres lumineux
 Briller au séjour du tonnerre ?
 Ne suis-je pas brillante et légère comme eux ?
 Montons, élevons-nous, rendons-nous immortelle ;
 Faisons voir aux humains une étoile nouvelle.
 Dans son désir ambitieux
 Ainsi parlait une fusée
 Qui, par son orgueil abusée,
 Croyait pouvoir figurer dans les cieux.
 Et sur cela la demoiselle
 Ose porter son vol vers le séjour des dieux.
 Mais dans le temps qu'à tire d'aile
 La belle s'élevait en l'air,
 Elle s'évanouit bientôt comme un éclair,
 Et cet astre nouveau ne fut qu'une chimère.

En voulant s'élever au-dessus de sa sphère,
 L'homme vain et présomptueux
 N'a pas pour l'ordinaire un succès plus heureux.

L'ABBÉ REYRE.

LE CHIEN QUI A MORDU SON MAÎTRE.

Fable.

Après un bon ami, je crois qu'un chien fidèle
 Est le plus précieux trésor.
 Un homme en avait un qui, pour lui plein de zèle,
 Gardait soigneusement sa maison et son or.
 Un soir que l'animal était en sentinelle
 (C'était au temps du carnaval),
 Le maître, rêvenant du bal,
 Rentre dans le logis, couvert d'un masque horrible.
 Le chien le prend pour un voleur,
 Et soudain d'une dent terrible
 Il déchire son bienfaiteur.
 Mais quand il vient à reconnaître
 Ce bienfaiteur et ce bon maître
 Qu'il a, sans le savoir, blessé cruellement,
 Pénétré de douleur, et plein d'étonnement,
 Il s'enfuit, il hurle sans cesse,
 Il refuse tout aliment.
 En vain son maître le caresse,
 Le flatte de la main, lui parle avec douceur ;
 Ces témoignages de tendresse
 Ne font qu'augmenter sa fureur :
 Il s'obstine à mourir de faim et de douleur.

D'un auteur non suspect j'ai tiré cette histoire ;
 Les ingrats pourront-ils la croire
 Sans rougir de leur mauvais cœur ?

L'HOMME, L'ANGUILLE ET LE SERPENT.

Fable.

Certain jour au bord d'un étang
 Maître Lucas aperçoit une anguille,
 Tout aussitôt il se baisse et la prend.
 Le pauvre animal qui frétille
 Lui dit : « Voyez ce gros serpent
 Rampant
 Là-bas... c'est mon cousin ; vraiment
 Il mérite la préférence.
 — Me crois-tu sans expérience ?

Tubieu ! je connais le cousin , »
 Répond le rusé gastronome ;
 « Qu'il dorme en paix et d'un bon somme !
 Pour l'approcher , je crains trop son venin . »

Soyez méchant, l'on vous respecte,
 Fussiez-vous un reptile ou le plus vil insecte.
 Voilà du moins le train de la société.....
 Ma fable n'offre point d'autre moralité.

LE BARON DE STASSART.

IDYLLE A LA VIOLETTE.

O fille du printemps ! douce et touchante image
 D'un cœur modeste et vertueux ,
 Du sein de ces gazons tu remplis ce bocage
 De tes parfums délicieux.
 Que j'aime à te chercher sous l'épaisse verdure
 Où tu crois fuir mes regards et le jour !
 Au pied d'un chêne vert qu'arrose une onde pure,
 L'air embaumé m'annonce ton séjour.
 Mais ne redoute pas cette main généreuse :
 Sans te cueillir, j'admire ta fraîcheur.
 Je ne voudrais pas être heureuse
 Aux dépens même d'une fleur.
 Ah ! comme ton parfum, dont la suave odeur
 S'exhale dans les airs sans dévoiler tes charmes,
 Que ne puis-je, du pauvre en essuyant les larmes,
 Lui dérober l'aspect du bienfaiteur !
 Timide comme toi, je veux dans ma retraite
 Et dans l'oubli passer mes jours ;
 Un peu d'encens vaut-il ce trouble qui toujours
 Poursuit notre gloire inquiète ?

M^{me} LA COMTESSE D'HAUTPOUL.

LE LAC, LE TORRENT ET LA RIVIÈRE.

Fable.

« Admirez ma tranquillité,
 Disait un jour le lac ; ma paisible surface,
 Unie ainsi qu'une glace,
 Est l'emblème de la bonté.
 — Admirez ma vivacité,
 Dit alors le torrent ; tout cède à mon passage ;
 Ma course brillante est l'image
 De la force et de la fierté. »
 L'été vient ; pendant sa durée,
 Vaste foyer d'infection,

Le lac par toute la contrée
 Répandait la contagion.
 L'hiver succède, et, par la pluie,
 Du torrent la source grossie
 Précipitait avec fracas
 Ses flots qui dans les champs faisaient mille dégâts.
 Cependant la rivière, avec soin encaissée,
 Dans tous les temps roulant en paix
 Son eau, jamais dormante et jamais courroucée,
 Marquait son cours par ses bienfaits.

Gardons-nous d'un calme apathique,
 Évitions d'imprudents excès ;
 C'est à la sagesse énergique
 Que sont réservés les succès.

BRESSIER

LA CHATAIGNE.

Fable.

« Que l'étude est chose maussade !
 A quoi sert de tant travailler ? »
 Disait, et non pas sans bâiller,
 Un enfant que menait son maître en promenade.
 Que répondait l'abbé ? Rien. L'enfant sous ses pas.
 Rencontre cependant une cosse fermée,
 Et de dards menaçants de toutes parts armée.
 Pour la prendre il étend le bras.
 « Mon pauvre enfant, n'y touchez pas !
 — Eh ! pourquoi ? — Voyez-vous mainte épine cruelle
 Toute prête à punir vos doigts trop imprudents ?
 — Un fruit exquis, monsieur, est caché là-dedans.
 — Sans se piquer peut-on l'en tirer ? — Bagatelle !
 Vous voulez rire, je crois.
 Pour profiter d'une aussi bonne aubaine,
 On peut bien prendre un peu de peine
 Et se faire piquer les doigts.
 — Oui, mon fils ; mais de plus que cela vous enseigne
 A vaincre les petits dégoûts
 Qu'à présent l'étude a pour vous.
 Ses épines aussi cachent une châtaigne.

A. V. ARNAUD,

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Fable.

La raison du plus fort est toujours la meilleure ⁽¹⁾ ;
 Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
 Dans le courant d'une onde pure.
 Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
 Et que la faim en ces lieux attirait.
 « Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
 Dit cet animal plein de rage ;
 Tu seras châtié de ta témérité.
 — Sire, répond l'agneau, que votre majesté
 Ne se mette pas en colère,
 Mais plutôt qu'elle considère
 Que je me vas désaltérant
 Dans ce courant
 Plus de vingt pas au-dessous d'elle,
 Et que par conséquent, en aucune façon,
 Je ne puis troubler sa boisson.
 — Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;
 Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
 — Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
 Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.
 — Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
 — Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers et vos chiens.
 On me l'a dit, il faut que je me venge. »
 Là-dessus, au fond des forêts
 Le loup l'emporte et puis le mange
 Sans autre forme de procès.

LA FONTAINE.

LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE.

Fable.

Sous la patte d'un loup plutôt friand qu'avide,
 Un chien dit : « Attendez, je suis maigre et suis vide :
 Je m'en vais à la noce, et j'en reviendrai gras. »
 Le loup y consentit : le chien ne revint pas.

(1) Cette phrase ne doit pas être prise au sérieux. La Fontaine en disant que

« La raison du plus fort est toujours la meilleure »

ne veut pas dire que cela doive être ainsi, ou que cela soit bien ; il constate seulement un fait qui est malheureusement trop vrai, c'est que dans le monde, quand on est puissant, on abuse quelquefois de cet avantage.

Ne lâche pas ta prise,
 Prend le chien tel qu'il est : attendre qu'il soit gras,
 C'est faire une sottise.
 Un que tu tiens vaut mieux que cent que tu tiendras.

L'ABEILLE ET LA FOURMI.

Fable.

<p>A jeun, le corps tout transi, Et pour cause, Un jour d'hiver la fourmi Près d'une ruche bien close Rôdait pleine de souci. Une abeille vigilante L'aperçoit et se présente. « Que viens-tu chercher ici ? Lui dit-elle. — Hélas ! ma chère, Répond la pauvre fourmi, Ne soyez point en colère. Le faisan, mon ennemi, A détruit ma fourmilière ; Mon magasin est tari ; Tous mes parents ont péri De faim, de froid, de misère. J'allais succomber aussi, Quand du palais que voici L'aspect m'a donné courage. Je le savais bien garni De ce bon miel, votre ouvrage ; J'ai fait effort, j'ai fini Par arriver sans dommage. Oh ! me suis-je dit, ma sœur Est fille laborieuse ;</p>	<p>Elle est riche et généreuse, Elle plaindra mon malheur ; Oui, tout mon espoir repose Dans la bonté de son cœur. Je demande peu de chose ; Mais j'ai faim, j'ai froid, ma sœur ! — Oh ! oh ! répondit l'abeille, Vous discourez à merveille ; Mais, vers la fin de l'été, La cigale m'a conté Que vous aviez rejeté Une demande pareille. — Quoi ! vous savez ? — Mon Dieu, oui ; La cigale est mon amie. Que feriez-vous, je vous prie, Si, comme vous, aujourd'hui, J'étais insensible et fière, Si j'allais vous inviter A promener ou chanter ? Mais rassurez-vous, ma chère ; Entrez, mangez à loisir ; Usez-en comme du vôtre, Et surtout pour l'avenir Apprenez à compatir A la misère d'un autre⁽¹⁾. »</p>
--	---

L. DE JUSSIEU.

LE DROMADAIRE ET LE SINGE.

Fable.

« Si tu voulais, mon ami, mon compère,
 Me souffrir un peu sur ton dos,
 Disait un jeune singe à certain dromadaire
 Qui partageait sa gloire ainsi que ses travaux,
 Ce serait charge bien légère,
 Et j'en arriverais plus frais et plus dispos. »

(1) Cette fable nous apprend qu'il faut, autant qu'on le peut, rendre le bien pour le mal.

Le dromadaire est meilleur que personne ;
 Il s'y prête sans hésiter,
 Et maître Bertrand se cramponne
 Si bien de çà, de là, qu'il parvient à monter.
 Ensuite que fait-il ? vraiment on le devine :
 Cédant à sa caustique humeur,
 Sans cesse il déchire et lutine
 Son trop généreux bienfaiteur.
 Celui-ci ne dit mot, mais enfin il se lasse,
 Et de l'ingrat se débarrasse.
 De la tête, à l'instant, le pauvre sapajou
 S'en va donner contre un caillou,
 Et le caillou la lui fracasse.

Hommes ! vous imitez Bertrand...
 Si vous foulez aux pieds toute reconnaissance,
 Un semblable sort vous attend :
 L'ingratitude enfin lasse la bienfaisance.

BARON DE STASSART.

LE LOUP CONVERTI.

Fable.

Un jour un loup des plus gloutons,
 Après avoir dans une bergerie
 Assouvi sa fureur sur de pauvres moutons,
 Se mit à réfléchir sur cette barbarie.
 Pour la première fois il sentit des remords
 Naître dans son cœur sanguinaire.
 Quoi ! toujours, disait-il, d'une aveugle colère
 Écouterai-je les transports ?
 Toujours du sang, toujours des morts ?
 Je suis las à la fin de ce train de corsaire.
 Que me fait ce peuple innocent
 Qui de ma rage est la victime ?
 Il est faible et je suis puissant ;
 Mais sa faiblesse est-elle un crime ?
 C'en est fait, je veux aujourd'hui
 Quitter des mœurs que je déteste,
 Au lieu de l'opprimer, devenir son appui,
 Et dépouiller en vivant avec lui
 Cette férocité funeste.
 Cela dit, maître loup vers le troupeau voisin
 Tourne ses pas, repassant dans sa tête
 Et la sérénité des plaisirs qu'il s'apprête,
 Et quelle joie et quelle fête
 Ce sera de le voir, devenu plus humain,
 Près du petit monton Robin

Bondir et folâtrer. Tout plein de cette idée,
 Il arrive auprès d'un troupeau
 Qui, sortant du prochain hameau,
 Broutait le serpolet et foulait la rosée.

A cet aspect, adieu ses beaux projets;
 De la rage la plus cruelle
 Il sent renaître les accès :
 Il s'élançe, il saisit la brebis la plus belle,
 Et court la dévorer dans le fond des forêts.

A ces beaux pénitents bien simple qui se fie !
 Dès la première occasion
 Les serments du matin, le soir on les oublie :
 Le loup n'est pas longtemps mouton.

CINGUENÉ.

 LA ROSE.

Salut, reine des fleurs ! salut, vermeille rose !
 A peine le matin avec ta fleur éclore,
 Que les jeunes zéphyr, d'un doux zèle emportés,
 Racontent ta naissance aux bosquets enchantés ;
 Et le printemps ravi, que ton éclat décore,
 Te remet la couronne et le sceptre de Flore ¹.
 Oh ! tu mérites bien la douce royauté
 Que la main du printemps décerne à ta beauté !
 N'es-tu pas de la paix le riant interprète,
 L'ornement de la vierge et l'amour du poète ?
 Mais, hélas ! combien peu vont durer ses couleurs !
 L'aube ² en vain lui versa le tribut de ses pleurs ³ ;
 Deux soleils ⁴, en passant, ont hâté sa vieillesse.
 Ce matin, riche encor de grâce et de jeunesse,
 Elle était du jardin l'espérance et l'amour ;
 Mais la rose a vieilli dans l'espace d'un jour.
 De cette tête, en vain par les grâces ornée,
 Le soir j'ai vu tomber la couronne fanée ;
 Et les zéphyr, ingrats, sur les gazons fleuris,
 De la rose, à mes pieds, ont roulé les débris.

CHÊNEDOLLA

 LA COURONNE ET LE BONNET DE NUIT.

Fable imitée de l'allemand de Moser.

Un monarque persan, au sortir d'un conseil
 Qui se tint jusqu'à la nuit close,

(1) Nous avons déjà eu occasion de dire que Flore est, dans la mythologie, la déesse qui préside aux jardins.

(2) Le matin.

(3) Le tribut des pleurs du matin, c'est la rosée, cette petite pluie qui entretient, malgré la chaleur du jour, la fraîcheur de la terre et des fleurs.

(4) Deux soleils, c'est comme s'il y avait deux jours de soleil.

Sentit le besoin du sommeil.
 Pour son coucher tout se dispose ;
 Aux mains du jeune Hazem, esclave qui le suit,
 Il remet sa couronne, et celui-ci la pose
 A côté du bonnet de nuit.
 Sa majesté, quoique très lasse,
 Assise seulement au chevet de son lit,
 Sur l'avis du conseil revient et réfléchit ;
 Mais tandis qu'en sa tête elle passe et repasse
 Ce que chaque membre avait dit,
 La couronne au bonnet soudain cherche querelle.
 « Quelle impudence ! lui dit-elle ;
 Oses-tu bien ici figurer près de moi,
 Moi qui pare le front d'un Roi,
 Moi qui relève encor l'éclat qui l'environne
 Par le feu de mes diamants ? »
 Le bonnet lui répond : « Orgueilleuse couronne !
 Vante moins tes joyaux brillants.
 Eh ! comptes-tu pour rien, en parlant de la sorte,
 Les peines, les soucis, peut-être les remords
 Que tu causes souvent à celui qui te porte ?
 Moi, je les calme et les endors. »

LE BAILLY.

 LA BONNE PETITE SOEUR.
Historiette.

A l'âge de six à sept ans,
 Un enfant des plus turbulents
 Se fit un jour une affreuse brûlure.
 Félix, c'était son nom,
 Souffrit, je vous l'assure,
 De vrais tourments pour sa punition,
 Malgré tous les soins de sa mère
 Pour le panser avec douceur.
 Comme il pleurait alors sans qu'on sût comment faire
 Pour calmer sa vive douleur,
 Heureusement, sa jeune sœur,
 Aussi prévenante que fine,
 Tout en croquant une praline
 Sentit qu'elle pouvait par un peu de plaisir
 De son pauvre frère adoucir
 Dans ces moments la cruelle souffrance.
 Près du malade elle s'avance,
 Et lui présente du bonbon,
 En lui disant : « Tiens, petit frère,
 Goûte, goûte, comme il est bon. »

Puis l'enfant d'accepter une offrande si chère,
 Et de pleurer plus doucement.
 Aussi, quand la bonne petite
 Voyait sa mère apprêter l'appareil,
 Vers son frère elle accourait vite,
 Apportant un calmant pareil.
 Des beaux nanans qu'à la nouvelle année
 Les deux enfants avaient reçus
 La bonne enfant ne mangeait plus :
 Sa part était toujours à son frère donnée.
 La mère s'aperçut de ce généreux don,
 Et dit un jour à sa Clémence :
 « Tu n'aimes donc plus le bonbon ?
 — Oh ! si, maman, c'est bon par excellence ;
 Mais de mon frère il calme et les maux et l'ennui,
 Et je veux tout garder pour lui. »

LE PÈRE ET SES TROIS FILS.

Conte.

Un honnête et vertueux père
 Voulut de ses trois fils sonder le caractère.
 « Cette bague, dit-il, je l'ai vu mainte fois,
 Vous a tentés : elle est à celui de vous trois
 Qui dans sa vie a fait l'action la plus belle.
 Ça, j'écoute, parlez et ne redoutez rien :
 Dans ce combat où mon cœur vous appelle,
 Votre juge, mes fils, sera l'amour du bien. »
 L'aîné commence ainsi : « J'eus toute la fortune
 D'un étranger, je l'eus toute chez moi ;
 Il n'en existait preuve aucune :
 J'ai rendu ce dépôt ; est-ce avoir de la foi ?
 — Qui n'en a point devrait mourir de honte !
 La probité n'est qu'un devoir ;
 Il est mal de s'en prévaloir.
 Passons. » Le second fils raconte
 Qu'un enfant, avec un roseau
 Jouant au bord d'un lac, était tombé dans l'eau :
 « Il se noyait, je cours, je l'en retire.
 Plus d'un témoin peut vous le dire.
 — Vous me les produiriez, répond le père, en vain.
 Est-ce être généreux ? Non ; ce n'est qu'être humain.
 Ma bague me resterait-elle ?
 J'en aurais, je vous jure, une peine mortelle.
 — J'ai la douleur d'avoir un ennemi,
 Récite le dernier : je le vois endormi
 Sur le penchant d'un précipice ;

Le moindre mouvement eût fini ses destins :
 Tout mon corps frissonne, je crains
 Qu'en s'éveillant il ne périsse ;
 Je m'approche sans bruit, le soulève avec soin,
 Et fus assez heureux pour le poser plus loin.
 — Ah ! s'écria le père, en pleurant de tendresse,
 La bague est bien à toi : c'est là de la noblesse ! »

GUICHARD.

LE CHIEN, LE LAPIN ET LE CHASSEUR.

Fable.

César, chien d'arrêt renommé,
 Mais trop enflé de son mérite,
 Tenait arrêté dans son gîte
 Un malheureux lapin, de peur inaminé.
 « Rends-toi, lui cria-t-il d'une voix de tonnerre,
 Qui fit au loin trembler les peuplades des bois.
 Je suis César, connu par ses exploits,
 Et dont le nom remplit toute la terre. »
 A ce grand nom, Jeannot lapin,
 Recommandant à Dieu son âme pénitente
 Demande, d'une voix tremblante :
 « Très sérénissime mâtin,
 Si je me rends, quel sera mon destin ?
 — Tu mourras. — Je mourrai ! dit la bête innocente.
 Et si je fuis ? — Ton trépas est certain.
 — Quoi ! reprit l'animal qui se nourrit de thym,
 Des deux côtés je dois perdre la vie !
 Que votre illustre seigneurie
 Veuille me pardonner, puisqu'il me faut mourir,
 Si j'ose tenter de m'enfuir. »
 Il dit, et fuit en héros de garenne.
 Caton l'aurait blâmé, je dis qu'il n'eut pas tort,
 Car le chasseur le voit à peine
 Qu'il l'ajuste, le tire, ... et le chien tombe mort !
 Que dirait de ceci notre bon La Fontaine ?
 Aide-toi, le ciel t'aidera.
 J'approuve fort cette morale-là.

NAPOLÉON BONAPARTE.¹

LA MÈRE ET SES DEUX FILS.

Fable.

Écoutez un mot, mes amis, D'une veuve entre ses deux fils,
 Qui me paraît beau de tendresse : L'un de huit ans, l'autre de dix,

(1) Cette pièce a été composée par Napoléon Bonaparte en 1782, alors qu'il était écolier au collège de Brienne. Le manuscrit en a été conservé dans le cabinet de M. le comte Weimar.

Les soins se partageaient sans cesse. Malgré tout votre attachement,
 A leur tour, ces objets chéris Vous ne pouvez pas cependant
 A celle qui les intéresse M'aimer autant que je vous aime.
 Rendaient caresse pour caresse. — Quoi ! mon fils, de mes sentiments
 « Maman, lui dit un jour l'aîné, M'éonnais-tu le caractère ?
 Vous m'avez sûrement donné — Non, mais vous avez deux enfants ;
 Des preuves d'un amour extrême ; Moi, je n'ai qu'une mère. »

PH. DE LA MADELAINE.

HYMNE DE L'ENFANT

SON RÉVEIL.

O Père qu'adore mon père ! Aux dons que ta bonté mesure
 Toi qu'on ne nomme qu'à genoux ! Tout l'univers est convié ;
 Toi dont le nom terrible et doux Nul insecte n'est oublié
 Fait courber le front de ma mère ! A ce festin de la nature.

On dit que ce brillant soleil L'agneau broute le serpolet,
 N'est qu'un jouet de ta puissance ; La chèvre s'attache au cytise,
 Que sous tes pieds il se balance La mouche au bord du vase puise
 Comme une lampe de vermeil. Les blanches gouttes de mon lait !

On dit que c'est toi qui fais naître L'alouette a la graine amère
 Les petits oiseaux dans le temps, Que laisse envoler le glaneur,
 Et donnes aux petits enfants Le passereau suit le vanneur,
 Une âme aussi pour te connaître ! Et l'enfant s'attache à sa mère ;

On dit que c'est toi qui produis Et pour obtenir chaque don
 Les fleurs dont le jardin se pare, Que chaque jour tu fais éclore,
 Et que sans toi, toujours avare, A midi, le soir, à l'aurore,
 Le verger n'aurait point de fruits. Que faut-il ? Prononcer ton nom.

LAMARTINE.

LA PIÉTÉ FILIALE.

Idylle.

LYCORIS ET SÉLIME.

Au déclin d'un beau jour ⁽¹⁾, Lycoris et Sélime,
 Ayant rassemblé leur troupeau,
 Se reposaient sur un coteau
 Dont le soleil dorait la cime ;
 Ils s'occupaient de Philémon,
 Car ces jeunes enfants, modèles de tendresse,
 N'avaient d'autre plaisir que d'en parler sans cesse :
 « Si nous sommes heureux, j'en sais bien la raison,

(1) Le soir.

Disait Lycoris à son frère :
 Les cieux protègent notre père :
 Il le mérite, il est si bon !

SÉLIME.

N'en doute point, ma sœur, sa vertu leur est chère.
 Un soir, sous le berceau voisin de sa chaumière,
 Il dormait d'un sommeil aussi doux que son cœur :
 Sur son front j'imprimai ma bouche,
 Et soudain (soit amour, ou soit que son bonheur
 Se fasse ressentir à tout ce qui le touche),
 Des larmes de plaisir coulèrent de mes yeux.
 Ce bon père ! disais-je, à quel point il nous aime !
 Il a veillé pour nous, et dans son sommeil même
 Il sait encor nous rendre heureux !

LYCORIS.

Hier, dans quel état il revint de la plaine !
 Ah ! si tu l'avais vu se traîner avec peine,
 Accablé du travail et du poids de ses ans !
 Tu pleures, Sélime !

SÉLIME.

Quel père !
 Nous lui devons aussi des soins reconnaissants.
 Écoute ; mais surtout que ce soit un mystère :
 Du prix de ces paniers que tu me voyais faire,
 Je viens d'acheter un mouton,
 Je le destine à Philémon !...

LYCORIS.

Et moi, pour l'amuser quand il est solitaire,
 De mon oiseau chéri je veux lui faire un don. »

Leur père entendit ce langage :
 Il sortait d'un buisson voisin.
 Il court à ses enfants, les tient contre son sein,
 Et des larmes de joie inondent son visage :
 « O Dieu ! dit-il, ô Dieu ! témoin de mon bonheur,
 Dans mes bras paternels tu vois tout ce que j'aime ;
 Laisse-moi mes enfants, c'est la seule faveur
 Que je demande encore à ta bonté suprême ! »

LÉONARD ¹.

(1) Léonard est un poète français qui est né en 1744 à la Guadeloupe.

LA FUMÉE ET LA FLAMME.

Fable imitée de l'allemand.

La fumée à la flamme adressait ce discours :
 « Ma mère, par quelle aventure
 Tenant l'être de vous, suis-je toujours obscure,
 Tandis que vous brillez toujours ?
 — Cette aventure n'est pas neuve,
 Ma fille, et vous êtes la preuve,
 Lui dit la flamme, qu'ici-bas
 On ne brille en effet que de son propre lustre.
 Aux enfants il ne suffit pas
 D'être sortis d'un père illustre. »

(LE BON GÉNIE.)

LA ROSE ET LA VIOLETTE.

Fable.

Je suis la reine des fleurs,
 Disait un jour la rose à l'humble violette
 Qui se trouvait près d'elle sous l'herbette ;
 J'en ai le rang, le nom et les honneurs.
 Regardez-moi, lui disait-elle,
 Vous semble-t-il que je sois assez belle ?
 Que dites-vous de ma fraîcheur
 Et de l'éclat de ma couleur ?
 Voyez, je m'élève superbe,
 Tandis que vous rampez sous l'herbe. »
 La violette répondit :
 « Tout cet orgueilleux étalage
 Vous a fait tort dans mon esprit :
 Croyez-moi, quittez ce langage ;
 Rien ne sied mieux à la beauté
 Qu'une aimable simplicité.
 A vos appas joignez la modestie. »

La violette avait raison :
 Profitons de sa leçon.

(SOUVENIRS ET LEÇONS DE L'ENFANCE.)

LE MAUVAIS RICHE.

Apologue tiré de l'Écriture sainte.

Vous dont la vie au milieu des plaisirs
 Coule toujours dans un calme agréable,
 Vous qui fuyez au nom d'un misérable,
 Et qui fermez vos cœurs à ses soupirs,

Prêtez l'oreille au récit lamentable
 Du triste sort de ce voluptueux
 Qui pour avoir, dans une faim cruelle,
 Laissé languir un pauvre vertueux,
 Brûle aux enfers d'une soif éternelle.

.....

Ce fortuné, cet homme de délice,
 Ne s'habillait que de pourpre et de bysse⁽¹⁾ ;
 Et tous les jours un somptueux festin,
 Flattant son goût, rassasiait sa faim.
 Un mendiant, il se nommait Lazare,
 Tout plein de mal, tout couvert de lambeaux,
 Pour l'attendrir par l'aspect de ses maux,
 Venait s'asseoir à sa porte barbare.
 Là, de besoin et de faim consumé,
 Il soupirait, et d'un œil affamé
 Il dévorait les miettes de sa table.
 Personne, hélas ! ne s'en laissait toucher :
 Tout chez ce riche était impitoyable.
 Son chien, ô ciel ! son chien, plus charitable,
 Ne pouvant mieux, s'en venait le lécher.
 Enfin la mort termina sa misère,
 Et dans le sein de la félicité
 Il s'envola vers Abraham, son père.
 Le riche aussi mourut, et fut jeté
 Dans les enfers. Là, dans d'affreux supplices,
 Il soupirait à son tour, et ses yeux,
 Ses yeux brûlants et fixés vers les cieux,
 Virent Lazare au milieu des délices.
 Alors sa voix éclatant en sanglots,
 Il s'écria : « Sois sensible à mes maux,
 Père Abraham ! c'est un fils qui t'implore !
 Viens apaiser la soif qui me dévore ;
 Envoie ici Lazare ; hélas ! il doit
 Être content ; que mon destin le touche !
 Et que, trempant dans l'eau le bout du doigt,
 Il vienne au moins me rafraîchir la bouche !
 Car de l'enfer je ressens tous les feux.
 — Mon fils, lui dit Abraham, je ne peux
 Aller à vous, ni le pauvre Lazare :
 Il a souffert, et c'est à votre tour.
 D'ici vers vous il n'est point de retour ;
 Un gouffre immense à jamais nous sépare.

(1) La bysse était une espèce de lin extrêmement fin et délié. Il était fort cher, et il n'y avait que les gens riches qui s'en servissent.

— Eh bien ! mon père, au moins, par charité,
 Qu'il veuille bien aller dire à mon frère
 De fuir ces lieux où je suis tourmenté. »
 Mais Abraham lui dit : « Il n'a que faire
 De cet avis ; qu'il écoute la loi ;
 Mieux que Lazare elle peut l'en instruire ;
 S'il n'y croit pas, ajouterait-il foi
 A ce qu'un mort pourrait aller lui dire ? »

LABORE.

L'AIGLE ET LA LIMACE.

Fable.

Différents animaux étaient de compagnie
 Au pied d'un roc fort élevé.
 En le contemplant, l'un s'écrie :
 « Qui parviendra là-haut ? » Moi, moi, je le parie,
 Dit chacun. L'aigle seul est bientôt arrivé.
 Le cerf, au pied léger, et l'agile gazelle,
 Et la poule qui bat de l'aile,
 Bien vainement cherchent à l'imiter.
 Mais une rampante limace,
 Cheminant lentement, mais sans se rebuter,
 Au plus haut point du roc vient à bout de monter.
 Fière d'occuper cette place,
 De l'aigle elle aime à s'approcher,
 Croyant que sa hauteur à l'oiseau l'assimile.
 La foudre éclate alors ; un morceau du rocher
 Se détache, entraînant avec soi le reptile,
 Qui sous le poids est écrasé :
 En planant dans les cieux, l'aigle sait se soustraire
 A cet éboulement qu'a produit le tonnerre,
 Et sur un lieu plus haut il s'est bientôt posé.

Pour conquérir une place éminente,
 Il n'est que l'aigle ou bien l'être rampant ;
 Mais lorsque la fortune est pour eux inconstante,
 Que leur destin est différent !
 Le dernier n'est plus rien sans sa place imposante ;
 Mais l'autre se soutient, quel que soit l'accident,
 Et s'élève par son talent.

M^{ME} MANCEAU.

ÉCONOMIE N'EST POINT AVARICE.

Anecdote.

En détestant la fureur d'amasser,
 Enfants, craignez aussi le défaut tout contraire,

Car celui de trop dépenser
 Mène bientôt à la misère.
 Voulez-vous faire un jour du bien ?
 Songez dès la jeunesse à ne prodiguer rien.
 Le luxe ainsi que l'indigence
 Empêche d'exercer, hélas ! la charité :
 Ce qu'on donne à la vanité
 Est perdu pour la bienfaisance.
 Aimant fort à donner, mais pouvant donner peu,
 Un homme quêtait par la ville
 Pour un parent dont les biens et l'asile
 Avaient été dévorés par le feu :
 Chacun oblige à sa manière.
 Mais, chose pour lui singulière !
 Tous ceux sur lesquels il comptait,
 Ou rejetaient sa touchante prière,
 Ou lui donnaient fort peu : chacun représentait
 De sa maison les frais immenses,
 De ses valets, de ses chevaux
 Toutes les énormes dépenses :
 D'une femme il fallait payer tous les bijoux,
 Pour cette autre faire une emplette,
 Du jeu surtout acquitter une dette,
 Si bien qu'il ne restait jamais
 Assez d'argent pour des bienfaits
 Dont l'âme eût été satisfaite.
 Notre homme, désolé, frappe enfin au hasard
 A des maisons d'apparence chétive !
 Dans la dernière, il était déjà tard,
 Et qu'entend-il lorsqu'il arrive ?
 Un maître grondant avec feu
 Une domestique étourdie,
 Qui se riait de son économie.
 « Ah ! de ce que je dis vous vous faites un jeu :
 Vous sortirez d'ici, Marie,
 Ou bien vous y suivrez mes lois.
 Quoi ! vous voulez qu'une allumette
 Ne serve qu'une seule fois,
 Lorsque pour deux fois elle est faite ! »
 Le monsieur qui faisait la quête
 Soupire et dit : « Ah ! dans cette maison,
 Eh, mon Dieu ! que pourrais-je faire ?
 Cet homme n'est qu'un Harpagon :⁽¹⁾
 Il va me renvoyer sans doute avec colère. »
 Or en tremblant il expose l'affaire.
 « Je puis vous offrir dix écus,

(1) Avare.

Dit l'autre, les voici : je n'ai que peu d'aisance,
 Sans cela je ferais bien plus
 Pour empêcher d'un voisin l'indigence.
 — Quoi ! Monsieur, quelle bienfaisance !
 Je dois l'avouer, un instant
 Je n'ai point eu cette espérance.
 Je vous croyais bien différent.....
 — Vous m'avez entendu ?.....
 Sachez le secret de ma vie :
 Aimant sur l'indigence à verser mes bienfaits,
 Il me faut pour goûter des plaisirs si parfaits
 Recourir à l'économie. »

M^{me} MANCHEAU.

LE COQ ET LE LIMAÇON.

Fable.

Un jeune coq, superbe oiseau,
 Et le mieux huppé du village,
 Prétendait se percher sur le haut d'un ormeau,
 Pour chanter ses exploits, et montrer son plumage,
 Mais quoique notre coq ne fût pas des plus lourds,
 Il fit de vains efforts et retomba toujours ;
 Les poules le raillaient ; sa honte était extrême.
 A la cime de l'arbre même
 Qu'il ne pouvait atteindre, il vit un limaçon.
 Pour un oiseau si fier quel surcroît de disgrâce !
 Indigné que dans cette place
 Le méprisable insecte eût monté sa maison :
 « Eh ! qui t'a mis si haut ? lui dit-il en furie,
 Sais-tu fendre les airs ? — Non, mais je sais ramper,
 Répond le limaçon ; avec cette industrie,
 Est-il sommet si haut qu'on ne puisse attraper ? »

RICHER.

LE ROI ET SES FERMIERS.

Apologue.

Voulant savoir l'état de ses finances,
 Un roi jadis appela ses fermiers.
 Comme ils rendaient compte de leurs deniers,
 Il en vit un qui de sommes immenses
 Envers le fisc se trouva débiteur.
 Au même instant ce méchant serviteur
 Fut arrêté : le prince le fit prendre,
 Ses fils, sa femme, et l'on allait les vendre.
 Le malheureux tombant à ses genoux
 Lui dit : « Hélas ! seigneur, pardonnez-nous ;

Daignez avoir un peu de patience ;
 Je vous païrai. » Touché de sa douleur,
 Le roi fit grâce au prévaricateur,
 Et lui rendit toute sa confiance.
 Bientôt après ce fermier inhumain
 Ayant trouvé sur ses pas un pauvre homme
 Qui lui devait une petite somme,
 Il fond sur lui, le saisit, et soudain
 Veut le forcer à lui payer sa dette.
 Le pauvre pleure, à ses pieds il se jette,
 Pour le fléchir et pour le supplier
 De lui donner du temps pour le payer.
 Le financier fut sourd à sa prière ;
 Il n'écoula ni larmes ni raison,
 Et sur-le-champ le fit mettre en prison.
 Lorsque le roi sut l'indigne manière
 Dont il avait traité son débiteur,
 Il détesta sa barbare rigueur :
 « Quoi ! lui dit-il, sensible à ta misère,
 Je t'ai remis ta dette avec bonté,
 Et tu n'as pu la remettre à ton frère ?
 Je punirai ton inhumanité,
 En te traitant comme tu l'as traité. »
 Le prince alors devint inexorable ;
 Il n'écoula que son juste courroux,
 Et s'accusant d'avoir été trop doux,
 A ses bourreaux livra ce misérable.

LABORIX

 LE LOUP ET L'ÂNE.
Fable.

A l'ombre de la nuit, protectrice des crimes,
 Un loup faisait sa ronde. Il cherchait des victimes.
 Ce loup rencontre un âne. « Halte là ! pour le coup,
 Je t'arrête par droit d'aubaine.
 Un âne libertin, qui de nuit se promène,
 Mérite de tomber dans la gueule du loup.
 — Je le sais, répond l'autre, et j'ai l'âme ravie
 De vous trouver ici : mourir est mon envie.
 Heureux, en expirant, d'assouvir votre faim,
 Je quitterai gaîment le monde ; car enfin,
 Quelle est de mes pareils ici-bas l'existence ?
 Des peines, des travaux sans fin,
 Et des coups de bâton pour toute récompense.
 La mort est préférable à mon affreux destin.
 Depuis longtemps, comme un service,

Je la réclame; et si j'ai, cette nuit,
 Par un innocent artifice,
 Du logis déserté sans bruit,
 C'était pour mettre un terme au malheur qui me suit,
 Et pour m'aller jeter au fond d'un précipice.
 Remplissez donc ici mon plus ardent souhait.
 — J'aime, reprit le loup, que ton destin te pèse,
 Et que tu meures sans regret.
 — Un seul mot, seigneur, s'il vous plaît?
 Pour me manger plus à votre aise,
 Ne feriez-vous pas bien d'entrer dans la forêt?
 Nous sommes sur la route; on pourrait vous surprendre.
 Le service important que vous allez me rendre
 Exige un lieu secret. Si c'est votre plaisir,
 Par ce brin de licou, que vous pouvez saisir,
 Conduisez-moi plus loin; je vous suivrai sans peine.
 — Eh bien! soit; pénétrons dans la forêt prochaine.
 Je la connais fort peu; mais je me fie à toi,
 Rassuré par ta bonne foi.
 Le loup, le roussin d'Arcadie
 Marchent alors de compagnie;
 Ils allaient parlant, devisant,
 Et l'âne faisait le plaisant,
 Ce qui n'est pas très ordinaire.
 Arrivés, à la fin, au détour d'un vallon,
 Le loup dit: « Trêve ici de conversation!
 N'allons pas plus avant! dépêchons notre affaire! »
 Pour réponse, à l'instant, l'âne se met à braire.
 « Qu'est-ce donc? dit le loup, peut-on braire aussi fort?
 — Ne vous effrayez pas; c'est ma chanson de mort.
 Je suis un âne romantique,
 Et je fais aux échos mes adieux en musique. »
 Le roussin savait bien, en s'exprimant ainsi,
 Que son inquiétude allait avoir un terme.
 Il s'était, par bonheur, rapproché de la ferme.
 Dès qu'on l'entendit braire, on cria: « Le voici! »
 Pluton, Proserpine, Cerbère⁽¹⁾,
 Jettent l'alarme au loin, répondent à sa voix.
 Les valets du fermier sortent tous à la fois:
 Sire loup n'eut plus rien à faire
 Qu'à se perdre à jeun dans les bois.

Cet âne montra du génie;
 Et convenez que bien lui prit.
 Le soin de conserver sa vie
 Au plus sot donne de l'esprit.

(1) Noms des chiens de la ferme.

L'ENFANT COUCHÉ SUR DES FLEURS.

Idylle.

Beaux lieux dont toute la parure
 Est due à la simple nature,
 Bois touffus, temple de la paix,
 Dômes majestueux de fleurs et de verdure
 Recevez-moi sous vos ombrages frais.
 Dans vos sentiers ornés de fleurs à peine écloses,
 Dans ces détours pleins d'ombre et de fraîcheur
 Je veux respirer le bonheur
 Avec le doux parfum des roses.
 Que la nature est belle en ces lieux enchantés !
 Ici, c'est un ruisseau dont les flots argentés ,
 Réfléchissant les cieux, les bois, l'herbe fleurie,
 Précipitent leur cours à travers la prairie ;
 Là, de jeunes lilas, entrelacés en dais
 Du dieu brûlant du jour repoussent tous les traits :
 Une roche plus loin, bizarrement taillée,
 Offre un siège couvert d'une mousse émaillée.....

Mais quel objet plus enchanteur
 Vient frapper mes yeux et mon cœur ?

Zéphire volage,
 Murmure plus bas ;
 Chantre du bocage,
 Ne le trouble pas,
 Suspends ton ramage :

Un enfant dort ici, couché parmi les fleurs,
 Dont son teint plus vermeil efface les couleurs !
 Fatigué de ses jeux, mollement il repose,
 Et le sourire est peint sur ses lèvres de rose.
 Du plaintif tourtereau les amoureux accents
 Dans un sommeil tranquille ont enchaîné ses sens.
 Ses doigts entrelaçaient les fleurs de ce bocage,
 Le sommeil l'a surpris au milieu de l'ouvrage,
 Sa guirlande imparfaite échappe de sa main.
 Son sein est parfumé de touffes de jasmin :
 Les lis en s'inclinant caressent son visage ;
 La nature applaudit, et l'oiseau moins sauvage,
 S'approchant doucement, se plaît à l'admirer.
 La Naiade et Zéphyr n'osent plus murmurer ;
 Le papillon trompé voltige, se repose
 Sur ses lèvres, qu'il prend pour un bouton de rose.
 Dors, ô charmant enfant ! à l'abri des chaleurs,
 Sous ces rosiers dont l'image badine
 Sur ton beau front se joue et se dessine ;

.

Dès que je verrai ta paupière
 Après ce doux sommeil s'ouvrir à la lumière,
 Je te dirai : Suis-moi dans mon jardin,
 Petit enfant, tu n'atteins pas encore
 A ces rameaux que Pomone décore ;
 Mes bras t'élèveront ; la branche sous ta main
 Se plira mollement pour t'offrir sa richesse ;
 Et pour tout prix de ma tendresse,
 Je ne te demande en retour
 Que de baiser ta bouche enchanteresse
 Et d'y voir voltiger le souris de l'amour,

J.-J. DUSSAULT

L'OR BRUT ET L'OR POLI.

Fable.

Un homme instruit, aimable et sage,
 Voyait avec peine son fils
 Inappliqué, fougueux, volage,
 Et surtout des plus impolis.
 Cet enfant, cependant, avait de la nature
 Reçu des dons faits pour charmer ;
 Mais indocile à la culture,
 Le bien en lui ne pouvait pas germer.
 Son cœur était caché sous l'écorce grossière
 Et de l'impolitesse et du plus mauvais ton,
 Et son esprit dépourvu de raison
 Était incapable de plaire,
 Car il n'y joignait pas l'ornement du savoir ;
 C'était comme un trésor enseveli sous terre
 Qu'on ne pouvait apercevoir.
 Pour corriger son fils de cette insouciance
 Qui lui faisait dédaigner la science
 Le bon père employa le plus heureux détour ;
 « Mon enfant, lui dit-il un jour,
 Je veux te faire un cadeau d'importance :
 Choisis l'un des objets que je t'apporte là. »
 L'enfant voit un bijou dont le brillant l'enchanté,
 Puis un morceau d'or brut qu'à peine il regarda :
 « Mon choix est bientôt fait, répond-il, le voilà :
 Entre ces deux objets ce bijou seul peut plaire.
 — Je suis de ton avis, lui repartit le père,
 Et chacun comme toi saurait choisir d'abord.
 Vois combien le travail, mon fils, est nécessaire :
 L'objet qui te déplaît est cependant de l'or ;
 Mais de l'or brut ; c'est ta parfaite image :
 Lorsqu'on le laisse impur, il n'est d'aucun usage,

Mais est-il travaillé, poli,
 Il est utile autant qu'il est joli,
 Il est l'objet des vœux de tout le monde,
 Par ton travail, mon fils, deviens selon mes vœux,
 Et songe enfin qu'un naturel heureux
 Veut cependant qu'on le seconde. »

M^{me} MANCEAU

LE CHIEN ET LE CHAT.

Fable.

Ragotin, chien picard et sentant le terroir,
 Fidèle et bien la meilleure âme
 Que dans son espèce on pût voir,
 Hôte d'une maison, ne s'y faisait valoir
 Que par ses soins zélés pour monsieur, pour madame,
 Pour enfants, valets, tout le train :
 Jamais chien ne fut plus humain.
 Vous l'eussiez vu caresser sa maîtresse,
 Faire cent tours pour l'égayer,
 Prendre sa part de joie ou de tristesse,
 Selon qu'il la voyait ou rire ou larmoyer ;
 D'une lieue annoncer son maître ;
 Pour le servir appeler tous ses gens ;
 Caresser ses amis, de loin les reconnaître ;
 Patte flatteuse, et point de dents.
 Quelquefois dans un petit coche
 De traîner les enfants il faisait son devoir ;
 Il escortait Cataut quand elle allait le soir ;
 Pour le cuisinier même il était tourne-broche ;
 Il était tout : aussi dans le logis
 Ne comptait-il que des amis ;
 J'en excepte un matou, dont il tira l'oreille
 Un jour en disputant un os.
 « Tu peux t'attendre à pis qu'à la pareille »,
 Lui dit le chat, l'œil en feu, le cœur gros.
 Le chien ne prend garde au propos,
 Ni n'en gruge moins bien, ni moins bien n'en sommeille.
 Mais cependant le traître de matou
 Méditant jour et nuit par où
 Il pourrait en tirer vengeance,
 Le trouve enfin : tout vient quand on y pense.
 La maîtresse avait un serin
 Qui la charmait de son ramage ;
 Le scélérat un beau matin
Incognito s'en va rompre la cage ;
 Étrangle le musicien,
 Et tout rongé le porte à la loge du chien.

Or je vous laisse à juger le vacarme
 Que la maîtresse fit se trouvant sans serin.
 Tout le logis est en alarme ;
 On court, on cherche, on trouve enfin
 Le vrai corps du délit auprès de Ragotin.
 « Ah ! le perfide ! il faut qu'il meure ;
 Point de pardon pour cet ingrat ;
 Vite qu'on me l'assomme. « On obéit sur l'heure ;
 En le frappant, chacun le pleure :
 Mais l'amitié n'alla qu'à soupçonner le chat,
 Et pas plus loin. Du chien nul ne prit la défense,
 Et pour toute reconnaissance :
 « C'est dommage, dit-on, mais qu'y faire ? il est mort. »

Un ennemi nuit plus que cent amis ne servent ;
 Qu'à jamais les Dieux m'en préservent.
 La haine veille et l'amitié s'endort.

DE LA MOTTE-BOUDARD.

MORT DE VATEL.

Condé, le grand Condé, que la France révère,
 Recevait de son roi la visite bien chère
 Dans ce lieu fortuné, ce brillant Chantilli,
 Longtemps de race en race à grands frais embelli.
 Jamais plus de plaisir et de magnificence
 N'avait d'un souverain signalé la présence.
 Tout le soin des festins fut remis à Vatel,
 Du vainqueur de Rocroi fameux maître-d'hôtel.
 Il mit à ses travaux une ardeur infinie ;
 Mais avec des talents il manqua de génie.
 Accablé d'embarras, Vatel est averti
 Que deux tables en vain réclamaient leur rôti ;
 Il prend pour en trouver une peine inutile.
 « Ah ! dit-il, s'adressant à son ami Gourville,
 De larmes, de sanglots, de douleur suffoqué,
 Je suis perdu d'honneur : deux rôtis ont manqué !
 Un seul jour détruira toute ma renommée ;
 Mes lauriers sont flétris, et la cour alarmée
 Ne peut plus désormais se reposer sur moi :
 J'ai trahi mon devoir, avili mon emploi... »
 Le prince, prévenu de sa douleur extrême,
 Accourt le consoler, le rassurer lui-même.
 « Je suis content, Vatel ; mon ami, calme-toi ;
 Rien n'était plus brillant que le souper du roi.
 Va, tu n'as pas perdu ta gloire et mon estime ;
 Deux rôtis oubliés ne sont pas un grand crime.

— Prince, votre bonté me trouble et me confond :
Puisse mon repentir effacer mon affront.»

Mais un autre chagrin l'accable et le dévore :
Le matin, à midi, point de marée encore.
Ses nombreux pourvoyeurs, dans leur marche entravés,
A l'heure du diner n'étaient point arrivés.
Sa force l'abandonne, et son esprit s'effraie
D'un festin sans turbot, sans barbue et sans raie.
Il attend, s'inquiète, et maudissant son sort,
Appelle en furieux la marée ou la mort.
La mort seule répond : l'infortuné s'y livre.
Déjà percé trois fois, il a cessé de vivre.
Ses jours étaient sauvés, ô regrets ! ô douleur !
S'il eût pu supporter un instant son malheur.
A peine est-il parti pour l'inférieure rive,
Qu'on sait de toutes parts que la marée arrive ;
On le nomme, on le cherche, on le trouve. Grands Dieux !
La Parque pour toujours avait fermé ses yeux.

Ainsi finit Vatel, victime déplorable,
Dont parleront longtemps les fastes de la table.
O vous qui, par état, présidez aux repas,
Donnez-lui des regrets, mais ne l'imitiez pas.

BERCHOUX.

TRAIT D'INGÉNUITÉ

D'UNE PETITE FILLE DE QUATRE ANS.

« Mon enfant, disais-je à mon fils
Encor dans sa tendre jeunesse,
Observe bien ce que je dis :
Au malheur comme à la vieillesse,
On doit prêter secours et témoigner respect.
Joins donc à ton petit bienfait
Une marque de politesse. »
Aussi, mon cher Félix, s'il voyait un vieillard
Comme on en trouve tant, tombé dans la misère,
Otaït-il son chapeau, même en donnant un liard,
Et ce modique don au vieillard savait plaire.
Ma Clémence, encor tout enfant,
Ayant bien observé son frère,
Certain jour en nous promenant
Veut aussi faire son offrande,
Et pour un pauvre aveugle à son tour me demande
Un sou qu'elle va lui porter ;
Puis, afin de bien s'acquitter

De cette œuvre de bienfaisance,
 Fait une grande révérence
 En déposant son sou dans le plateau du chien,
 Puis s'en revient fort satisfaite
 De cette aumône si bien faite.
 Félix sourit et lui dit : « C'est fort bien,
 Mais à quoi bon ta révérence ?
 « Le pauvre homme n'en voyait rien.
 — Oui, mon frère, dit ma Clémence,
 En toute âme et toute innocence,
 Mais son bon chien qui me voyait
 En a paru fort satisfait. »

Ne donnez pas à son enfantillage,
 Mes chers enfants, un ris moqueur ;
 Au zèle, à l'amitié rendre ainsi son hommage,
 N'est-ce pas l'instinct d'un bon cœur ?
 Il est des vertus de tout âge :
 Et Dieu qui voit la bonne intention
 A dû bénir son action.

M^{me} MANÇEAU.

L'ENFANT DÉNICHEUR.

Fable.

Jeunes enfants ont toujours eu la rage
 De dénicher et merles et pinsons
 Et toutes sortes d'oisillons.
 Sur trente qu'ils mettent en cage,
 A peine un seul survit ; et certes c'est dommage :
 Moins d'oiseaux et moins de chansons,
 Moins de plaisir dans le bocage ;
 Mais aux enfants qu'importe le ramage ?
 C'est l'oiseau qu'ils veulent tenir,
 C'est leur manière de jouir ;
 Et plus d'un homme fait ' n'en sait pas davantage.
 Un marmot s'en vint donc apporter, tout joyeux,
 Un nid de fauvette à sa mère.
 Jamais il ne fut plus heureux !
 Bonheur si grand ne dure guère.
 Le même soir, un jeune chat
 Fit son souper de la nichée.
 L'enfant pleura, cria, fit tel sabbat
 Qu'on aurait dit une Hélène enlevée ² ;

(1) Celui qui a passé sa première jeunesse : ainsi, un homme de trente ans est déjà ce qu'on appelle un homme fait.

(2) *Hélène*, princesse grecque célèbre par sa beauté, était fille du dieu Jupiter et de Lédà : elle fut enlevée à Ménélas, son mari, par un jeune prince nommé Paris. Cet enlèvement fut la cause de la guerre de Troie, la plus célèbre de toutes les guerres de l'antiquité : elle dura dix ans.

PREMIERS EXERCICES DE MÉMOIRE.

Et la mère de dire alors :
 « Pourquoi ces pleurs cette colère ?
 De quel côté sont donc les torts ?
 Le chat n'a fait, mon fils, que ce qu'il t'a vu faire.
 Tu fus bien plus cruel à l'égard des parents
 De ces oiseaux innocents ;
 Juge de leur douleur amère
 Par la peine que tu ressens.
 Les maux que nous causons doivent être les nôtres.
 Mon fils, quand tu voudras jouir,
 Fais en sorte que ton plaisir
 Ne soit pas le tourment des autres. »

VITALIS.

LE JARDINIER ET LE GROSEILLIER.

A MON FILS HENRI, ÂGÉ DE SEPT ANS.

Fable.

Mon fils, de ta faible raison
 Il est bien temps de faire usage ;
 C'est précisément à ton âge
 Que le travail est de saison ;
 Tu doubleras ta jouissance
 En le mêlant à tes amusements.
 Aux jeux de ta première enfance
 Dérobe donc quelques moments.
 Je vais te conter une fable,
 Dont les acteurs sont sous tes yeux :
 Ce que l'on voit se comprend mieux,
 Et le faux paraît vrai dès qu'il est vraisemblable.

Dans une haie, au bord d'un grand chemin,
 Un groseillier croissait sans soins et sans culture ;
 A peine montrait-il quelque peu de verdure ;
 Mais pour du fruit, pas plus que sur ma main.
 Un jardinier le prit, le mit dans son jardin
 Dont la terre était préparée ;
 Engrais, labours, et tout ce qui s'ensuit,
 Rien ne fut épargné : dès la première année
 Le groseillier fut tout couvert de fruit.

Les noirs soucis, la jalousie,
 Mille chagrins, mille dégoûts
 Sont les épines de la vie ;
 C'est la haie où nous naissons tous,
 Le groseillier dans l'état de nature,
 C'est toi, mon fils, en ce moment ;

Le jardinier, c'est moi, certainement ;
L'étude sera la culture,
Et le fruit sera le talent.

LE MÊME.

LE CHAMEAU ET LE BOSSU.

Fable.

Au son du fifre et du tambour,
Dans les murs de Paris on promenait un jour
Un chameau du plus haut parage.
Il était fraîchement arrivé de Tunis,
Et mille curieux en cercle réunis
Pour le voir de plus près lui fermaient le passage.
Un riche, moins jaloux de compter des amis
Que de voir à ses pieds ramper un monde esclave,
Dans le chameau louait un air soumis ;
Un magistrat aimait son maintien grave,
Tandis qu'un avare enchanté
Ne cessait d'applaudir à sa sobriété.
Un bossu vint, qui dit ensuite :
« Messieurs, voilà bien des propos ;
Mais vous ne parlez pas de son plus grand mérite.
Voyez s'élever sur son dos
Cette gracieuse éminence ;
Qu'il paraît léger sous ce poids !
Et combien sa figure en reçoit à la fois
Et de noblesse et d'élégance ! »

En riant du bossu, nous faisons comme lui ;
A sa conduite en rien la nôtre ne déroge ;
Et l'homme tous les jours, dans l'éloge d'autrui,
Sans y songer fait son éloge.

LE BAILLY.

LE POMMIER DÉPOUILLÉ DE SON FRUIT.

Fable.

« Voyez-vous, disait un pommier
Aux arbres de son voisinage
Quand le fruit sous son poids le forçait à plier ,
Voyez-vous comme on vient ici me rendre hommage :
Je vois arriver tour à tour
Le maître du jardin, ainsi que la maîtresse,
Enfants et valets, tout s'empresse
Soir et matin à me faire la cour.
Il n'est, ma foi, rien tel que la richesse
Pour avoir grand nombre d'amis.

— Voisin, je suis de votre avis,
 Lui dit un vieux poirier ; mais attendez, de grâce,
 Qu'à l'hiver l'automne ait fait place,
 Et de cette amitié vous connaîtrez le prix. »
 La réflexion était bonne ;
 Car dès qu'on eut cueilli le fruit,
 Adieu maître, maîtresse, enfants, valets ; tout fuit,
 Le pommier resta seul, et ne vit plus personne.
 Étonné de ce changement :
 « On ne m'aimait donc pas, dit-il en soupirant ;
 Et l'on n'en voulait qu'à mes pommes !
 — Oui, lui dit le poirier, vous ne vous trompez point.
 Mais pour vous consoler, sachez que sur ce point
 Comme vous on traite les hommes :
 Ils ont beaucoup d'amis tandis qu'ils sont heureux :
 Dès qu'ils ne le sont plus, chacun s'éloigne d'eux. »

L'ABBÉ REYRE.

LA BREBIS PERDUE ET RETROUVÉE.

Apologue.

De cent brebis possesseur et berger,
 Un homme allait cherchant par la contrée
 Une brebis qui s'était égarée.
 Pour elle seule il semblait négliger
 Tout le troupeau. De sa brebis perdue,
 Le jour, la nuit, occupant sa douleur,
 Rencontrait-il ou bergère ou pasteur,
 Il demandait : « Ne l'auriez vous point vue ? »
 Rien ne pouvait consoler ses ennuis,
 Il ne pensait qu'à sa chère brebis.
 « Ah ! disait-il, un loup l'a dévorée ! »
 Il la voyait, sous les cruelles dents
 Du meurtrier, sanglante et déchirée ;
 Il entendait ses tristes bêlements.
 Enfin le ciel fut touché de sa peine ;
 Et comme un jour, en errant dans la plaine,
 Il suit son triste et languissant troupeau,
 Il l'aperçoit, il y court, la ramène,
 Sautant de joie, et va tout hors d'haleine
 La faire voir aux bergers du hameau.

Ainsi Dieu semble avoir plus de tendresse
 Pour le pécheur sincèrement touché,
 Qu'un saint remords arrache à sa faiblesse
 Que pour celui qui n'a jamais péché.

LABORIE.

L'ANE CHARGÉ D'ÉPONGES ET L'ANE CHARGÉ DE SEL.

Fable.

Un ânier, son sceptre à la main,
 Menait en empereur romain
 Deux coursiers à longues oreilles.
 L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier ;
 Et l'autre se faisant prier
 Portait, comme on dit, les bouteilles :
 Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins
 Par monts, par vaux et par chemins
 Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
 Et fort empêchés se trouvèrent.
 L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
 Sur l'âne à l'éponge monta,
 Chassant devant lui l'autre bête,
 Qui, voulant en faire à sa tête,
 Dans un trou se précipita,
 Revint sur l'eau, puis échappa :
 Car au bout de quelques nagées
 Tout son sel se fondit si bien
 Que le baudet ne sentit rien
 Sur ses épaules soulagées.
 Camarade épongier prit exemple sur lui,
 Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
 Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,
 Lui, le conducteur et l'éponge.
 Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison
 Firent à l'éponge raison.
 Celle-ci devint si pesante,
 Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
 Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
 L'ânier l'embrassait, dans l'attente
 D'une prompte et certaine mort.
 Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe ;
 C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
 Agir chacun de même sorte.
 J'en voulais venir à ce point.

LA FONTAINE.

LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR.

Fable.

Petit poisson deviendra grand,
 Pourvu que Dieu lui prête vie.
 Mais le lâcher en attendant,
 Jè tiens, pour moi, que c'est folie,
 Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau, qui n'était encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
« Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;
Voilà commencement de chère et de festin ;

Mettons-le en notre gibecière. »

Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
« Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée :
Laissez-moi carpe devenir,
Je serai par vous repêchée.

Quelque gros partisan m'achètera bien cher ;
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille.
— Rien qui vaille ? eh bien soit, repartit le pêcheur ;
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle ; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frîre. »

Un *tiens* vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'auras* ;
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

LE MÊME.

LE LION DE FLORENCE.

Près des murs de Florence, une coutume antique
Consacrait tous les ans une fête rustique.
Le peuple des hameaux, dans les champs d'alentour,
En chœur vient du printemps saluer le retour ;
Mille groupes joyeux précipitent leur danse,
Fidèles au plaisir plutôt qu'à la cadence ;
Tout à coup, ô terreur ! un formidable accent
Perce la profondeur du bois retentissant.
Un lion, l'œil en feu, se présente à sa vue :
Tout fuit. Dans ce désordre, une mère éperdue
Emporte son enfant.... Dieu ! ce fardeau chéri,
De ses bras échappé, tombe : elle jette un cri,
S'arrête.... Il est déjà sous la dent dévorante.
Elle le voit, frémit, reste pâle, mourante,
Immobile, l'œil fixe et les bras étendus.
Elle reprend ses sens un moment suspendus ;
La frayeur l'accablait, la frayeur la ranime.
O prestige d'amour ! ô délire sublime !
Elle tombe à genoux : « Rends-moi, rends-moi mon fils ! »
Ce lion si farouche est ému par ses cris,
La regarde, s'arrête et la regarde encore :
Il semble deviner qu'une mère l'implore.
Il attache sur elle un œil tranquille et doux,

Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.

MILLEVOYE.

LA CARPE ET LES CARPILLONS.

Fable.

« Prenez garde, mes fils ; côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière ;
Craignez la ligne meurtrière,
Ou l'épervier plus dangereux encor. »
C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphyr, descendaient des montagnes ;
Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,
Et déborde dans les campagnes.
« Ah ! ah ! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse ?
Crains-tu pour nous les hameçons ?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse :
Regarde, on ne voit plus que les eaux et le ciel ;
Les arbres sont cachés sous l'onde,
Nous sommes les maîtres du monde,
C'est le déluge universel.
— Ne croyez pas cela, reprit la vieille mère :
Pour que l'eau se retire, il ne faut qu'un instant.
— Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine. »
Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il ? les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent ;
Bientôt ils furent pris
Et frits.

Pourquoi quittaient-ils la rivière ?
Pourquoi ? je le sais trop, hélas !
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,
C'est qu'on veut sortir de sa sphère ⁽¹⁾,
C'est que... c'est que... je ne ferais pas.

FLORIAN.

(1) *Sortir de sa sphère*, c'est s'élever au-dessus de l'état, de la position où nous place notre naissance, notre fortune ou notre éducation.

L'AIGLE ET LE CERF-VOLANT.

Fable.

Un frêle cerf-volant,
 Bien doré, bien luisant,
 Bouffi d'impertinence
 Encor plus que de vent,
 Voulait passer dans l'air pour oiseau d'importance ;
 Caracolait, planait, se perdait dans les cieux,
 Allait, venait, brillait, faisait flotter sa queue,
 Et jaune, et rouge, et bleue,
 Sur le bec de l'oiseau du souverain des Dieux.
 L'aigle rit, et lui dit : « Étranger assez leste,
 Je t'aurais cru né dans ces lieux ;
 Mais ce ton insolent, que le vrai grand déteste,
 Ce fil un peu terreux à ta suite emporté
 Ont démenti ton air céleste,
 Et m'ont appris la vérité. »

FUMARS.

LE CHÊNE ET LES FRAISIERS.

Fable.

Un peuple de fraisiers prospérait sous l'ombrage
 D'un vieux chêne dont le feuillage
 Opposait un rempart aux fougueux aquilons,
 Et du soleil brûlant tempérant les rayons.
 Qui tient le bien, a dit un sage,
 Ne doit jamais chercher le mieux ;
 Mais les fraisiers, en dépit de l'adage,
 Peu contents encor d'être heureux,
 Ne cessaient de faire des vœux
 Pour le devenir davantage.
 Leurs clameurs à la fin fatiguèrent les Dieux,
 Qui susciterent un orage
 Si furieux
 Qu'affaibli déjà par son âge,
 Le chêne succomba. Qu'advint-il aux fraisiers ?
 Il en périt d'abord plusieurs milliers
 Par la chute de l'arbre ; ensuite un plus grand nombre
 Faute d'ombre ;
 Et puis, l'hiver venu, tout le restant aussi,
 Faute d'abri.

Le sage a beau faire et beau dire,
 Fût-on mille fois mieux qu'Adam au paradis,
 Comme lui l'on veut à tout prix
 Chercher le mieux encore, et l'on trouve le pire.

VITALIS.

LE RAT ET LE RATON.

Fable.

Un vieux rat au lit de la mort,
 A son fils qui pleurait et se lamentait fort,
 Pour testament tint ce langage :
 Je te laisse, mon fils, assez ample héritage ;
 De noix, de fromage, de raisin,
 Tu trouveras plein magasin.
 Jouis de mes travaux : si tu veux être sage,
 Quand tu vivrais cent ans encore, et davantage,
 Tu n'en verrais jamais la fin.
 Mais prends garde à la friandise,
 C'est un écueil : les lardons gras
 Presque toujours sont de la mort aux rats.
 Fuis, n'en approche en nulle guise,
 Sinon, je te le prophétise,
 Pauvre raton, tu périras.
 Le ciel te garde et t'en préserve. »
 Disant ces mots, il l'embrassa,
 Et dans le même instant le bonhomme passa.
 Le fils, maître des biens qu'avait mis en réserve
 Son cher papa défunt, d'abord s'en engraisa ;
 Mais, tôt après, trouvant la chère trop bourgeoise,
 De fromage et de noix enfin il se lassa.
 Voilà donc mon galant qui s'écarte et qui croise
 Sur tous les lieux des environs,
 Croque morceaux de lard, et les trouve fort bons.
 « Parbleu ! se disait-il, mon bonhomme de père,
 Avec ses rogatons, faisait bien maigre chère !
 Vive la guerre et les lardons ! »
 Advint qu'un jour dans une souricière
 Il découvrit, en battant le pays,
 Morceau de lard des plus exquis.
 « Bon ! dit-il, tu viendras dans notre gibecière. »
 Le trou lui fut pourtant suspect et lui fit peur.
 J'ai même lu dans un fort bon auteur
 Qu'il recula quatre pas en arrière ;
 Mais le lardon, comme un fatal aimant,
 Le forçait, l'attirait à lui si doucement,
 Qu'après bien des façons, le pauvre s'en approche,
 Et le flairant de près, y porte enfin les dents :
 La bascule se décroche,
 Et tombant l'enferme dedans.
 Le voilà pris ; que va-t-il faire ?
 Il en mourut, à ce qu'on dit :
 Le papa l'avait bien prédit.

Avis, prédiction qui ne nous servent guère ;
 Quel fils ne se croit pas plus sage que son père ?

DU CERCEAU.

LA BREBIS.

Anecdote.

Je passais récemment dans un obscur canton,
 Où l'on m'a conté, pour notoire⁽¹⁾,
 Ce petit fait touchant, qui rappelle l'histoire
 De la vache de Fénelon.

Un prélat, homme simple et bon,
 Respecté, mais surtout chéri dans son domaine,
 En se rendant un jour à la ville prochaine,
 Rencontra sur sa route un beau petit garçon
 Qui lui parut en grande peine.
 Il allait tristement du coteau vers la plaine,
 Guidant son modeste troupeau,
 Et caressait, en pleurant, un agneau.
 « Pauvre agneau ! disait-il ; tu n'auras plus de mère ;
 Elle est perdue au fond du bois.
 Hélas ! ma brebis la plus chère
 Aujourd'hui n'entend plus ma voix.
 Oh ! quand je vais rentrer, quel chagrin pour mon père ! »
 Le prélat s'était arrêté,
 Et tandis qu'à sa plainte amère
 L'enfant s'abandonnait, il l'avait écouté :
 « Pauvre petit ! dit-il avec bonté,
 Tu retournes à ta chaumière ;
 Si tu n'y trouvais plus ta mère,
 Dis-moi, que ferais-tu ? — Je pousserais des cris.
 — Et tes cris, mon enfant, pourraient-ils te la rendre ?
 — Si ma mère pouvait m'entendre,
 Elle accourrait près de son fils.
 — Tu le crois ? hé bien donc, cela devrait t'apprendre
 Par quel moyen tu peux ramener ta brebis. »
 Sur le prélat le petit pâtre
 D'abord jette un regard surpris,
 Puis tout à coup il a compris ;
 Il saisit son agneau folâtre,
 Contre son sein le presse doucement,
 Et le force à pousser un triste bêlement.
 Deux ou trois fois il renouvelle
 Cette épreuve, quoiqu'à regret,
 Et voilà que dans la forêt

(1) *Pour notoire* est une vieille locution qui veut dire *pour certain*.

On entend la brebis qui bêle.
 Le petit de nouveau l'appelle,
 Et la pauvre brebis, aux cris de son agneau,
 Comme une tendre mère inquiète et fidèle
 Accourt rejoindre le troupeau.

L. P. DE JUSSIEU.

LES SINGES ET LE LÉOPARD.

Fable.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude ;

Certaine guenon mauricaude,
 Assise gravement, tenait sur ses genoux
 La tête de celui qui, courbant son échine,
 Sur sa main recevait les coups.

On frappait fort, et puis, devine !
 Il ne devinait point, c'était alors des ris,
 Des sauts, des gambades, des cris.

Attiré par le bruit du fond de sa tanière,
 Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
 Se présente au milieu de nos singes joyeux.
 Tout tremble à son aspect. « Continuez vos jeux,
 Leur dit le léopard ; je n'en veux à personne :

Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne ;
 Et je viens même ici comme particulier
 A vos plaisirs m'associer.

Jouons, je suis de la partie.

— Ah ! monseigneur, quelle bonté !

Quoi ! votre altesse veut, quittant sa dignité,
 Descendre jusqu'à nous ? — Oui ; c'est ma fantaisie :
 Mon altesse eut toujours de la philosophie,
 Et sait que tous les animaux

Sont égaux.

Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie. »

Les singes enchantés crurent à ce discours

Comme l'on y croira toujours.

Toute la troupe joviale

Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main ;

Le léopard frappe, et soudain

On voit couler du sang sous la griffe royale.

Le singe cette fois devina qui frappait,

Mais il s'en alla sans le dire.

Ses compagnons faisaient semblant de rire,

Et le léopard seul riait.

Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte,

En se disant entre leurs dents :

« Ne jouons point avec les grands,

Le plus doux a toujours des griffes à la patte. »

L'AVARE ET SON AMI.

Fable.

Accablé par les ans, la richesse et l'ennui, .
 Au milieu de son or, isolé sur la terre,
 Un avare vivait pour lui.
 Malencontreux millionnaire,
 Ce besoin d'amasser toujours
 Que rien ne pouvait satisfaire,
 Au malheur condamnait ses jours.
 A la tendre pitié qu'inspire la misère
 Jamais il ne s'abandonnait,
 Et vers la pierre tumulaire,
 En se privant du nécessaire,
 Comme le pauvre il cheminait.
 Un jour que, suivant l'ordinaire,
 Le sombre ennui le talonnait,
 Il alla consulter un ami de collège
 Qui dans sa médiocrité
 Paraissait du bonheur avoir le privilège.
 A cet ami tout fut conté :
 Ses deux cent mille écus de rente,
 Ses terres, ses palais qu'il faut entretenir,
 De ses moissons le chanceux avenir;
 A son chevet l'éternelle épouvante,
 Et ces longues nuits sans sommeil,
 Et les angoisses du réveil
 Quand la fatigue, une heure, affaisse sa paupière;
 L'infortuné ! voilà sa vie entière.
 « O toi qui du bonheur as trouvé le secret,
 Prends pitié d'un ami d'enfance !
 — Je vais t'affliger à regret ;
 Mais alléger tes maux n'est pas en ma puissance :
 Possesseur d'un nombreux trésor,
 A force de soucis tu l'as payé, sans doute ;
 Mais s'il en coûte tant pour amasser de l'or,
 Si pour le conserver tous les jours il en coûte,
 Et pour le perdre plus encor,
 Conviens-en avec moi, dans cette courte vie,
 Le riche à l'indigent pourrait porter envie. »

A. NAUDET.

LE SERIN ET LE MOINEAU.

Fable.

Dans les beaux jours de l'été
 Un petit moineau volage,

Tout bouffi de vanité,
 Insultait à l'esclavage

D'un serin né dans la cage.
 « O charmante liberté !
 Disait-il en son ramage ;
 Au sein des airs je voyage,
 Je dors couvert d'un feuillage,
 Je folâtre sous l'ombrage ;
 Là, sur des grains je fourrage ;
 Ici, je trouve un rivage
 Où sur un sable argenté
 L'eau coule en sa pureté ;
 J'y bois avec volupté. »
 Après ce grand étalage,
 Il va d'un autre côté.
 Le serin, en oiseau sage,
 Ne l'avait pas écouté.
 L'hiver, tout change de face ;

La beauté des cieux s'efface ;
 Rien dans les champs : l'eau se glace ;
 Aux oiseaux on fait la chasse.
 Le moineau revint enfin,
 Transi, demi-mort de faim ,
 Prier qu'on lui donne place
 Dans la cage du serin,
 En tout temps pleine de grains.
 Le serin à son tour le fronde,
 Et lui dit avec équité :
 « Gentil moineau, qui cours le monde,
 Tu reviens bien gras de ta ronde !
 Vois par ce qu'il t'en a coûté
 Qu'une liberté vagabonde [compté,
 Vaut beaucoup moins, tout bien
 Qu'une douce captivité. »

FAVART.

LE FRÈRE ET LA SOEUR.

Fable.

C'est être beau que d'être bon ,
 L'un et l'autre sont désirables :
 Beauté sans doute est joli don ,
 Mais les vertus sont préférables.

Certain homme avait deux enfants
 De sexe et de traits différents :
 L'un était d'une beauté rare,
 C'était le garçon ; et sa sœur
 Auprès de lui par sa laideur
 Faisait un contraste bizarre.
 Un jour, comme dans un miroir
 Tous deux s'amusaient à se voir,
 L'Adonis vantait sa figure,
 Plaisantant celle de sa sœur.
 Plaisanterie est une injure
 Souvent sensible à la laideur.
 Un bon esprit ne fait qu'en rire :
 Il y gagne, car la satire
 Fait souvent grâce à qui s'en rit.
 La sœur n'eut pas ce bon esprit,
 Mais se fâcha contre son frère,
 Et l'accusa devant son père
 D'être tout le jour au miroir

Comme une femme pour s'y voir.
 Le bon père à la jalousie
 Attribue un dépit si grand,
 Mais agit en homme prudent :
 Pour guérir cette maladie,
 Aux enfants trop commune, hélas !
 Il prend sa fille entre ses bras,
 Sur son sein tendrement la serre,
 D'un baiser calme sa colère ;
 Et faisant approcher son fils,
 Contre son sein aussi le presse,
 Puis donne à tous deux cet avis :
 « Mes enfants, puissiez-vous sans cesse
 Avoir les yeux sur le miroir !
 Consultez-le matin et soir ;
 Et te rendant la douce image
 De la beauté de ton visage,
 Mon fils, qu'il te dise de fuir
 Le vice qui peut t'enlaidir.
 Tu peux de son avis fidèle
 Te bien trouver dans tous les temps.
 Ma fille, si tu n'es pas belle,
 Embellis-toi par tes talents. »

MALINGE.

LE JOUEUR DE GOBELETS.

Fable.

Escroquillard, fameux escamoteur,
 Dans un village un beau dimanche
 Dressa son théâtre imposteur
 Sur deux tréteaux que couvrait une planche ;
 Puis au bruit du tambour il se fit annoncer :
 « C'est par ici, messieurs ; allons, prenez vos places ;
 Dans l'instant je vais commencer. »
 Tous mes benêts, pipés par ses grimaces,
 De l'admirer ne pouvaient se lasser.
 Après maints tours de passes-passes
 Ils ne savaient que dire et que penser ;
 Leurs yeux, frappés de ce rare spectacle,
 Prenaient pour autant de miracle
 Chaque parole et chaque changement :
 Ils ne concevaient pas comment,
 Sans y toucher, une muscade,
 Par le pouvoir du seul commandement ,
 Allait joindre sa camarade....
 « Allons, messieurs, à ce tour-ci :
 Par la vertu de ma baguette ,
 Je vais changer cet écu que voici
 En plomb... Partez... la chose est faite ;
 Le voyez-vous?... Ça maintenant,
 Que le plomb redevienne argent ;
 Soufflez dessus... » Chaque maroufle
 Tour à tour de bonne foi souffle,
 Et l'écu paraît de nouveau.
 « Ah ! mon Dieu, Seigneur ! que c'est beau !
 Quel esprit ! c'est pire qu'un homme
 Que cet homme-là... — Ça, messieurs,
 Leur dit Escroquillard, le temps m'appelle ailleurs. »
 A leurs dépens muni d'une assez bonne somme,
 Son départ fut son dernier tour.
 Le village, longtemps, parla de l'homme habile.

Que de villageois à la ville !
 Que d'escamoteurs à la cour.

LA CONSOLATION.

Un malheureux, réduit au désespoir,
 Et faute de chaussure étendu sur la terre,
 S'écriait : « Hélas ! peut-on voir

Un pareil excès de misère !
 Lors, par hasard, au milieu du chemin
 Il aperçoit un homme hors d'haleine :
 Que dis-je, homme ! c'était une moitié d'humain,
 Un tronc vivant qui se traînait à peine ;
 C'était un cul-de-jatte enfin,
 Lequel, voyant cet autre, et le trouvant ingambe,
 Lui dit : « Ami, sois sage, et croi
 Qu'il est des gens plus à plaindre que toi.
 Tu n'as pas de souliers, moi je n'ai pas de jambe. »

SÉLIS.

LE VOLEUR SCRUPULEUX.

Conte.

Plus scrupuleux qu'on ne l'est d'ordinaire
 Dans son métier, un honnête voleur
 Le vendredi cessait son ministère¹,
 Et dans ses vols, toujours plein de douceur,
 Il ne gardait que moitié pour salaire.
 Un homme un jour suivait le grand chemin ;
 Il court à lui : « Votre bourse, bon homme. »
 L'homme obéit : le voleur tend la main,
 Voit sept écus², et toujours plus humain,
 En prenant trois, lui rend la même somme :
 « Mon Dieu ! dit-il, il faudrait trente sous
 Pour l'autre écu ; mon cher, les avez-vous ?
 — Eh ! non, gardez, reprit le pauvre hère.
 — Chut ! attendez, reprit l'autre ; j'avais...
 Oui, les voilà ; tenez, j'ai votre affaire ;
 Le bien d'autrui ne me tente jamais. »

IMBERT.

LES DEUX DIAMANTS.

Fable.

« Du sein de la même carrière
 Nous sommes sortis tous les deux,
 Disait un jour à son confrère
 Un diamant tout raboteux.
 Ma grosseur vaut celle d'un autre,
 Et mon prix, ce me semble, égale bien le vôtre.
 Cependant nous avons un sort tout différent.
 Chacun vous admire et vous prise,
 Vous attirez sur vous les regards du passant,

(1) Son *ministère*, son métier.(2) L'*écu* est une ancienne pièce de monnaie qui valait trois francs d'aujourd'hui.

Et moi, si l'on ne me méprise,
 On me voit tout au moins d'un œil indifférent.
 D'où vient donc cette indifférence ?
 Et tandis qu'avec vous j'ai tant de ressemblance,
 Pourquoi suis-je partout moins loué, moins chéri ?
 — C'est, lui dit l'autre alors, c'est que je suis poli. »

LE LIS ET LE ROSEAU.

Fable.

Sur les rives d'un fleuve, entre plusieurs roseaux,
 Un lis levait sa tête altière,
 Lorsqu'on vit tout à coup les flots
 S'élever, franchir leur barrière,
 Et se précipitant dans la campagne entière
 Menacer d'entraîner plantes, arbres, troupeaux.
 Un roseau, qui du lis connaissait l'humeur fière,
 Du danger qu'il courait voulant le prévenir,
 Crut devoir lui donner cet avis salutaire :
 « Mon ami, lui dit-il, si vous voulez bien faire,
 Contre le cours des eaux n'allez pas vous raidir,
 Vous lutteriez en vain contre leur violence ;
 Mais songez plutôt à fléchir :
 C'est ce qui m'a cent fois empêché de périr.
 Croyez-moi, profitez de mon expérience.
 — Moi fléchir ! dit le lis fier et plein d'arrogance ;
 A ce trait de bassesse osez-vous m'exhorter ?
 Sans doute vous croyez que je suis un des vôtres ;
 Mais faites, s'il vous plaît, votre sermon à d'autres.
 Fallût-il me voir emporter,
 Je ne montrerai point une telle faiblesse. »
 L'insensé tint parole ; il eut la hardiesse
 De vouloir faire tête aux flots ,
 Et pour prix de cette prouesse
 Il fut entraîné par les eaux.

Les hommes bien souvent n'ont pas plus de sagesse :
 Ils aiment mieux périr par un faux point d'honneur
 Que de faire plier leur fierté, leur hauteur.

L'ABBÉ HERYRE.

LE BOUFFON ET LE PAYSAN.

Fable.

On est dupe souvent de la prévention,
 Et la honte est le fruit de l'obstination.

Un seigneur, dont à Rome on vantait l'opulence,
Voulant donner des jeux, fit ouvrir un concours,
Et promit une récompense
A celui qui ferait les plus merveilleux tours.
Pour disputer le prix, il en vint plus de mille,
Certain bouffon, très connu dans la ville
Par son esprit et ses bons mots,
S'annonça pour donner des spectacles nouveaux :
Il devait faire des merveilles,
Telles qu'on n'en avait jamais vu de pareilles.
Dans la cité l'affiche fait grand bruit ;
Un lieu longtemps désert tout à coup se remplit.
Dès qu'on voit l'acteur seul s'avancer sur la scène,
On fait silence, on retient son haleine.
Le baladin, sous son manteau
Affectant de plonger la tête,
Contrefait si bien le pourceau,
Qu'on eût dit entendre la bête,
Et que, pour détromper les gens,
Il lui fallut quitter ses vêtements.
L'épreuve faite au gré du parterre et des loges,
Des battements de mains la salle retentit.
Lors un manant s'écrie : « Il ne sera pas dit
Que ce farceur tout seul obtiendra des éloges ;
Dès demain, je veux faire oublier ses talents ;
Que je sois pendu si je mens ! »
Le lendemain, la foule accourt, mais pour en rire,
Non pour juger le pauvre sire,
Tant le premier, d'avance, a gagné les esprits !
Nos deux rivaux sont en présence ;
Celui de la veille commence,
Et d'admiration nos badauds sont ravis.
Après que des bravos fut cessé le murmure ,
Sous son aisselle aussi l'homme à l'habit de bure
Feignant de receler un porc,
En cache un véritable, et le pince si fort,
Qu'il fait parler la voix de la nature.
On siffle le rustaud, on le chasse à grands cris ;
Au bouffon d'une voix on décerne le prix.
Mais l'autre fut bientôt vengé de cette injure,
Quand, montrant l'animal à tous les spectateurs :
« Apprenez à juger, dit-il, grands connaisseurs ! »

LA DOUAIRIÈRE ET LE PETIT CHAT.

Fable.

Certaine douairière avait un petit chat,
 Qui par son minois délicat,
 Son air doux et sa gentillesse
 Avait entièrement captivé sa tendresse.
 La dame raffolait de son petit Minet :
 Elle le caressait sans cesse,
 Et, pour dire en un mot combien elle l'aimait,
 Elle avait pour lui la faiblesse
 Qu'ont trop souvent pour les enfants
 Plus d'un père trop bon, plus d'une aveugle mère.
 Libre de suivre en tout ses goûts et ses penchants,
 Sans se gêner en rien, Minet pouvait tout faire ;
 Et bien qu'il fit maints mauvais tours,
 Qui marquaient une humeur et maligne et traîtresse,
 Comme on ne peut blâmer l'objet de ses amours,
 La dame n'y voyait que des traits de jeunesse,
 Et même elle en riait comme de tours d'adresse
 Mais en rira-t-elle toujours ?
 Chacun sait par expérience,
 Qu'une trop grande liberté
 Dégénère enfin en licence ;
 Et c'est ce que l'on vit dans le chat trop gâté.
 Croyant pouvoir tout faire avec impunité,
 Il cassait, il brisait les verres, la vaisselle ;
 Et si l'on n'était pas toujours en sentinelle,
 Le lutin au logis faisait mille dégâts.
 Alors sa trop faible maîtresse
 Comprit que la sévérité
 Devait remplacer sa bonté ;
 Et malgré toute sa tendresse,
 Dans l'espoir de le corriger,
 Elle crut à la fin devoir le fustiger.
 Mais Minet, irrité d'une telle caresse,
 Sur elle s'élança soudain.
 Et, dans l'accès de sa colère,
 Avec sa griffe, il blesse et déchire sa main,
 Sa main que tant de dons devaient lui rendre chère.
 La dame à ce trait déloyal
 Apprit enfin à le connaître,
 Et chassant aussitôt le perfide animal :
 « Quoi ! dit-elle en courroux, tu n'étais donc qu'un traître ?
 Et pour le bien, tu rends le mal !
 C'en est trop, à mes yeux garde-toi de paraître.
 Va-t'en et fuis bien loin de moi

Je ne puis plus te voir ; dans la nature entière,
 On ne trouverait pas un ingrat tel que toi. »
 « Vous vous trompez, dit à la douairière
 Un ami qui, pour lors, était à son côté ;
 Ce trait d'ingratitude est assez ordinaire,
 Et votre chat ne vient de faire
 Que ce que fait souvent plus d'un enfant gâté. »

LE MENTOR DES ENFANTS.

LA PIE ET LA COLOMBE.

Fable.

Une colombe avait son nid
 Tout auprès du nid d'une pie.
 Cela s'appelle voir mauvaise compagnie,
 D'accord ; mais de ce point pour l'heure il ne s'agit.
 Au logis de la tourterelle
 Ce n'était qu'amour et bonheur ;
 Dans l'autre nid, toujours querelle,
 OEufs cassés, tapage et rumeur.
 Lorsque par son époux la pie était battue,
 Chez sa voisine elle venait ;
 Là, jasait, criait, se plaignait,
 Et faisait la longue revue
 Des défauts de son cher époux ;
 « Il est fier, exigeant, dur, emporté, jaloux ;
 De plus, je sais fort bien qu'il va voir des corneilles ; »
 Et cent autres choses pareilles
 Qu'elle disait dans son courroux.
 « Mais vous, répond la tourterelle,
 Êtes-vous sans défauts ? — Non, j'en ai, lui dit-elle ;
 Je vous le confie entre nous :
 En conduite, en propos, je suis assez légère,
 Coquette comme on l'est, parfois un peu colère,
 Et me plaisant souvent à le faire enrager ;
 Mais, qu'est-ce que cela ? — C'est beaucoup trop, ma chère ;
 Commencez par vous corriger ;
 Votre humeur peut l'aigrir... — Qu'appellez-vous, ma mie ?
 Interrompt aussitôt la pie :
 Moi de l'humeur ! comment ! je vous conte mes maux,
 Et vous m'injuriez ! je vous trouve plaisante !
 Adieu, petite impertinente ;
 Mêlez-vous de vos tourtereaux. »

Nous convenons de nos défauts,
 Mais c'est pour que l'on nous démente.

LES DEUX BATELIERS.

Fable.

Sur un fleuve grossi par les eaux de la pluie,
 Deux bateliers de compagnie
 Conduisaient chacun leur bateau.
 Dans son métier encor novice,
 L'un ne connaissait guère l'eau ;
 Mais l'autre, vieux routier, par un long exercice,
 Avait si bien appris tous les chemins du port,
 Qu'il abordait toujours sans mauvaise aventure.
 L'un et l'autre allaient bien d'abord ;
 Leur marche était tranquille et sûre,
 Lorsqu'ils virent de loin, élevé sur les flots,
 Un pont dont il fallait traverser les arceaux.
 Le pas était fort difficile,
 Et demandait un homme habile.
 Notre vieux batelier le sentit, et soudain,
 Craignant pour son novice un accident tragique,
 « Holà ! lui cria-t-il, allons, bien, bride en main :
 C'est ici le moment critique.
 Si tu manques le fil de l'eau,
 Je ne répons pas de la barque,
 Il y va même de ta peau,
 Et tu pourrais fort bien aller trouver la Parque.
 Fais donc si bien la guerre à l'œil
 Et conduis si bien ta nacelle,
 Que tu ne m'aïlles pas faire prendre le deuil.
 — Peste ! dit le jeune homme à légère cervelle,
 Vous vous y prenez de bien loin !
 Je crois que vous rêvez. Eh ! qu'est-il donc besoin
 De régler déjà notre marche ?
 Lorsque nous serons près de l'arche,
 N'y serons-nous donc pas à temps ?
 — Non, morgué ! répondit le vieillard en colère ;
 Tout dépend des moments présents.
 Je connais ce pays, je sais ce qu'il faut faire :
 A ce que je te dis tu peux donc te fier. »
 Son avis en effet était fort salulaire ;
 Mais notre jeune téméraire
 Le laisse pester et crier,
 Et sans prendre aucune mesure
 Au gré des vents, au gré des flots
 Il vous laisse voguer sa barque à l'aventure,
 Jusqu'à tant qu'il arrive enfin près des arceaux.
 Alors menacé du naufrage,
 Il veut exécuter les conseils du vieillard :

Il fait force de bras, il met tout en usage ;
 Mais c'était s'y prendre trop tard :
 Le courant par sa violence
 L'entraîne droit vers l'éperon ¹,
 Et pour prix de son imprudence
 Il passa de sa barque en celle de Caron ².

Dans la carrière de la vie,
 Craignez le triste sort du jeune batelier.
 Quand on commence mal, le mal se fortifie,
 Et rien à ses progrès ne peut remédier.

L'ABBÉ REYER.

LE JEUNE RAT ET LE CHAT.

Fable.

Nouvel habitant de ce monde,
 Ignorant le mal et le bien,
 Ou plutôt, ne sachant encore rien de rien,
 Un jeune rat de sa niche profonde
 Était sorti pour la première fois.
 Il trouva par hasard, tout en faisant sa ronde,
 Un chat perfide et fin matois,
 Qui déjà dans mainte bataille
 Contre le peuple ronge-maille ³
 Avait fait cent divers exploits.
 Le raton point ne s'en défie.
 Eh ! qui s'en serait défié ?
 A voir son air sanctifié
 Et son maintien de chatte-mitte ⁴
 Vous l'eussiez pris pour un ermite ;
 Vous l'eussiez béatifié.
 Ainsi pensa du moins notre jeune novice.
 « Oh ! l'aimable animal ! dit-il en son jargon,
 Qu'il a l'air doux, qu'il a l'air bon !
 Il faut qu'avec lui je m'unisse :
 Je ne saurais trouver un plus fidèle ami. »
 A ces mots le jeune étourdi
 S'approche du vieux chat : le très saint hypocrite
 Aux regards douxereux, à la face bénite,
 Prend un air, un maintien nouveau,
 Se jette sur raton, et n'en fait qu'un morceau.

(1) Ouvrage de maçonnerie terminé en pointe, et placé entre les arches des ponts.

(2) Caron, selon la mythologie, était chargé de passer dans sa barque les morts qui traversaient le fleuve le Styx, pour se rendre aux Enfers.

(3) *Ronge-maille*, nom qu'on donne aux souris et aux rats, parce qu'entre autres choses, ils rongent le linge.

(4) Doux, paisible.

Gardons-nous de juger les gens par l'apparence.
 La malice souvent loge sous le manteau
 De la paix et de l'innocence.

LE MÊME.

LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER.

Fable.

Le pot de fer proposa	Cette offre le persuade ;
Au pot de terre un voyage.	Pot de fer, son camarade,
Celui-ci s'en excusa,	Se met droit à ses côtés.
Disant qu'il ferait que sage ⁽¹⁾	Mes gens s'en vont à trois pieds,
De garder le coin du feu ;	Clopin, clopant, comme ils peuvent,
Car il lui fallait si peu,	L'un contre l'autre jetés.
Si peu, que la moindre chose	Au moindre hoquet qu'ils treuvent,
De son débris serait cause :	Le pot de terre en souffre : il n'eut pas
Il n'en reviendrait morceau.	[fait cent pas
« Pour vous, dit-il, dont la peau	Que par son compagnon il fut mis en
Est plus dure que la mienne,	[éclats,
Je ne vois rien qui vous tienne.	Sans qu'il eût lieu de se plaindre.
— Nous vous mettrons à couvert,	
Repartit le pot de fer :	Ne nous associons qu'avecque ⁽²⁾ nos
Si quelque matière dure	[égaux ;
Vous menace d'aventure,	Ou bien il nous faudra craindre
Entre deux je passerai,	Le destin d'un de ces pots.
Et du coup vous sauverai. »	

LA FONTAINE.

LES DEUX RENARDS.

Fable.

Sur la fin d'un beau jour d'hiver,
 Deux renards à la découverte,
 De çà, de là, trottaient l'oreille en l'air.
 L'un était vieux, et l'autre jeune, alerte.
 Dans certain poulailler ils se glissent sans bruit.
 Petits poulets, coqs aux sanglantes crêtes,
 Vous surtout, aimables poulettes,
 Cette nuit fut pour vous une éternelle nuit.
 Rien ne fut respecté, ni le sexe ni l'âge,
 Et Dieu sait si de ce carnage
 Le couple cruel s'applaudit !
 Le jeune fit grand'chère avec grand appétit ;
 Le vieux à peine osa calmer sa faim extrême.
 « Eh ! quoi, dit-il, assis sur un dindon,

(1) *Ferait que sage*, c'est-à-dire qu'il serait sagement.(2) *Avecque* ne s'écrit pas ainsi ; c'est une faute d'orthographe permise en poésie.

Tout manger en un jour ! ce n'est pas mon système :
Ce reste pour demain doit être encor fort bon ;
Gardons-le, la prudence est une vertu rare.

— Tu n'es qu'un sot et qu'un avare,
Répond le jeune en dévorant toujours ;
Je veux, puisque j'y suis, m'en donner pour huit jours.
Demain, dis-tu, demain !... Ah ! vive la volaille.

A chaque jour suffit, dit-on, son mal :
Va, jouissons, faisons ripaille ;
L'instant qui suit peut nous être fatal. »
Il dit et croque encore une volaille grasse ;
Enfin il mangea tant, qu'il creva sur la place.
Fier d'avoir su dompter son appétit,
En regardant le mort, le vieux se réjouit,
Traîne, caché en un coin sa conquête friande,
Et part sans déplorer le destin du glouton.

Le lendemain le compagnon,
Au coucher du soleil revint à la provende ;
Mais le fermier, caché derrière un gros buisson,
Aussitôt qu'il le voit paraître ,
Détache doucement le fidèle *Dragon* ;
Et le dogue élancé, saisissant le vieux traître,
L'étrangle sans rémission.

Tel est l'homme, à tout âge entraîné par un vice :
Jeune, avec trop d'ardeur il cherche le plaisir ;
Vieux, subjugué par l'avarice,
Il se prive de tout dans l'espoir de jouir.

FALLET.

LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE.

Fable.

Messieurs les beaux-esprits, dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours ;
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long.
L'exercice à la prussienne.

Un jour qu'au cabaret son maître était resté
 (C'était, je pense, un jour de fête),
 Notre singe en liberté
 Vent faire un coup de sa tête.

Il s'en va rassembler les divers animaux
 Qu'il peut rencontrer dans la ville;
 Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux
 Arrivent bientôt à la file.

« Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau ;
 C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
 Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
 On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur. »

A ces mots chaque spectateur
 Va se placer, et l'on apporte
 La lanterne magique ; on ferme les volets,
 Et par un discours fait exprès,
 Jacqueau prépare l'auditoire.
 Ce morceau vraiment oratoire
 Fit bâiller, mais on applaudit.

Content de ce succès, notre singe saisit
 Un verre peint qu'il met dans la lanterne.
 Il sait comment on le gouverne,
 Et crie en le poussant : « Est-il rien de pareil ?
 Messieurs, vous voyez le soleil,
 Ses rayons et toute sa gloire.

Voici présentement la lune , et puis l'histoire
 D'Adam, d'Ève et des animaux.....
 Voyez, messieurs, comme ils sont beaux !
 Voyez la naissance du monde ;
 Voyez... » Les spectateurs dans une nuit profonde
 Écarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir :
 L'appartement, le mur, tout était noir.

« Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
 Dont il étourdit nos oreilles,
 Le fait est que je ne vois rien.
 — Ni moi non plus, disait un chien.

— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose ;
 Mais je ne sais pour quelle cause
 Je ne distingue pas très bien. »

Pendant tous ces discours, le Cicéron ¹ moderne
 Parlait éloquemment et ne se lassait point.
 Il n'avait oublié qu'un point,
 C'était d'éclairer sa lanterne.

FLORIAN.

(1) Cicéron (Marcus Tullius) fut le plus grand orateur de Rome au temps de la république, il fut aussi un de ses meilleurs citoyens.

L'ANE VÊTU DE LA PEAU DU LION.

Fable.

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu,
 Était craint partout à la ronde,
 Et bien qu'animal sans vertu ¹,
 Il faisait trembler tout le monde.
 Un petit bout d'oreille, échappé par malheur,
 Découvrit la fourbe ² et l'erreur.
 Martin ³ fit alors son office.
 Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
 S'étonnaient de voir que Martin
 Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,
 Par qui cet apologue est rendu familier ;
 Un équipage cavalier ⁴
 Fait les trois quarts de leur vaillance.

LA FONTAINE.

L'HABIT D'ARLEQUIN.

Fable.

Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille ⁵,
 Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs ;
 A mes fables souvent c'est là que je travaille ;
 J'y vois des animaux et j'observe leurs mœurs.
 Un jour de Mardi-Gras, j'étais à la fenêtre
 D'un oiseleur de mes amis,
 Quand sur le quai je vis paraître
 Un petit arlequin leste, bien fait, bien mis,
 Qui, la batte à la main, d'une grâce légère
 Courait après un masque en habit de bergère.
 Le peuple applaudissait par des ris, par des cris.
 Tout près de moi, dans une cage
 Trois oiseaux étrangers de différent plumage,
 Perruche, cardinal, serin,
 Regardaient aussi l'arlequin.
 La perruche disait : « J'aime peu son visage,
 Mais son charmant habit n'eut jamais son égal ;
 Il est d'un si beau vert ! — Vert ! dit le cardinal :
 Vous n'y voyez donc pas, ma chère ?
 L'habit est rouge assurément ;

(1) *Vertu* est ici pour courage.(2) *La fourbe*. La tromperie.(3) Pris dans ce sens, *Martin* veut dire le bâton. On dit familièrement *Martin-Bâton*.

(4) Un air hardi.

(5) C'était sur le quai de la Ferraille que les hommes se vendaient comme remplaçants pour le service militaire.

Voilà ce qui le rend charmant.

— Oh ! pour celui-là, mon compère,
Répondit le serin, vous n'avez pas raison,
Car l'habit est jaune citron ;
Et c'est ce jaune-là qui fait tout son mérite.
— Il est vert. — Il est jaune. — Il est rouge, morbleu !
Interrompt chacun avec feu.
Et déjà le trio s'irrite.
« Amis, apaisez-vous, leur crie un bon pivoit ;
L'habit est jaune, rouge et vert.
Cela vous surprend fort ; voici tout le mystère :
Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,
Mais qui d'un seul côté regardent une affaire,
Chacun de vous ne veut y voir
Que la couleur qui sait lui plaire. »

FLORIAN.

L'ENFANT DANS LE BATEAU.

Fable.

Un jeune enfant dans un bateau
Pour la première fois descendait la rivière,
Rapidement porté sur le courant de l'eau :
« Ah ! ah ! criait-il à son père,
Le tirant par l'habit, Le château qui s'en va !...
Cette maison qui marche ! Eh ! je vois fuir l'église !...
Ah ! monsieur le curé... quoi ! vous demeurez-là !...
Courez donc. » Le curé sourit de la méprise ;
Mais pour l'honneur de la prêtrise,
Il se croit obligé d'expliquer à l'enfant
L'effet qui le surprend :
Il cherche en son cerveau ses cahiers de physique ;
Parle toujours en attendant,
Et brouille tant qu'il peut les règles de l'optique.
Par bonheur un vieillard, le doyen du canton,
Ennuyé d'écouter, plus encor de se taire,
Soulève un peu son dos, et, frappant du bâton,
Branlant cinq ou six fois sa tête octogénaire,
Montre qu'il va parler, parle enfin tout de bon :
« Quoi ! vous riez, dit-il aux gens de son village,
Quand ce marmot croit voir remonter le rivage !
Examinons un peu, sommes-nous moins nigauds ?
Tenez, lorsqu'oubliant nos pénibles travaux,
Nous chômons le dimanche ou bien les bonnes fêtes,
Qu'une pinte de vin a réjoui nos têtes,
Chacun rit, fait un conte ou dit quelques chansons :
Dans ces instants trop courts où le plaisir entraîne,
Sommes-nous pas l'enfant emporté par la Seine ?

Si l'heure sonne, alors nous nous disons :
Ah ! comme le temps passe ! et c'est nous qui passons. »

FUMARS

LE PRINTEMPS DE L'ENFANT PAUVRE.

Oh ! comme l'hiver était dur !
Combien j'ai vu souffrir ma courageuse mère !
Combien j'ai déploré dans notre asile obscur
Mon impuissance et sa misère !

Cependant nous avons vécu,
Nous avons traversé cette saison terrible ;
Une providence visible
A nos pressants besoins chaque jour a pourvu.

Et voici, maintenant qu'a cessé la froidure,
Voici revenir le printemps,
Et la douce chaleur, et la fraîche verdure ;
Nouveaux bienfaits de Dieu pour les pauvres enfants.

Soleil, dont la chaleur doucement me pénètre,
Que tu me fais plaisir ! que tu me fais de bien !
Près de sa petite fenêtre,
Maman va se chauffer sans qu'il en coûte rien.

Tes rayons sont pour tout le monde,
Tu n'exiges nul prix pour tes nombreux bienfaits,
Et tu verses les feux de ta clarté féconde
Sur la cabane et le palais.

La commune fontaine, ouverte à l'indigence,
Ne présentera plus ses arides glaçons,
Librement nous y puiserons
Cette eau, premier besoin qu'ignore l'opulence.

Que ce printemps nouveau nous promet de douceurs !
Que j'aime ce naissant feuillage !
Le pauvre se console en dormant sous l'ombrage,
Bercé par le zéphyr que parfument les fleurs.

Et voici, près de ma croisée,
Les bons petits oiseaux qui vont faire leurs nids ;
Ils ne me fuiront pas, car, la saison passée,
Alors qu'ils avaient faim, mon pain les a nourris.

Il faut si peu pour satisfaire
Aux modestes besoins du petit passereau !

Tout pauvre que je suis, hélas ! dans ma misère,
J'avais encore de quoi secourir un oiseau.

Que grâce en soit rendue au Dieu de la nature,
Qui veille sur tous ses enfants ;
Au Dieu qui donne la pâture
A l'insecte, au lion, aux faibles, aux puissants !

Dieu qui m'as conservé ma mère,
Dieu qui m'as exaucé lorsque je t'ai prié,
Quand tu rends le printemps aux pauvres de la terre,
Que ton nom soit glorifié !

L. DE JUSSIEU.

LE LOUP ET LA CIGOGNE.

Fable.

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie ¹
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur ² pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe ; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os ; puis pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
« Votre salaire ! dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère !
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte. »

LA FONTAINE.

L'ÂNE ET SON MAÎTRE.

Fable.

Un âne des plus sots se voulait faire accroire
Que sa cervelle était un trésor de bon sens ;
On en parlerait dans l'histoire ;
Les Dieux avaient sué vingt ans
Pour former les ressorts qui jouaient là-dedans ;
Raison, sagesse, esprit, mémoire,

(1) Être de *frairie*, c'est être d'un grand repas où l'on se met en *frais*, en dépense.
(2) *De bonheur* ne se dit pas aujourd'hui, on dit *par bonheur*.

Il avait tout en un degré parfait.
 Si l'avenir regrette un Socrate baudet,
 La race des baudets lui devra cette gloire.
 Ayant presque l'orgueil humain,
 Il résiste un jour à son maître,
 Il refuse tout net de marcher au moulin ;
 Cet emploi dégradait son être :
 Le beau métier pour un Caton !
 « Ah ! je trouve celui-là bon,
 Dit Gros-Jean le meunier ; et que prétends-tu faire ?
 — Penser, reprit l'aliboron ;
 Je ne veux plus désormais d'autre affaire ;
 Faites porter vos sacs à quelque âne vulgaire,
 Et respectez un sage comme moi. »
 Le bonhomme se tut. « Quelle mouche le pique ?
 Disait-il en lui-même. Il est fou, sur ma foi !
 Gros-Jean, la tête tourne à ta pauvre bourrique.
 Eh ! d'où peut lui venir ce mal ?
 Laissons donc penser l'animal,
 Et cependant, retranchons sa pitance. »
 Ce parti n'était pas trop sot pour un meunier ;
 L'âne bientôt se lassa d'un métier
 Qui ne remplissait pas sa panse ;
 Il se plaignit : Gros-Jean tout aussitôt
 Lui dit : « Impertinente bête,
 Me prends-tu pour un idiot ?
 Quel fruit me revient-il des rêves de ta tête ?
 Toi-même qu'attends-tu de ces sottises-là ?
 Reprends ton bât, travaille, et l'on te nourrira. »

 LE NID.

Habitants du buisson, petits dont l'innocence,
 Dont l'enfantine joie enchante ce séjour,
 Quand, sous la blanche épine assise tout le jour,
 Dans ce fragile nid que le zéphyr balance,
 Je vois tant de bonheur, d'allégresse et d'amour,

Pensive, je me dis : Tendre et frêle famille,
 Que le Dieu protecteur des champs et des oiseaux
 Fasse que dans ces lieux un jour pur toujours brille,
 Que jamais de ces fleurs n'approche la faucille
 Que la serpe jamais n'outrage ces berceaux !

Arbres hospitaliers ! prêtez-leur vos ombrages ;
 Sur eux avec amour penchez vos bras amis :
 Non, par moi vos secrets ne seront point trahis,

Et seule chaque jour, rêvant dans ces bocages,
Je viendrai visiter sous vos légers feuillages
L'asile où j'ai compté quatre faibles petits.

Laissez-moi retrouver, près de l'antique chêne,
Sur l'arbre aux blanches fleurs, la couche aérienne,
Le duvet suspendu sous les discrets rameaux,
Où l'aile de leur mère, et la mousse et la laine
A leur débile enfance offrent un doux repos.

Oui, voilà ce réduit de fragile structure,
Ce berceau balancé dans des flots de verdure,
Entre l'or des guérets et l'azur d'un beau ciel,
Miracle ingénieux de l'amour maternel
Et chef-d'œuvre de la nature.

Mais quoi ! je le vois vide et silencieux !..
Les hôtes qu'enfermait son sein mystérieux
De quelque être méchant sont devenus la proie !..
Hélas ! hier encore, quand je quittai ces lieux,
Dans cet étroit réduit, que de paix, que de joie !

La mère, tout entière à ses soins empressés,
Accourait, rapportant le ver et la chenille
Qu'appelaient par leurs cris ses enfants délaissés;
Et le père, en chantant, surveillait sa famille,
Ses petits, doux trésors, l'un sur l'autre pressés.

Plus de chants, plus d'amour, hélas ! sous l'aubépine :
Une main sacrilège, effeuillant ses rameaux,
A ravi ses concerts à la branche voisine,
A ce nid ses tendres oiseaux.

Peut-être quelque enfant au cœur impitoyable
Sourd à leurs cris plaintifs, de remords incapable,
S'applaudit maintenant de son lâche larcin,
Et nous les trouverons demain, là, sur le sable,
Livides, morts de froid, de souffrance et de faim.

Peut-être, quelque bête affamée et cruelle
A surpris avant l'aube, à l'heure du sommeil,
La mère et les enfants endormis sous son aile.
Pauvres innocents. . . . Quel réveil !

Hélas ! si, préservé par sa fuite soudaine,
Un d'entre eux, maintenant, des autres séparés,

Dans les bois d'alentour, faible et volant à peine,
Va plaintif, solitaire, et bien loin égaré,

Timide voyageur, tout l'effraie et l'étonne;
Désolé, palpitant, il va, pauvre petit,
Cherchant dans l'horizon les lieux qu'il abandonne,
L'abri du frais vallon où naguère il naquit,
Et l'arbre où sous les fleurs se balançait son nid.

M^{lle} FÉLICIE D'AYZAC.

L'ÉCUREUIL, LE CHIEN ET LE RENARD.

Fable.

Un gentil écureuil était le camarade,
Le tendre ami d'un beau danois.
Un jour qu'ils voyageaient, comme Oreste et Pylade,
La nuit les surprit dans un bois.
En ce lieu, point d'auberge; ils eurent de la peine
A trouver où se bien coucher.
Enfin le chien se mit dans le creux d'un vieux chêne,
Et l'écureuil plus haut grimpa pour se nicher.
Vers minuit, c'est l'heure des crimes,
Longtemps après que nos amis
En se disant bonsoir se furent endormis,
Voici qu'un vieux renard, affamé de victimes,
Arrive au pied de l'arbre, et levant le museau,
Voit l'écureuil sur un rameau.
Il le mange des yeux, humecte de sa langue
Ses lèvres, qui de sang brûlent de s'abreuver.
Mais jusqu'à l'écureuil il ne peut arriver;
Il faut donc par une harangue
L'engager à descendre; et voici son discours :
« Ami, pardonnez, je vous prie,
Si de votre sommeil j'ose troubler le cours;
Mais le pieux transport dont mon âme est remplie
Ne peut se contenir; je suis votre cousin
Germain,
Votre mère était sœur de feu mon digne père.
Cet honnête homme, hélas ! à son heure dernière,
M'a tant recommandé de chercher son neveu,
Pour lui laisser moitié du peu
Qu'il m'a laissé de bien ! Venez donc, mon cher frère,
Venez, par un embrassement,
Comblér le doux plaisir que mon âme ressent.
Si je pouvais monter jusqu'aux lieux où vous êtes,
Oh ! j'y serais déjà, soyez-en bien certain. »
Les écureuils ne sont pas bêtes,

Et le mien était fort malin ;
 Il reconnaît le patelin,
 Et répond d'un ton doux : « Je meurs d'impatience
 De vous embrasser, mon cousin ;
 Je descends ; mais, pour mieux lier la connaissance,
 Je veux vous présenter mon plus fidèle ami,
 Un parent qui prit soin de nourrir mon enfance ;
 Il dort dans ce trou-là ; frappez un peu ; je pense
 Que vous serez charmé de le connaître aussi. »
 Aussitôt maître renard frappe,
 Croyant en manger deux : mais le fidèle chien
 S'élance de l'arbre, le happe,
 Et vous l'étrangle bel et bien.

Ceci prouve deux points : d'abord, qu'il est utile
 Dans la douce amitié de placer son bonheur ;
 Puis, qu'avec de l'esprit, il est souvent facile
 Au piège qu'il nous tend de surprendre un trompeur.

FLORIAN.

 LE PILOTE ET LES MATELOTS.
Fable.

Ce que je vais conter, et que je nomme fable,
 Est pourtant une vérité.
 Pour toucher aujourd'hui, c'est peu du vraisemblable,
 Il faut de la réalité.

Sur un vaisseau chargé d'un nombreux équipage,
 Commandait un pilote sage ;
 A tous ses matelots il ne prescrivait rien
 Qu'avec douceur, et réfléchissait bien
 Avant que de rien entreprendre.
 Différent des autres marins,
 Il avait le cœur droit, pieux, sensible et tendre,
 Et des sentiments plus humains
 Que d'un homme de mer on n'en pouvait attendre.
 Mais un pilote, hélas ! doit-il être si doux ?
 Aux yeux des matelots cette extrême sagesse
 Était ignorance ou faiblesse ;
 Cette funeste erreur fut la perte de tous.
 Par lui désobéir, d'abord ils commencèrent,
 Bientôt après le méprisèrent
 Et l'outragèrent.
 Puis, comptant sur leur nombre et sur l'impunité,
 Après l'avoir noirci d'un forfait inventé,
 Ces scélérats l'assassinèrent.

Lui mort, les matelots, sans honte et sans regrets,
 Chantèrent son trépas en buvant à longs traits.
 Pour jouir promptement des revenus du crime,
 Chacun s'appropriâ les biens de la victime ;
 Et le droit du plus fort leur servant de raison,
 Ils pillèrent la cargaison.
 Tant que la mer fut calme, ils firent grande chère,
 Buvant, jurant, sacrant, selon leur caractère,
 Et du défunt dévorant les trésors,
 Non sans frayeur, mais sans remords.
 Le bonheur des méchants passe comme un nuage.
 Chacun se croit pilote, aucun ne veut servir,
 Du gouvernail chacun court se saisir ;
 Jusqu'au mousse, chacun prétend régler l'ouvrage ;
 Tous veulent commander, et personne obéir.
 Ils avaient force bras ; mais n'ayant plus de tête,
 Ils font tant et si mal, que le pauvre vaisseau,
 Sans voiles et sans mâts, battu par la tempête,
 Ouvert partout et faisant eau,
 Sous l'abîme des mers va trouver son tombeau.

HOFFMANN.

L'ÉCOLIER ET LE VER À SOIE.

Fable.

Dans un collège un écolier,
 Peu studieux et n'aimant guère
 A feuilleter Clénard et Despautère ⁽¹⁾,
 S'ennuyait d'être prisonnier.
 L'enfant avait un ver à soie,
 Son amusement et sa joie.
 Un jour, le regardant qui filait son cocon,
 Dont il s'enveloppait et faisait sa prison,
 Il lui dit : « Mon ami, ta sottise est extrême ;
 A quoi bon t'enfermer toi-même ? »
 Le ver lui répondit : « Ce n'est pas sans raison
 Qu'à filer je mets mon étude ;
 Pour fruit de mon travail et de ma solitude,
 Je serai bientôt papillon. »

Leçon où la sagesse brille,
 Et dont le sens est assez clair :
 S'il n'avait pas filé, ce ver
 Serait toujours resté chenille.

RICHER.

(1) Auteurs de grammaires et autres livres d'études.

LA RICHESSE D'UNE MÈRE.

Conte.

Sous un large tilleul dont le paisible ombrage
 Protégeait depuis bien des ans
 Le repos des vieillards, les ris des jeunes gens,
 Un jour les anciens du village
 Regardaient danser leurs enfants.
 Ils se contaient entre eux leurs secrets de famille,
 Leurs peines, leurs plaisirs, leur espoir, leurs soucis.
 Parmi tous ces naïfs récits,
 J'ai retenu celui que mère Pétronille
 Fit en ces mots à ses amis :

Vous admirez tous ma Denise,
 Et vous apprendrez sans surprise
 Que la dame de ce hameau,
 La trouvant si douce et gentille,
 En ait voulu faire sa fille
 Et l'élever dans son château.
 « Viens près de moi, petite amie,
 Lui dit-elle un jour tendrement ;
 Tu seras mon enfant chérie ;
 Je ferai le sort de ta vie
 Et te placerai dignement.
 Tu porteras riche dentelle,
 Fichu brodé, joli chapeau,
 Comme une noble demoiselle.
 Tu trouves qu'ici tout est beau ;
 Viens-y : si tu veux être belle,
 Tu verras nos festins, nos jeux,
 Et de fête en fête nouvelle
 Tes jours s'écouleront heureux.
 — Oh ! madame, dit ma Denise,
 Vous êtes trop bonne vraiment ;
 Mais puis-je être richement mise ?
 Ma mère est mise pauvrement.
 A vos fêtes comment me plaire,
 Quel goût avoir en un festin,
 Quand je sais que mon pauvre père
 Travaille et n'a rien que du pain ?
 — Tu raisones en bonne fille,

Dit la dame ; mais, mon enfant,
 Je veux donner à ta famille
 De quoi vivre plus aisément.
 — Oh ! oui, vous êtes généreuse ;
 Mais nous n'avons pas de besoins ;
 Avec peu ma mère est heureuse,
 Et pour elle, la chose affreuse
 Serait la perte de mes soins.
 — Ah ! s'écria la châtelaine,
 Donnant à Denise un baiser,
 Dieu me garde de vous causer,
 Bonnes gens, si cruelle peine !
 Mais je me souviendrai de toi,
 Denise ; va dire à ta mère
 Qu'elle est bien plus riche que moi,
 Puisquedansson humblechaumière
 Elle possède un doux trésor,
 Dont ni la puissance ni l'or
 Ne peuvent priver sa misère. »
 Dans le hameau, depuis ce jour,
 Jamais la dame n'est venue
 Sans nous dire un petit bonjour,
 Et sans répéter tout émue,
 Faisant un soupir à part soi :
 « Allez, ma bonne Pétronille,
 Quoique je dote votre fille,
 Vous êtes plus riche que moi. »

L. P. DE JUSSIEU (LE BON GÉNIE.)

L'ENFANT ET LA POUPÉE.

Fable.

Dans une foire un jeune enfant,
 Promené par sa gouvernante,
 Contemplant d'un œil dévorant
 Mains beaux colifichets : tout lui plaît, tout le tente ;
 Il veut Polichinelle, ensuite un porteur d'eau,
 Et puis il n'en veut plus. « Voulez-vous une épée ?
 — Ah ! oui ; mais non, j'aime mieux ce berceau. »
 Il l'eût pris, sans une poupée
 Qui le séduisit de nouveau.
 On la lui donne ; en sautant il l'emporte.
 Chez sa maman, le voilà de retour ;
 Aux gens du logis tour à tour
 Il fait baiser l'objet qui d'aise le transporte :
 Depuis le matin jusqu'au soir,
 De chambre en chambre il la promène ;
 S'il faut aller coucher, il la quitte avec peine,
 Et s'endort en pleurant dans les bras de l'espoir :
 En dormant il en rêve, et le jour lui ramène
 Sa mimi : qu'on l'apporte ! eh ! vite ; il veut la voir.
 Pendant près de huit jours avec exactitude
 Fanfan joua soir et matin,
 Il paraissait content ; mais le petit coquin
 De sa possession se fit une habitude.
 L'habitude et le froid se tiennent par la main :
 Le froid donc s'ensuivit, et le dégoût enfin.

VADÉ.

LE SINGE ET LE CHIEN.

Fable.

Messire Jacquinot, un jour,
 Habitant d'un logis avec un chien fidèle,
 Se plaignit que, malgré son zèle
 Pour amuser par plus d'un tour,
 Il n'était pas payé, comme lui, de retour.
 « On me donne des noix, dit-il, et des gimblettes,
 Des macarons, des tartelettes ;
 En me regardant, chacun rit ;
 Mais c'est toi seul que l'on chérit.
 Près du maître ou de la maîtresse,
 L'on te flatte, l'on te caresse,
 Avec eux tu sors tous les jours ;
 Ou lorsqu'au logis on te laisse,
 En rentrant quels tendres bonjours !

Pourquoi ne suis-je pas flatté, chéri de même ?
 Pour te faire aimer que fais-tu ?
 — Rien, dit le chien, d'un ton simple, ingénu ;
 Mais j'obéis, et surtout j'aime. »

Le talent peut être payé
 Par l'admiration ou par les bons offices ,
 On peut encore acquitter ses services ;
 Mais l'amitié peut seule acquitter l'amitié.

M^{me} MANCREAU.

LE GRILLON ET LE VER LUISANT.

Fable.

Par une belle nuit, un grillon sautillant
 Et chantant,
 S'en allait tout le long d'une plaine fleurie.
 Il y rencontre un ver luisant
 Bien brillant,
 Dont la vive lueur éclairait la prairie.
 « Bonsoir, bel astre radieux ;
 Bonsoir, noble étoile vivante,
 Dit le grillon ; que je te trouve heureux !
 De ta lumière étincelante
 On aperçoit au loin les feux ;
 Et dans ce pré, sur chaque plante,
 Quelque insecte vers toi tourne un œil envieux.
 — Il est vrai, dit le ver : mon sort est glorieux :
 La nature avec complaisance
 A répandu sur moi des dons bien précieux ;
 Et sans doute la différence,
 Mon cher, est grande entre nous deux.
 Te voilà tout brun et tout sombre,
 Te traînant à tâtons dans l'ombre,
 Obscur, sans être vu, sans voir ;
 Tandis que les rayons de ma vive lumière
 Guident non seulement mes pas quand il fait noir,
 Mais sont pour mainte fourmilière
 Comme un second soleil qui se lève le soir. »
 C'était là, pour un ver, un bien pompeux langage ;
 Mais il n'en dit pas davantage.
 Guidé par sa vaine lueur,
 Sur notre ver luisant un oiseau de ténèbres
 Fond, l'enlève, l'avale, et, sans nulle pudeur,
 L'envoie aux rivages funèbres.
 Cependant le grillon, tout tremblant de frayeur,
 S'était blotti sous des brins d'herbe :
 « Oh ! oh ! dit-il tout bas, ne soyons pas superbe.

De notre obscurité sachons nous consoler.
 La nature a voulu compenser toute chose ·
 De biens, de maux, chacun ici-bas a sa dose.
 Il peut coûter cher de briller.

L. DE JUSSIEU.

LE BOEUF.

Conte.

« Que l'homme est bon ! » disait en ruminant,
 Au milieu d'un riant herbage,
 Le plus calme des bœufs, à son gré raisonnant,
 Se reposant, se promenant,
 En un mot, vivant comme un sage :
 « Que l'homme est bon ! il m'amène à grands frais
 De ces arides bords qu'arrose la Mayenne ;
 Là, maigre, sec, je végétais
 Dans les travaux et dans la peine,
 Parmi la ronce et les genêts ;
 Grâce à lui, me voici dans la verte prairie
 Où l'Orne promène ses flots ;
 C'est là qu'au sein d'un doux repos
 J'engraisse en savourant l'herbe tendre et fleurie.
 Que l'homme est bon ! j'en ai l'âme attendrie ! »
 Comme il s'attendrissait, on s'en vint le chercher
 Avec ses compagnons. « Allons, il faut marcher.
 — Où donc ? — Vers la capitale.
 — Bon ! se dit notre ambitieux ;
 Je serai le bœuf-gras, j'éblouirai les yeux
 Dans cette marche triomphale ! »
 Et s'acheminant vers Paris,
 Il rêve des honneurs, des couronnes, des prix !
 Cette touchante rêverie
 Ne finit... qu'à la boucherie !
 Surpris par l'assommoir, pauvre bœuf ! tu criais :
 « L'homme est méchant, redoutez ses bienfaits ! »

Ainsi notre crédule espèce
 S'abandonne aisément à la main qui caresse.
 Dans des services apparents
 Les hommes sont trop confiants :
 Loin de moi les ingrats ! j'en maudirais l'engeance :
 Sachons pourtant si le bienfait
 Vient du cœur ou de l'intérêt ;
 La prudence, le temps, un peu d'expérience,
 Sont bons à consulter, même en reconnaissance.

ULRIC GUTTINGUER.

LE PETIT MENTEUR.

Élégie.

Venez bien près, plus près ; qu'on ne puisse m'entendre.
 Un bruit vole sur vous ; mais qu'il est peu flatteur !
 Votre mère en est triste, elle vous est si tendre !
 On dit, mon cher amour, que vous êtes menteur !
 Au lieu d'apprendre en paix la leçon qu'on vous donne,
 Vous faites le plaintif ; vous traînez votre voix,
 Et vous criez très haut : « Eh ! ma bonne, ma bonne ! »
 L'écho, qui me dit tout, m'en a parlé deux fois.
 Vous avez effrayé cette bonne attentive,

Et pour vous secourir,
 Près de vous toute pâle on l'a vue accourir.
 Hélas ! vous avez ri de sa bonté craintive,
 Enfant ! vous avez ri ! quelle douleur pour nous !
 On ne croira donc plus à vos jeunes alarmes !
 Si j'avais eu ce tort, j'irais à deux genoux
 Lui demander pardon d'avoir ri de ses larmes ;
 J'irais... Ne pleurez pas, causons avant d'agir.
 Écoutez une histoire, et jugez-la vous-même :
 Cachez-vous cependant sur ce cœur qui vous aime ;

Je rougis de vous voir rougir.
 « Au loup ! au loup ! à moi ! » criait un jeune pâtre ;
 Et les bergers entre eux suspendaient leurs discours,
 Trompés par les clameurs du rustique folâtre.
 Tout venait, jusqu'aux chiens, tout volait au secours.
 Ayant de tant de cœurs éveillé le courage,
 Tirant l'un du sommeil et l'autre de l'ouvrage,
 Il se mettait à rire, il se croyait bien fin :
 « Je suis loup, disait-il... » Mais attendez la fin.
 Un jour que les bergers, au fond de la vallée,
 Appelant la gaité sur leurs aigres pipeaux,
 Confondaient leurs repas, leurs chansons, leurs troupeaux,
 Et de leurs pieds joyeux pressaient l'herbe foulée :
 « Au loup ! au loup ! à moi ! » dit le jeune garçon,
 « Au loup ! » répéta-t-il d'une voix lamentable.
 Personne ne quitta la danse ni la table.
 « Il est loup, dirent-ils ; à d'autres la leçon, »
 Et cependant le loup dévorait la plus belle

De ses belles brebis :
 Et pour punir l'enfant qu'il traitait de rebelle,
 Il lui montrait les dents et rompait ses habits ;
 Et le pauvre menteur élevant ses prières
 Ne troublait que l'écho, ses cris n'apenaient rien ;
 Tout riait, tout dansait au loin sur les bruyères :
 « Eh, quoi ! pas un ami, pas même un chien ! »

On ajoute, et vraiment c'est pitié de le croire,
 Qu'il serrait la brebis dans ses deux bras tremblants.
 Et quand il vint en pleurs raconter son histoire,
 On vit que ses deux bras étaient nus et sanglants !
 « Il ne ment pas, dit-on, il saigne, il tremble, il pleure !
 Quoi ! c'est donc vrai, Colas ? (Il s'appelait Colas.)

Nous avons bien ri tout à l'heure,
 Et la brebis est morte ; elle est mangée !... Hélas ! »
 On le plaignit. Un rustre, insensible à ses larmes,
 Lui dit : « Tu fus menteur, tu trompas notre effroi ;
 Or, s'il m'avait trompé, le menteur fût-il roi,
 Me crirait vainement : aux armes ! »

Et vous n'êtes pas roi, mon ange, et vous mentez !
 Ici pas un flatteur dont la voix vous abuse ,

Vous n'avez point d'excuse.

Quand vous aurez perdu tous les cœurs révoltés,
 Vous ne direz qu'à moi votre souffrance amère ;

Car on ne ment pas à sa mère.

Tout s'enfuira de vous, j'en pleurerai tout bas ;
 Vous n'aurez plus d'amis, je n'aurai plus de joie !
 Que ferons-nous alors ?... Oh ! ne vous cachez pas,
 Prenez un peu courage, enfant, que je vous voie...
 Vous me touchez le cœur, j'y sens votre pardon.
 Allez, petit chéri, ne trompez plus personne ;
 Soyez sage, aimez Dieu ; je crois qu'il vous pardonne
 Il est père ! il est bon !

M^{me} DESBORDES-VALMORE.

L'ENFANT PRODIGE.

Apologue.

Un père avait deux fils d'un caractère
 Bien différent : l'un, d'une humeur austère,
 C'était l'aîné, faisait ses seuls plaisirs
 De ses devoirs ; le plus jeune, au contraire,
 Ne connaissait de lois que ses désirs,
 Ni d'autres soins que de les satisfaire :
 Mauvais sujet, dont les déportements,
 Pour ce bon père, étaient à tous moments
 L'objet nouveau d'une douleur amère.
 Enfin lassé du paternel séjour,
 Et pour mieux vivre au gré de son envie,
 Il demanda sa légitime , un jour,
 Et résolut de quitter sa patrie.
 De tous les biens il prit son contingent ;
 Il le vendit, en recueillit l'argent,
 Et s'exila du toit qui le vit naître.

Le voilà donc enfin devenu maître
De suivre en tout ses penchants malheureux.
Il s'en alla dans certaine contrée,
Où sa jeunesse à ses erreurs livrée
Se répandit en des excès honteux.
Les voluptés, le luxe, la dépense,
L'eurent bientôt traîné dans l'indigence.
Privé de tout, près de mourir de faim,
L'infortuné, tombé de l'opulence,
Se vit réduit à mendier son pain.
Le pain manqua, pour comble de misère.
Tout le pays se trouvant affligé
De la famine, il se vit obligé
D'aller garder, pour le plus vil salaire,
Quelques pourceaux, et, faute d'aliments,
De leur ravir ou d'envier leurs glands.
Rentrant alors en lui-même, il s'écrie :
« Ciel ! qu'ai-je fait ? lorsque dans ma maison,
Le moindre esclave en paix se rassasie,
Je suis sans pain, et dans l'abjection !
J'y reviendrai, je veux changer de vie,
Et de mon père obtenir mon pardon. »
Cédant enfin au remords qui le presse,
Vers ses foyers il retourne à l'instant.
Le père à peine aperçut son enfant,
Qu'il se sentit touché de sa détresse,
Et dans ses bras le reçut en pleurant.
Ce tendre accueil, cette douce indulgence
Pour tant d'erreurs, pénétrèrent le fils
D'un repentir et d'un amour immense.
Il ne sait plus qu'exprimer par des cris
Les sentiments de sa reconnaissance.
Saisi, confus, n'osant lever les yeux :
« Ah ! j'ai péché contre vous et les cieux,
S'écria-t-il, ô le meilleur des pères !
Je ne suis plus votre fils, trop heureux
D'être compté parmi vos mercenaires ;
Trop honoré de vous servir comme eux ! »
Le père ému d'un si touchant langage :
« Vite, dit-il, qu'on porte à mon enfant
Son bel habit, son premier vêtement ;
Que mon anneau dans ses doigts soit le gage
De mon amour et de son changement.
De tous mes biens que mon enfant jouisse :
Il était mort, le ciel me l'a rendu ;
Je le retrouve après l'avoir perdu :
Dans ma maison que tout se réjouisse. »
L'ordre aussitôt par le père est donné

De préparer une fête brillante,
 Pour célébrer ce retour fortuné ;
 Lorsque des champs revint son fils aîné,
 Dans sa maison il entend que l'on chante.
 Il était près d'entrer quand il apprit
 D'un de ses gens le retour de son frère.
 A ce discours il demeure interdit ;
 Et, selivrant au plus cruel dépit,
 Il refusait de rentrer chez son père.
 Le père alors vient au-devant de lui
 Pour l'amener, mais en vain il le prie :
 Non, non, dit-il, je vois trop aujourd'hui
 A quoi me sert d'avoir passé ma vie
 A vous servir : je n'ai jamais reçu
 Le moindre prix d'un travail assidu,
 Le moindre gré de mon obéissance ;
 Et quand ce fils qui a toujours vécu
 Dans les plaisirs et dans l'indépendance
 Revient à vous, il se voit caressé ;
 Il est l'objet d'une réjouissance ;
 Et son remords est mieux récompensé
 Que ne le fut jamais mon innocence.
 Eh quoi ! mon fils, dit le père affligé,
 Ce que je fais pourrait-il vous déplaire ?
 Auprès de moi vous avez partagé
 Tous mes plaisirs ; que pouvais-je donc faire
 Qui montrât mieux ma tendresse pour vous ?
 Mais aujourd'hui que votre jeune frère
 Revient touché d'une douleur sincère,
 Ne faut-il pas nous en réjouir tous ?

LABORIE.

LA CAVALE ET SON PETIT.

Fable.

Une cavale élevait son enfant
 Dans un excellent pâturage ;
 Rien n'y manquait, eau pure, tendre herbage,
 Ombrage frais, et cependant
 Le quadrupède adolescent
 En fut bientôt dégouté. Quoi ! ma mère,
 Toujours même lit, même chère !
 Est-ce donc vivre que cela ?
 Ces lieux sont beaux ; mais par delà
 Je gagerais qu'on trouve mieux encore.
 Allons, ma mère. — Allons, dit la jument,
 Il faut calmer l'ardeur qui te dévore ;
 Partons, mon fils, et demain dès l'aurore

Allons tâter du changement.
 Au point du jour ils traversent les plaines,
 Grimpent les monts, se donnent mille peines,
 Et tout cela, sans rien voir de nouveau :
 C'étaient des prés, et des bois, et de l'eau,
 Comme chez eux ; et même, en leurs domaines
 Tout s'y trouvait et meilleur et plus beau.

Enfin au bout de la journée,
 Lorsque la nuit eut brouillé l'horizon,
 La mère ayant à la maison,
 Par une route détournée,
 Sa géniture ramenée,
 On soupa bien. Le poulichon
 Se récria sur la pâture,
 Exquise et tendre nourriture ;
 Puis s'endormit sur le gazon,
 Rêvant à la bonne aventure,
 Et concluant que la nature
 Met le bonheur dans la diversité,
 Le changement, la nouveauté.
 Le lendemain en r'ouvrant la paupière
 Il reconnut les lieux et son erreur.
 Grande surprise ; et dans son cœur
 Il se disait : comment se peut-il faire
 Que cet herbage qui naguère
 M'affadissait, me semblait odieux,
 Soit devenu délicieux
 En une nuit ? — Non, non, reprit la mère ;
 L'herbage est tel qu'il a toujours été :
 La jouissance journalière
 T'en avait seule dégoûté ;
 Je t'ai guéri de la satiété
 En te trompant ; souviens-t'en pour la vie.
 Quand le bonheur est près de nous,
 Mon fils, n'ayons pas la folie
 De l'écarter par nos dégoûts.

MANCINI-NIVERNAIS.

LE LABOUREUR ET SON FILS.

Fable.

Un laboureur avait acquis
 Quelques arpents d'une terre stérile.
 Otez-en, dit-il à son fils,
 Les ronces, les chardons, et toute herbe inutile.
 Le jeune homme aussitôt visite le terrain :
 De tous côtés il voit avec chagrin
 Tout ce que la nature à nos désirs contraire

Fait naître dans un champ quand elle est en colère.
 Je n'en viendrai, dit-il, jamais à bout ;
 Ce ne sont qu'épines partout :
 Il me faudrait un siècle, et même davantage.
 Là-dessus il se décourage ;
 Il ne fait pas le moindre effort :
 Il court, il s'amuse, il s'endort.
 Le lendemain son père lui demande
 S'il a bien travaillé. — Non ; la tâche est trop grande ;
 Je n'ai pas commencé. — Le sage laboureur
 Lui dit alors avec douceur :
 Vous comprenez mal ma pensée ;
 Pourquoi m'attribuer une idée insensée ?
 Il ne s'agit que de ce petit coin.
 L'ouvrage n'est pas long, ne vous rebutez point.
 Son fils plein d'ardeur et de joie,
 Sans perdre un seul moment prend sa bêche, et s'emploie
 A nettoyer la place avec beaucoup de soin.
 Le jour suivant, tâche nouvelle.
 Ainsi de suite, il redouble de zèle :
 Tout le mauvais est arraché,
 Ce terrain si stérile est bientôt défriché.

Ne commencez un long ouvrage
 Qu'après en avoir fait sagement le partage.

BARRE.

LES DEUX JARDINIERS.

Fable.

Deux frères jardiniers avaient par héritage
 Un jardin dont chacun cultivait la moitié :
 Liés d'une étroite amitié,
 Ensemble ils faisaient leur ménage.
 L'un d'eux, appelé Jean, bel esprit, beau parleur,
 Se croyait un très grand docteur ;
 Et monsieur Jean passait sa vie
 A lire l'almanach, à regarder le temps,
 Et la girouette et les vents.
 Bientôt donnant l'essor à son rare génie,
 Il voulut découvrir comment d'un pois tout seul
 Des milliers de pois peuvent sortir si vite ;
 Pourquoi la graine du tilleul,
 Qui produit un grand arbre, est pourtant plus petite
 Que la fève qui meurt à deux pieds du terrain ;
 Enfin, par quel secret mystère
 Cette fève qu'on sème au hasard sur la terre
 Sait se retourner dans son sein,

Place en bas sa racine, et pousse en haut sa tige.
 Tandis qu'il rêve et qu'il s'afflige
 De ne point pénétrer ces importants secrets,
 Il n'arrose point son marais ;
 Ses épinards et sa laitue
 Sèchent sur pied ; le vent du nord lui tue
 Ses figuiers qu'il ne couvre pas.
 Point de fruits au marché, point d'argent dans la bourse ;
 Et le pauvre docteur avec ses almanachs
 N'a que son frère pour ressource.
 Celui-ci, dès le grand matin,
 Travaillait en chantant quelque joyeux refrain,
 Bêchait, arrosait tout du pêcher à l'oseille.
 Sur ce qu'il ignorait sans vouloir discourir,
 Il semait bonnement pour pouvoir recueillir :
 Aussi, dans son terrain, tout venait à merveille ;
 Il avait des écus, des fruits et du plaisir.
 Ce fut lui qui nourrit son frère ;
 Et quand monsieur Jean tout surpris
 S'en vint lui demander comment il savait faire :
 Mon ami, lui dit-il, voilà tout le mystère :
 Je travaille, et tu réfléchis ;
 Lequel rapporte davantage ?
 Tu te tourmentes, je jouis ;
 Qui de nous deux est le plus sage ?

FLORIAN.

L'HIRONDELLE ET LE COUCOU.

Fable.

Maître coucou rencontre une hirondelle
 Qui revenait des royaumes lointains.
 « Eh ! vous voilà, voyageuse éternelle ?
 Arrêtez, dites-moi quelque bonne nouvelle,
 Apprenez-moi des faits certains.
 — J'ai des amis partout, car partout j'ai su plaire :
 — Répondez-moi, ma très chère commère,
 Vous avez vu bien des pays nouveaux ;
 Dites, sous un autre hémisphère
 Parle-t-on beaucoup des oiseaux ?
 La voix du rossignol est-elle aussi brillante
 Parmi les peuples du Japon,
 Que parmi nous ? Oh ! je croirais que non.
 — Pardonnez-moi ; tout de même elle enchante ;
 Il est toujours le héraut du printemps,
 L'âme de nos riants bocages,
 Le chantre ailé dont les accents
 Plaisent le mieux sous les sombres feuillages.

— Et la fauvette? — Elle a son prix :
 Sa gorge noire et son gentil corsage
 Lui font un grand nombre d'amis ;
 On chérit encore son ramage.
 — Et moi, qu'en dit-on ? — Vous ? on n'en dit rien du tout :
 Jamais sur vous le moindre mot ne sonne.
 — Ah ! les ingrats ; ils me poussent à bout :
 Eh bien ! je parlerai toujours de ma personne.

Ainsi se venge un faquin orgueilleux ;
 Comme un coucou, sans cesse égoïste, ennuyeux.

BARBE.

LA TAUPE ET LES LAPINS.

Fable.

Chacun de nous souvent connaît bien ses défauts ;
 En convenir, c'est autre chose :
 On aime mieux souffrir de véritables maux
 Que d'avouer qu'ils en sont cause.
 Je me souviens à ce sujet
 D'avoir été témoin d'un fait
 Fort étonnant et difficile à croire ;
 Mais je l'ai vu, voici l'histoire.

Près d'un bois, le soir à l'écart,
 Dans une superbe prairie.
 Des lapins s'amusaient sur l'herbette fleurie,
 A jouer au colin-maillard.
 Des lapins ! direz-vous, la chose est impossible.
 Rien n'est plus vrai pourtant : une feuille flexible
 Sur les yeux de l'un deux en bandeau s'appliquait,
 Et puis sous le cou se nouait.
 Un instant en faisait l'affaire.
 Celui que ce ruban privait de la lumière
 Se plaçait au milieu ; les autres alentour
 Sautaient, dansaient, faisaient merveilles,
 S'éloignaient, venaient tour à tour
 Tirer sa queue ou ses oreilles.
 Le pauvre aveugle alors, se retournant soudain,
 Sans craindre pot au noir, jette au hasard sa patte :
 Mais la troupe échappe à la hâte ;
 Il ne prend que du vent, il se tourmente en vain,
 Il y sera jusqu'à demain.
 Une taupe assez étourdie,
 Qui sous terre entendit ce bruit,
 Sort aussitôt de son réduit,

Et se mêle dans la partie.
 Vous jugez que, n'y voyant pas,
 Elle fut prise au premier pas.
 « Messieurs, dit un lapin, ce serait conscience,
 Et la justice veut qu'à notre pauvre sœur
 Nous fassions un peu de faveur ;
 Elle est sans yeux et sans défense,
 Ainsi je suis d'avis... — Non, répond avec feu
 La taupe, je suis prise, et prise de bon jeu ;
 Mettez-moi le bandeau. — Très volontiers, ma chère,
 Le voici : mais je crois qu'il n'est pas nécessaire
 Que nous serrions le nœud bien fort.
 — Pardonnez-moi, monsieur, reprit-elle en colère,
 Serrez bien, car j'y vois... Serrez, j'y vois encor. »

FLORIAN.

LA PREMIÈRE HIRONDELLE.

Voyageuse lointaine, oh ! sois la bien-venue,
 C'est bien toi, je t'ai reconnue
 A ton vol savant et léger.
 De la famille ailée, au printemps attendue,
 Quel autre, comme toi, sait louvoyer, plonger,
 Raser le sol, planer au milieu de la nue,
 Et dans le vaste champ des airs
 Tracer en se jouant mille cercles divers ?
 Quand ta peuplade se hasarde
 A quitter des climats plus doux,
 A la tête de l'avant-garde
 C'est toi qui la première arrives parmi nous.
 Sans doute, tu viens reconnaître
 Dans l'angle hospitalier du toit de mon réduit,
 La place de ton nid, ou retrouver peut-être
 Celui qui l'an passé par ton bec fut construit.
 Ton instinct merveilleux, d'un reste de froidure
 Brave le retour impuissant ;
 Et si le vent du nord pour la frêle verdure
 Paraît encore menaçant,
 Ton arrivée, heureux augure,
 M'apprend que la fleur du verger
 Peut des frimas tardifs affronter le danger.
 Du printemps qui renaît, messagère fidèle,
 Quand tu parais je crois entendre Philomèle,
 Je respire un air doux, je foule un gazon frais,
 Je cherche le bouton de la rose nouvelle ;
 Tu fais déjà goûter les biens que tu promets,
 Semblable à l'espérance, et moins trompeuse qu'elle.

BRUSSIN.

LA POMME REVÊCHE.

Un jour une jeune personne
 Qui se croyait aimable et bonne,
 Parce qu'hélas ! on ne se connaît point,
 Auprès de sa maman, choisissait dans la serre
 Des fruits qui fussent à leur point.
 Un pareil soin savait lui plaire ;
 Aussi toujours Anna le remplissait gaîment.
 Mais quand d'autres détails, ou simplement l'étude
 Devait l'occuper un instant,
 La jeune fille avait pour habitude
 De montrer sa mauvaise humeur ;
 Dans les jeux même encore elle avait de l'aigreur,
 Pour un rien de la bouderie ;
 La bonne maman s'affligeait
 De ce caractère imparfait,
 Qui de sa fille chérie
 Ne faisait pas une agréable enfant ;
 Ce qui vaut mieux pourtant que d'être fort jolie.

Je disais que pour le dessert
 Elle cherchait le fruit le plus beau, le moins vert ;
 Une pomme gentille et couleur de la pêche
 N'est pas plus tôt mise en sa main
 Qu'Anna la jette avec dédain :
 « Pourquoi ? dit la maman. — C'est qu'elle est trop revêche.
 — Plus tard nous la prendrons, ma fille, attendons-la.
 — Non, non, dit la jeune personne,
 Jamais, jamais elle ne sera bonne.
 (Or c'était pomme à cidre, au hasard mise là.)
 Anna, grâce à l'expérience,
 Avait déjà des fruits parfaite connaissance.
 A son conseil la maman se rendit,
 Puis regardant sa fille, aussitôt elle dit :
 Mon Anna, tu vois qu'on rejette
 Un fruit de mauvais acabit :
 Que fera-t-on d'une fillette
 Dont l'âpreté, dont la mauvaise humeur
 De tout époux repousserait le cœur ?
 On voudra, comme moi, qu'elle mûrisse encore ;
 Ou si pour l'agrément, qui pourtant la décore,
 Quelqu'un la choisissait, hélas !
 De cette humeur le mari bientôt las
 Délaisserait sa femme et jeune et belle et fraîche,
 Ainsi que tu le fais de la pomme revêche.

LA LEÇON INDIRECTE, OU LE MANGEUR D'HUITRES.

Conte.

Un voyageur tout morfondu,
 Arrive un jour dans une hôtellerie ;
 Un bon foyer lui fait envie,
 Mais l'accès en est défendu
 Par nombre de frileux, gardant chacun leur place.
 On sait pourtant comme au dehors il glace.
 Mais comme on paie son écot
 On veut rester *in statu quo* ⁽¹⁾.
 Dans un salon, par politesse,
 On eût offert le coin du feu ;
 Dans une auberge, a-t-on tant de délicatesse ?
 On a payé... Pourquoi se déranger un peu ?
 Que d'égoïsme, hélas ! sur la machine ronde ;
 Eh quoi ! parce qu'on a payé
 Doit-on demeurer sans pitié ?
 La politesse du beau monde
 N'offre donc qu'un charme imposteur ?
 Ce n'est donc pas l'élan du cœur ?
 N'importe, notre voyageur,
 Quoique gelé, n'en paraît pas plus triste :
 Laisant chacun être égoïste,
 Il s'occupe de son cheval.
 « Garçon ! il vient d'avoir du mal,
 Traitez-le bien, oui, je vous en conjure ;
 De l'avoine à comble mesure,
 Un cent d'huitres pour son dessert,
 Puis du vin blanc, et du plus cher...
 — Eh quoi ! monsieur... — Faites ce qu'on demande :
 Si la dépense en est plus grande,
 Que vous importe, mon ami,
 Quoique la chose soit étrange. »
 Il va donc servir l'animal.
 « Des huitres ! quoi ! se peut-il qu'il en mange ?
 Se disent nos frileux. Allons voir ce cheval. »
 Et chacun défile à la ronde.
 Notre homme alors, au feu prend ses ébats,
 S'y fait servir un bon repas,
 En l'absence de tout le monde.
 Bientôt le garçon rentre avec chaque témoin,
 Il apporte au mangeur les huitres tout ouvertes.
 « Je l'avais bien pensé, monsieur, il n'en veut point.

(1) Mots latins qui signifient : *dans le même état*, c'est-à-dire *chacun à sa place*.

— Peut-être sont-elles trop vertes ?
 Dit l'étranger, donnez-les-moi ;
 Je vais déjeuner comme un roi,
 Le dos au feu, le ventre à table. »
 Chacun des curieux qui fut peu charitable,
 Sent la malice et rit du bout des dents :
 Tous servent donc de paravents
 Au voyageur qui fut d'abord derrière.
 Le plus grondeur, le plus atrabilaire,
 N'en eût osé marquer de contrariété,
 Car c'eût été faire la confidence
 Qu'en lui la curiosité
 L'emportait sur la complaisance.

LA MÊME.

 LES PETITS MIROIRS.
Conte.

Aline avait compté dix ans,
 Aline chérissait sa mère,
 Et chaque jour formait des vœux ardents
 Pour réussir à ne point lui déplaire.
 Mais Aline était fort légère ;
 En sorte que ses vœux souvent
 Étaient emportés par le vent,
 Et mainte sottise était faite
 Avant même que la pauvrete
 Soupçonnât pourquoi ni comment ;
 Alors l'aimable et douce Aline
 Se repentait, se désolait ;
 Mais, quoiqu'elle en fût bien chagrine,
 Le mal n'en était pas moins fait.
 Repentir est chose touchante
 S'il est suivi d'un franc retour ;
 Nouveau repentir chaque jour
 N'est que chose décourageante.
 C'était là ce que mainte fois,
 Sans en être plus réfléchie,
 Avait pensé notre étourdie.
 Un soir, le long d'un petit bois,
 Elle se promenait seulette,
 Repassant tout bas dans sa tête
 Ses fautes du jour et du mois :
 « Mais comment donc, se disait-elle,
 Désirant ne faillir en rien,
 Aux vœux que j'ai formés suis-je si peu fidèle ?
 N'existe-t-il donc nul moyen

D'être avertie à temps et du mal et du bien ?
 Car enfin, je veux être sage ;
 Et c'est malgré ma volonté,
 C'est par pure légèreté,
 Que mon esprit distrait, imprévoyant, volage,
 Loin de la bonne route est souvent emporté.
 Ah ! si je connaissais quelque fée ou génie
 Qui me donnât un talisman
 Pour m'empêcher d'être étourdie,
 Je n'affligerais plus maman ! »
 Ne croyant pas être entendue,
 Elle avait prononcé tout haut ces derniers mots,
 Quand tout à coup s'offre à sa vue
 Une femme ridée, édentée et bossue,
 Sur sa bosse portant deux énormes fagots,
 Et qui s'efforçait à grand'peine
 D'en charger encore un sur son malheureux dos.
 « Ma belle enfant, dit-elle, en reprenant haleine,
 Donnez-moi, s'il vous plaît, un petit coup de main.
 — Bien volontiers, » répond notre Aline empressée ;
 Et plus prompte que la pensée,
 Elle court au fagot qu'elle enlève soudain.
 « Grand merci, dit la vieille ; avant qu'il soit demain,
 Belle enfant, votre complaisance
 Aura reçu sa récompense. »
 A ces mots, stupéfaite, Aline s'arrêta.
 Elle voulait parler, mais sa voix étouffée
 Pendant un instant lui manqua.
 « Quoi donc ! dit-elle enfin, seriez-vous une fée ?
 Vous en avez bien l'air ! — Je n'ai pas cet honneur,
 Dit la vieille ; et, malgré ma bosse,
 Je ne suis pas même la sœur
 De la célèbre Carabosse.
 Mais je n'en sais pas moins tout ce qu'en cet instant
 Vous désirez, ma belle enfant.
 Vous gémissiez d'être légère ;
 Et pour vous indiquer toujours, à tout moment,
 Ce qu'il faut éviter, ce que vous devez faire,
 Vous voudriez un talisman.
 Eh bien ! apprenez qu'il existe,
 Ce talisman si précieux.
 Je ne puis vous dire en quels lieux ;
 C'est à vous de chercher ; mais sachez qu'il consiste
 En deux jolis petits miroirs,
 Tous deux bien brillants, quoique noirs,
 Dans lesquels vous lirez, à toute heure et de suite,
 La règle de votre conduite,
 Et jusqu'à vos moindres devoirs.

Eh bien ! vous semblez interdite.
 De trouver ce trésor perdriez-vous l'espoir !
 Écoutez ! A mon tour je vous dois un peu d'aide :
 Observez bien ; et, dès ce soir,
 Je vous dis que vous pouvez voir
 La personne qui le possède...

La vieille à ces mots s'éloigna,
 Laissant Aline bien pensive.
 Celle-ci, crédule et naïve,
 Tout lentement au logis retourna.
 Elle y parut silencieuse
 Pendant tout le reste du jour,
 Demeura dans un coin, rêveuse,
 Observant chacun tour à tour,
 Et cherchant son trésor. « Ce soir, se disait-elle,
 Ce soir même, à moi doit s'offrir
 La personne aux mains de laquelle
 Je puis, dit-on, le découvrir.
 Sans doute, c'est une étrangère ;
 Car j'ai souvent ici fureté tous les coins ;
 Et, sans connaître alors sa vertu singulière,
 Je l'aurais entrevu du moins.
 Voyons, attendons ! » La pauvre
 Ne s'apercevait pas qu'il était déjà tard,
 Et qu'il fallait bientôt songer à la retraite.
 Cependant sa mère inquiète
 Fixait sur elle un doux regard,
 Et semblait l'avertir de gagner sa chambrette.
 De ce regard tendre, expressif,
 Aline à la fin fut frappée ;
 Et levant sur sa mère un œil brillant et vif :
 « Ah ! les voilà, dit-elle, on ne m'a pas trompée ;
 Voilà mes deux miroirs, voilà mon talisman !
 Ce sont les beaux yeux de maman.

L.-P. DE JUSSIEU

LE SANSONNET.

Fable.

Le commensal ⁽¹⁾ d'un savetier,
 Jaune de bec, noir et gris de plumage,
 Et sansonnet de son métier,
 Servait de passe-temps à tout le voisinage.

(1) *Commensal*. Celui qui mange habituellement à la même table avec un autre.

Par un homme de qualité
 Qu'avait charmé son caquetage,
 Le sansonnet fut acheté.
 Il criait, il chantait, ne se sentait pas d'aise,
 Et croyait chez un grand être mieux que chez Blaise;
 Mais il comptait sans monseigneur.
 Celui-ci, vu son haut parage,
 Ne pouvant s'occuper des besoins du jaseur,
 En donne la garde à son page :
 Le page, tout entier aux plaisirs de son âge,
 Remet sa tâche à l'écuyer;
 L'écuyer au frotteur; le frotteur au portier,

 S'embarrassant fort peu que notre sansonnet
 Eût ou non ce qu'il lui fallait ;
 Tellement que le pauvre hère
 Manquait souvent du nécessaire.
 Se souvenant alors de son premier état,
 Il s'écriait : « Foin de l'éclat !
 Hélas! près de mon ancien maître,
 Rien ne manquait à mon bien-être ;
 Il était seul pour me chérir,
 Pour me soigner, pour me nourrir;
 J'avais de tout en abondance :
 Sous son toit régnait l'indigence,
 Il eût craint de m'en voir souffrir.
 J'ai cent valets dans ce lieu magnifique
 Où j'espérais jouir du plus heureux destin,
 Et cependant j'y meurs de faim !....
 Ah ! que ne suis-je encore au fond de ma boutique ! »

Mon pauvre sansonnet, je suis de votre avis ;
 Et je dis avec vous qu'un nombreux domestique
 N'indique pas toujours les gens les mieux servis.

LES PETITS ORPHELINS.

L'hiver glace les champs, les beaux jours sont passés :
 Malheur au pauvre sans demeure !
 Loin des secours il faut qu'il meure ;
 Comme les champs, alors tous les cœurs sont glacés.
 De l'an renouvelé c'était la nuit première ;
 Les mortels, revenant de la fête du jour,
 Hâtaient leur joie et leur retour;

(1) *Foin de l'éclat!* J'ai assez de la grandeur et de la richesse ; je n'en veux plus.

Même un peu de bonheur visitait la chaumière.
 Au seuil d'une chapelle assis,
 Deux enfants, presque nus et pâles de souffrance,
 Appelaient des passants la sourde indifférence,
 Soupissant de tristes récits.
 Une lampe à leurs pieds éclairait leurs alarmes
 Et semblait supplier pour eux.
 Le plus jeune, tremblant, chantait baigné de larmes,
 L'autre tendait la main aux refus des heureux :
 « Nous voici deux enfants; nous n'avons plus de mère :
 Elle mourut hier en nous donnant son pain :
 Elle dort où dort notre père.
 Venez, nous avons froid, nous expirons de faim.
 L'étranger nous a dit : allez, j'ai ma famille;
 Est-ce vous que je dois nourrir?
 Nous avons vu pleurer sa fille,
 Et pourtant nous allons mourir. »
 Et sa voix touchante et plaintive
 Frappait les airs de cris perdus :
 La foule sans les voir s'échappait fugitive,
 Et bientôt on ne passa plus.
 Ils frappent à la porte sainte ;
 Car leur mère avait dit que Dieu n'oubliait pas ;
 Rien ne leur répondit que l'écho de l'enceinte,
 Rien ne venait que le trépas.
 La lampe n'était pas éteinte;
 L'heure, d'un triste son, vint soupirer minuit ;
 Au loin, d'un chant de fête, on entendit le bruit,
 Mais on n'entendit plus de plainte.
 Vers l'église portant ses pas,
 Un prêtre, au jour naissant, allant à la prière,
 Les appelle en pleurant ; ils ne se lèvent pas !
 Leur pauvre enfance, hélas ! se tenait embrassée
 Pour conserver sans doute un reste de chaleur,
 Et le couple immobile, effrayant de pâleur,
 Tendait encor sa main glacée.
 Ce Dieu qu'ils imploraient, touché de leur misère,
 Leur ouvrit la porte des cieux ;
 Ils y finirent leur prière
 Unie aux chœurs des bienheureux.

L. BELMONTET.

 LE CONVOI D'UN ENFANT.
Fable.

Un jour que j'étais en voyage	Je vis deux hommes du village
Près de ce clos qu'un mur défend,	Qui portaient un cercueil d'enfant.

Une femme marchait derrière
Qui pleurait et disait tout bas
Une lente et triste prière,
Celle qu'on dit lors d'un trépas.

Point de parents, point de famille :
Je ne vis le long du chemin
Qu'une pauvre petite fille
Cachant ses larmes dans sa main.

Elle suivait la longue allée
Qui conduit au champ du repos,
Et paraissait bien désolée,
Et dévorait bien des sanglots.

Ainsi marchant, quand ils passèrent
Au pied de ce grand peuplier,
Ceux qui travaillaient s'arrêtèrent,
Et je les vis s'agenouiller,

Prier le ciel pour la jeune âme,
Faire le signe de la croix ;

Et quand passa la pauvre femme,
Se détourner tous à la fois.

Cependant inclinant la tête,
Au cimetière on arriva ;
Une fosse ouverte était prête ;
Alors un homme dit : « C'est là ! »

Et la fosse n'étant plus vide
On y poussa la terre... et puis
Je ne vis qu'une fosse humide
Avec une branche de buis.

Et comme la petite fille
S'en allant passa près de moi,
Je l'arrêtai par sa mantille :
« Tu pleures, mon enfant, pourquoi ? »

— Monsieur, c'est que Julien, dit-elle,
Mon petit camarade, est mort ; »
Et voilant sa noire prunelle,
La pauvrette pleura plus fort.

DOVALLE.

LE COLIMAÇON.

Fable.

Sans amis comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes ;
De soi seul emplir sa maison,
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes ;

Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures ;
Outrager les plus tendres fleurs
Par ses baisers ou ses morsures ;
Enfin chez soi, comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'égoïste⁽¹⁾,
Et celle du colimaçon.

A. V. ARNAUD.

LE FILS INGRAT.

Fable.

Des dons de la nature,
Un enfant
En naissant
Reçut ample mesure.
Air de dignité,
Esprit et beauté,

(1) L'égoïste est celui qui ne pense jamais aux autres, qui n'aime que soi.

Ame simple et pure ;
Il eut tout, hors un point :
Encor, pourquoi ne l'eut-il point ?
C'est qu'il était en sa puissance
De l'avoir ou ne l'avoir pas.
Ce point, c'était l'obéissance :
Notre enfant n'en fit aucun cas ;
Il préféra l'indépendance
Et sa dangereuse douceur
Aux lois qu'un père avec prudence
Lui prescrivait pour son bonheur.
Ce fils rebelle est placé par son père
Dans un verger délicieux.
Entre mille fruits savoureux,
Dont le choix est permis à son goût, à ses yeux
(Entre mille, c'est bien de quoi se satisfaire),
Un seul est défendu comme pernicieux ;
Eh bien ! celui-là seul eut le droit de lui plaire.
Il est bientôt cueilli, mangé,
Et bientôt le père est vengé.
De malheurs une longue file
Accable ce fils indocile ;
Mais de ces maux le plus affreux,
Celui qui plus le désespère,
C'est de se voir privé de la clarté des cieux.
Si l'on juge qu'alors le père
N'écoutant plus que sa colère,
Abandonna l'aveugle à son mauvais destin,
Et que le fils puni, cessa d'être mutin,
C'est mal juger. Chacun garda son caractère :
Même tendresse d'un côté,
Et de l'autre, toujours même indocilité :
A la voix de l'enfant qui pleure et se désole,
On voit bientôt le bon père accourir :
Il le rassure, il le console ;
Il fait bien plus encore, il va le secourir.
« Fils ingrat, lui dit-il, mais fils ingrat que j'aime,
Si ton malheur est grand, mon amour est extrême ;
Ton infortune et tes besoins
Exigent les plus tendres soins,
De mon cœur tu peux les attendre :
Pour guider tes pas incertains,
Sers-toi de ce bâton que je mets en tes mains ;
Entre mes bras j'aurai soin de te prendre,
S'il se trouve un chemin difficile et glissant,
Où ton bâton serait un secours impuissant. »
Voilà ce que promet et ce que fait le père ;
Pouvait-il plus promettre, et pouvait-il mieux faire ?

Voyons comment se comporta l'enfant.
 Tout l'effraie d'abord, l'intimide, l'étonne;
 Avec son bâton il tâtonne;
 Puis quand il a bien tâtonné,
 Il lève un pied timide,
 Le porte où le bâton le guide,
 Le pose à terre, est encore étonné;
 Vers ce pied précurseur, bientôt l'autre s'avance,
 Et mon aveugle a fait un pas;
 Au second, au troisième, même embarras;
 Mais le temps et l'expérience
 Amènent la facilité;
 Et le voilà qui trotte avec agilité,
 C'est-à-dire avec imprudence:
 Le bâton n'est plus consulté,
 Et ne sert que de contenance.
 Le père a beau crier : « Mon fils, prends garde à toi ;
 Sers-toi de ton bâton ; par ici, viens, suis moi ;
 Où vas-tu, malheureux ? arrête ! »
 L'enfant laisse crier et n'en fait qu'à sa tête ;
 Aussi Dieu sait comme il tombe souvent
 En arrière tantôt et tantôt en avant ;
 A chaque chute il pleure, il gémit, il s'afflige ;
 Mais jamais il ne se corrige.
 Si le père lui prend la main
 Pour le sauver d'un précipice
 Et le remettre en bon chemin,
 Comment paie-t-il ce service ?
 Je vais le dire, mais hélas ! le croira-t-on ?
 Il le frappe de son bâton.
 De son bâton ! comment, son père !
 Oui, son père et son bienfaiteur.
 Ah ! Dieu ! quel mauvais caractère !
 Puisse le ciel, juste vengeur....
 Prenez garde, qu'allez-vous dire ?
 C'est tout le genre humain que vous allez maudire :
 Le père, l'enfant, le bâton,
 Ce sont Dieu, l'homme et la raison.

L'ABBÉ LEMONNIER.

PROSE.

DE L'ENFANCE.

Si quelque chose est capable de nous donner une idée de notre faiblesse, c'est l'état où nous nous trouvons immédiatement après la naissance : incapable de faire aucun usage de ses organes et de se servir de ses sens, l'enfant qui naît a besoin de secours de toute espèce ; c'est une image de misère et de douleur ; il est, dans ce temps, plus faible qu'aucun des animaux ; sa vie incertaine et chancelante paraît devoir finir à chaque instant ; il ne peut se soutenir ni se mouvoir ; à peine a-t-il la force nécessaire pour exister et pour annoncer par des gémissements les souffrances qu'il éprouve ; comme si la nature voulait l'avertir qu'il est né pour souffrir, et qu'il ne vient prendre place dans l'espèce humaine que pour en partager les infirmités et les peines.

BUFFON.

A DEMAIN.

Conte.

Je labourerai demain mon champ, disait Jeannot : il ne faut pas perdre de temps, car la saison s'avance ; et si je négligeais de cultiver mon champ, je n'aurais point de blé, et par conséquent point de pain.

Le lendemain arriva. Jeannot était debout dès l'aurore : il songeait déjà à voir sa charrue, lorsqu'un de ses amis vint l'inviter à un festin de famille. Jeannot hésita d'abord ; mais en y réfléchissant, il se dit : un jour plus tôt ou plus tard, ce n'est rien pour mon affaire, et un jour de plaisir perdu l'est pour toujours. Il alla au festin de son ami.

Le lendemain, il fut obligé de se livrer au repos, car il avait un peu trop bu, un peu trop mangé, et il avait mal à la tête et à l'estomac. Demain, nous réparerons cela, dit-il en lui-même.

Demain vint ; il plut ; Jeannot eut la douleur de ne pouvoir sortir de la journée.

Le jour suivant, le soleil était beau, et Jeannot se sentait plein de courage : malheureusement son cheval était malade à son tour. Jeannot maudit la pauvre bête.

Le jour suivant était un jour de fête : on ne pouvait se livrer au travail. Une nouvelle semaine commence, et en une semaine on expédie bien de la besogne.

Il commença par aller à une foire des environs ; il n'avait jamais manqué d'y aller ; c'était la plus belle foire à dix lieues à la ronde. Il alla en-

suite à la noce d'un de ses plus proches parents : il alla même à un enterrement ; enfin, il s'arrangea si bien que lorsqu'il se mit à labourer son champ, la saison de semer était passée : aussi n'eut-il rien à récolter.

Quand vous avez quelque chose à faire, faites-le tout de suite ; car si vous êtes maître du présent, vous ne l'êtes pas de l'avenir. Celui qui remet toujours ses affaires à demain court grand risque de n'en terminer aucune.

PIERRE BLANCHARD.

LE PETIT LAPIN INDOCILE.

Fable.

Un jeune lapin, échappé du terrier contre l'ordre de sa mère, se jouait au beau soleil du matin sur l'herbe tendre et le serpolet odorant ; il était tout entier au plaisir, tandis que sa mère, inquiète sur son sort, le cherchait de tous côtés. Hélas ! disait-elle, si le renard le rencontrait, il serait perdu : il ne saurait pas encore éviter et fuir ce méchant animal.

Le renard le rencontra en effet. Bien ! mon petit ami, lui cria-t-il dès qu'il l'aperçut, bien ! vous ne pouviez mieux faire que de quitter le terrier pour jouir de cette belle matinée : sans vous, je courais grand risque de ne pas déjeuner aujourd'hui. Et cela dit, il sauta sur le petit lapin dont il ne fit que trois bouchées.

La désobéissance a conduit plus d'un enfant à sa perte.

LE DRAGON¹ ET LES RENARDS.

Fable.

Un dragon gardait un trésor dans une profonde caverne ; il veillait jour et nuit pour le conserver. Deux renards, grands fourbes et grands voleurs de leur métier, s'insinuèrent auprès de lui par leurs flatteries. Ils devinrent ses confidents. Les gens les plus complaisants et les plus empressés ne sont pas les plus sûrs. Ils le traitaient de grand personnage, admiraient toutes ses fantaisies, étaient toujours de son avis, et se moquaient entre eux de leur dupe. Enfin, il s'endormit un jour au milieu d'eux : ils l'étranglèrent et s'emparèrent du trésor. Il fallut le partager : c'était une affaire bien difficile, car deux scélérats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un se mit à moraliser : A quoi, disait-il, nous servira tout cet argent ? Un peu de chasse nous vaudrait mieux : on ne mange point de métal ; les pistoles² sont de mauvaise digestion. Les hommes sont des fous d'aimer tant de fausses richesses : ne soyons pas aussi insensés qu'eux. L'autre fit semblant d'être touché de ces réflexions, et assura qu'il voulait vivre en philosophe comme Bias³, portant tout son bien sur lui. Chacun

(1) Le dragon est un animal fabuleux : il est le symbole de la surveillance.

(2) Ancienne monnaie qui n'existe plus en France. Elle valait dix francs.

(3) Bias, né à Priene, ville d'Ionie, était un des sept sages de la Grèce.

fit semblant de quitter le trésor : mais ils se dressèrent des embûches, et s'entre-déchirèrent. L'un d'eux, en mourant, dit à l'autre, qui était aussi blessé que lui : que voulais-tu faire de cet argent ? La même chose que tu voulais en faire, répondit l'autre. Un homme passant apprit leur aventure, et les trouva bien fous. Vous ne l'êtes pas moins que nous, lui dit un des renards : vous ne sauriez, non plus que nous, vous nourrir d'argent, et vous vous tuez pour en avoir. Du moins, notre race jusqu'ici a été assez sage pour ne mettre aucune monnaie en usage. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité fait votre malheur. Vous perdez les vrais biens pour chercher les biens imaginaires.

FÉNELON.

LES DEUX RENARDS.

Fable.

Deux renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler ; ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets. Après ce carnage, ils apaisèrent leur faim. L'un, qui était jeune et ardent, voulait tout dévorer ; l'autre, qui était vieux et avare, voulait garder quelques provisions pour l'avenir. Le vieux disait : « Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage ; j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour. Nous avons fait fortune ; c'est un trésor que nous avons trouvé, il faut le ménager. » Le jeune répondit : « Je veux tout manger pendant que j'y suis, et me rassasier pour huit jours : car, pour ce qui est de revenir ici, chansons ! il n'y fera pas bon demain ; le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommerait. » Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant qu'il se crève, et peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux, qui se croit bien plus sage de modérer ses appétits et de vivre d'économie, veut, le lendemain, retourner à sa proie, et est assommé par le maître.

Ainsi, chaque âge a ses défauts. Les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs : les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

LE MÊME.

HOMMES DE DIFFÉRENTES COULEURS ET DE DIFFÉRENTES TAILLES.

Tous les hommes ne sont pas blancs comme nous les voyons en Europe. Dans les pays chauds ils sont basanés et même noirs. C'est en Afrique surtout que l'on trouve des peuples entiers et nombreux dont la peau est aussi noire que le charbon : nous les appelons des *Nègres*. Les *Hottentots*, qui habitent aussi cette partie du monde, sont de couleur olivâtre. Les différentes teintes de l'Amérique sont le cuivre et l'orange.

Les hommes de la plus haute taille sont les *Patagons*, qui occupent la pointe de l'Amérique méridionale : ils ont communément six pieds, six pieds et demi. Les *Lapons* sont, au contraire, les plus petits ; ils n'ont guère que quatre pieds et demi : c'est la taille ordinaire ; mais ils sont forts et robustes. Ils habitent un pays froid et presque continuellement couvert de neige, à l'extrémité septentrionale de l'Europe.

LE FLEUVE ET SA SOURCE.

Fable.

Un fleuve admirait son vaste lit et l'abondance de ses eaux. En faisant un grand détour, il remarqua sur le penchant d'une montagne un petit ruisseau ; c'était sa source. Il en eut pitié, et lui dit : « Je vous plains ! un rayon de soleil suffirait pour vous tarir ; tandis que moi, je ressemble presque à la mer que je grossis de mes eaux. — Trêve de mépris !⁽¹⁾ interrompit la source ; souvenez-vous que c'est de moi que vous venez, et que sans moi vous ne seriez rien.

Ainsi les enfants ingrats et orgueilleux que la fortune favorise méprisent leurs parents qui sont dans la pauvreté.

L'ENFANT BIENFAISANT.

Conte.

Un petit garçon courait et sautait tenant un gâteau dans chaque main ; sa gaieté lui donnait la plus jolie figure du monde.

En courant et en sautant il rencontra un autre petit garçon qui n'était pas si gai que lui ; il était assis au pied d'un arbre et disait tout doucement : « Je n'ai pas encore déjeuné.

— Comment ! tu n'as pas encore déjeuné ! dit en s'arrêtant le petit garçon joyeux.

— Oh ! mon Dieu, non ; ma mère n'a pas d'argent pour nous acheter du pain. — Que tu es malheureux ! Je n'ai pas d'argent non plus, mais si tu voulais un de mes gâteaux, cela te ferait attendre ton déjeuner avec plus de patience. »

Et en disant cela, il présentait son gâteau : le petit malheureux le reçut et l'eut croqué en une minute.

« Vraiment, tu as bien faim, dit encore le premier petit garçon ; tu mangeras bien l'autre gâteau. » Et il le donna de même.

Vous remarquerez que ce bon petit garçon venait de recevoir ces deux gâteaux et qu'il n'espérait pas en avoir d'autres. Il n'en eut pas moins de plaisir à les lui offrir, et quand il s'en alla il ne sautait plus, mais il était encore plus satisfait que quand il était arrivé ; il se disait : « J'ai fait un peu de bien à un pauvre petit malheureux. »

PIERRE BLANCHARD.

TENEZ, MONSIEUR, VOILA MON GOBELET.

Conte.

Un pauvre vieillard, qui marchait depuis longtemps sur une route pleine de poussière et exposée aux rayons d'un soleil ardent, aperçut une touffe

(1) C'est-à-dire : *Cessez vos mépris*. Trêve signifie *suspension*.

d'arbres sous lesquels était une fontaine : c'était un lieu fort agréable et bien propre au repos du voyageur ; il s'y dirigea.

Arrivé auprès de la fontaine, il s'assit sur une pierre et prit plaisir à respirer la fraîcheur de l'ombre. Il était altéré et regardait l'eau ; mais elle était si basse qu'il n'était pas possible de boire à même. Le bon vieillard n'avait pas de vase ; il ne pouvait se servir que de sa main pour porter l'eau à ses lèvres, et cette main était si brûlante ! il essaya cependant.

Un jeune enfant assis sur l'herbe, à quelques pas de là, remarque son embarras ; il avait un gobelet d'étain , et s'empresse de l'apporter au vieillard.

« Tenez, monsieur, lui dit-il, voilà mon gobelet. »

Le bon vieillard, charmé de la prévenance de l'enfant, prit en souriant le gobelet et se désaltéra à son aise. Il le remit ensuite en disant : « Je vous remercie, mon petit ami, vous êtes bien obligeant, vous vous ferez aimer de tout le monde ; vous vous plaisez à faire le bien, et Dieu vous récompensera. »

LE MÊME.

DIEU CRÉATEUR DE TOUTES CHOSES.

Le ciel, la terre, les eaux, l'homme, les animaux, les plantes, tout nous montre un Dieu créateur ; c'est lui qui a formé les merveilles qui sont sous nos yeux. Nous ne le voyons pas, mais nous sentons, nous reconnaissons sa puissance jusque dans le moindre insecte perdu dans la poussière.

Si nous trouvions dans une plaine une belle maison, d'une architecture régulière, avec des appartements commodément disposés et décorés avec magnificence, nous nous dirions aussitôt : Des hommes ont bâti cette maison ; ils l'ont meublée, ils l'ont décorée.

Si nous voyions une pendule marquant régulièrement les minutes, les heures, nous nous dirions de même : Un horloger a fait cette pendule ; il est impossible qu'elle se soit formée toute seule.

Eh bien ! en regardant les cieux, les étoiles, le soleil qui brille avec tant d'éclat, la terre qui est couverte de prodiges, disons-nous aussi : Toutes ces choses n'ont pu se produire d'elles-mêmes ; l'homme n'a pu les faire ; il y a donc un être tout puissant qui les a créées : cet être, c'est Dieu, l'auteur de tout ce qui existe.

Dieu est donc notre père, mais c'est un père tendre et vigilant qui ne nous abandonne pas d'une minute : il nous envoie chaque jour la lumière qui nous éclaire et le pain qui nous nourrit. Et que nous demande-t-il pour tant de bienfaits ? Il veut que nous l'aimions. Ah ! combien nous serions ingrats et coupables, si nous nous refusions à ses désirs, si nous lui fermions notre cœur ! C'est de lui que tout vient ; c'est à lui que nous devons rapporter tous nos sentiments et tout notre amour.

LE MÊME.

LA BREBIS.

Fable.

La brebis avait beaucoup à souffrir des mauvais traitements de tous les autres animaux; elle s'en plaignit à Jupiter, qui l'écouta avec bienveillance et lui dit : « Je vois bien, ma bonne créature, que je t'ai créée avec trop peu de défense; c'est une injustice qu'il faut que je répare. Veux-tu que j'arme tes pieds de griffes et ta bouche de dents terribles ? »

« — Oh ! non, dit la brebis, je ne veux pas être semblable aux animaux carnassiers.

« — Aimes-tu mieux que je cache un venin subtil sous tes dents ? »

« — Ah ! reprit la brebis, les bêtes venimeuses sont si détestées ! »

« — Eh bien ! que veux-tu donc ? je vais attacher des cornes à ton front, et donner à ton cou plus de force.

« — Point du tout, père bienfaisant, je pourrais devenir un animal aussi querelleur que le bouc.

« — Cependant, si tu veux que les autres n'osent te nuire, il faut que tu puisses nuire toi-même.

« — Il faut cela ! dit la brebis en gémissant : alors, père bienfaisant, laissez-moi telle que je suis ; car le pouvoir de nuire en excite, je crains, le désir, et j'aime mieux souffrir le mal que de le faire. »

Jupiter bénit la bonne brebis, et de ce jour, elle oublia de se plaindre.

Traduite de LESSING (1).

LES EFFETS D'UNE SAGE ÉCONOMIE.

Anecdote.

Il ne faut pas mépriser les gens riches qui s'occupent des détails de leur maison. L'avarice est un vice honteux et bas ; mais une sage économie met quelquefois en état de faire beaucoup de bien.

Madame la duchesse de Kingston possédait une fortune considérable ; cependant elle réglait tous les comptes de sa maison avec la plus scrupuleuse exactitude ; la moindre dépense, même de deux sous pour des herbes, passait sous ses yeux. Un jour, son intendant lui représenta qu'il paraissait au-dessous de son rang et de sa richesse, d'entrer dans des détails aussi minutieux. Madame de Kingston rit de son observation, et continua à vivre sur le même plan de conduite. Quelque temps après, son intendant la quitta, et des événements malheureux ne tardèrent pas à le faire tomber dans la misère. Il se rappela les bontés de son ancienne maîtresse, et eut recours à elle. Madame de Kingston lui envoya sur-le-champ cinquante mille francs, en lui écrivant : « Si je n'ai pas été exacte à compter pour deux sous d'herbes, je n'aurais peut-être pas aujourd'hui la satisfaction de pouvoir vous rendre service. »

L'ABBÉ REYRE.

(1) Lessing, poète allemand, auteur d'un recueil de fables très estimées.

LES REPAS CHEZ LES CHINOIS.

Chez les Chinois, les repas, en fait de cérémonies, passent tout ce qu'on peut imaginer de plus bizarre. Ce n'est point pour manger qu'on est invité, mais pour faire des grimaces. On ne met pas un morceau dans la bouche, on ne boit pas une goutte de vin, qu'il n'en coûte cent contorsions. Il y a, comme dans nos concerts ou nos opéras, un officier qui bat la mesure, afin que les convives s'accordent en même temps à prendre dans les plats, à porter à la bouche les mets qui y sont préparés; chacun y a sa table particulière, sans nappe, sans serviette, sans couteau, sans cuiller ni fourchette; tout est coupé d'avance, et on ne touche à rien qu'avec de petits bâtons d'argent dont les Chinois se servent très adroitement. Après ce repas, qui dure quatre ou cinq heures, toujours dans le cérémonial le plus gênant, une troupe de farceurs vient à son tour jouer la comédie, qui, par sa longueur, fatigue autant que celle qu'on a jouée précédemment à table.

FRANCIS LEVASSEUR.

LE COLIBRI.

La nature, en prodiguant tant de beautés à l'oiseau-mouche, n'a pas oublié le colibri, son voisin et son proche parent; elle l'a produit dans le même climat, et formé sur le même modèle. Aussi brillant, aussi léger que l'oiseau-mouche, et vivant comme lui sur les fleurs, le colibri est paré de même de tout ce que les plus riches couleurs ont de plus éclatant, de moelleux, de suave; et, ce que nous avons dit de la beauté de l'oiseau-mouche, de sa vivacité, de son vol bourdonnant et rapide, de sa constance à visiter les fleurs, de sa manière de nicher et de vivre, doit s'appliquer également au colibri: un même instinct anime ces deux charmants oiseaux; et comme ils se ressemblent presque en tout, souvent on les a confondus sous un même nom.

BUFFON.

LE HÉRISSE.

Le renard sait beaucoup de choses, le hérisson n'en sait qu'une grande. Il sait se défendre sans combattre, et blesser sans attaquer: n'ayant que peu de force et nulle agilité pour fuir, il a reçu de la nature une armure épineuse, avec la facilité de se resserrer en boule et de présenter de tous côtés des armes défensives, poignantes et qui rebutent ses ennemis; plus ils le tourmentent, plus il se hérisse et se resserre: aussi la plupart des chiens se contentent de l'aboyer, et ne se soucient pas de le saisir. Cependant, il y en a quelques-uns qui trouvent moyen, comme le renard, d'en venir à bout en se piquant les pieds, et se mettant la gueule en sang; mais il ne craint ni la fouine, ni la marte, ni le putois, ni le furet, ni la belette, ni les oiseaux de proie.

Les hérissons vivent de fruits tombés; ils fouillent la terre avec le nez, à une petite profondeur; ils mangent les hannetons, les scarabées, les

grillons, les vers et quelques racines ; ils sont très avides de viande, et la mangent cuite ou crue. A la campagne, on les trouve fréquemment dans les bois, sous les troncs des vieux arbres, et aussi dans les fentes des rochers, et surtout dans les monceaux de pierres qu'on amasse dans les champs et dans les vignes.

LE MÊME.

L'AIGLE.

L'aigle a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion : la force et par conséquent l'empire sur les autres oiseaux, comme le lion sur les quadrupèdes ; la magnanimité : ils dédaignent également les petits animaux et méprisent leurs insultes ; ce n'est qu'après avoir été longtemps provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie que l'aigle se détermine à les punir de mort ; d'ailleurs il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert ; d'autre proie que celle qu'il prend lui-même : la tempérance ; il ne mange presque jamais son gibier en entier et il laisse, comme le lion, les débris des autres animaux. Il est encore solitaire comme le lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux ; car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne que deux familles de lions dans la même partie de forêt : ils se tiennent assez loin les uns des autres pour que l'espace qu'ils se sont départi leur fournisse une ample subsistance ; ils ne comptent la valeur et l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'aigle a de plus les yeux étincelants, et à peu près de la même couleur que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cri également effrayant ; nés tous deux pour le combat et la proie, ils sont également ennemis de toute société, également féroces, également fiers et difficiles à réduire ; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits ; ce n'est qu'avec beaucoup de patience et d'art qu'on peut dresser à la chasse un jeune aigle de cette espèce : il devient même dangereux pour son maître dès qu'il a pris de la force et de l'âge.

C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut, et c'est par cette raison que les anciens ont appelé l'aigle l'oiseau céleste, et qu'ils le regardaient dans les augures comme le messager de Jupiter.

LE MÊME.

NIDS DES OISEAUX.

Une admirable providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut contempler, sans être attendri, cette bonté divine qui donne l'industrie au faible et la prévoyance à l'insouciant.

Aussitôt que les arbres ont développé leurs fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur, ceux-là maçonnent des bâtiments aux fenêtres d'une église, d'autres dérobent un crin à une cavale ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce.

Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre, il y a des filandiers qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'é-

lèvent, et chaque palais est un nid, chaque nid voit des métamorphoses charmantes, un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Ce nourrisson prend des plumes ; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se pencher sur le bord de son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères qui n'ont point encore vu ce spectacle ; mais, rappelé par la voix de ses parents, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoyante des pins, et les abîmes de verdure au-dessous du chêne paternel. Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent en recevant leur nouvel hôte, un vieil oiseau, qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'un courant d'eau. Là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve, où il chanta ses plaisirs, et dont les arbres portent encore sa postérité harmonieuse.

C'est ici le lieu de remarquer une autre loi de la nature. Dans la classe des petits oiseaux, les œufs sont ordinairement peints d'une des couleurs dominantes du mâle. Le bouvreuil niche dans les aubépines, dans les groseillers et dans les buissons de nos jardins ; ses œufs sont ardoisés comme la chape de son dos. Nous nous rappelons d'avoir trouvé un de ces nids dans un rosier ; il ressemblait à une conque⁽¹⁾ de nacre, contenant quatre perles bleues ; une rose pendait au dessus, toute humide ; le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un noyer, qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore ; Dieu nous donna dans ce petit tableau une idée des grâces dont il a paré la nature.

CHATEAUBRIAND.

LA ROSE ET LE PAPILLON.

La puissance animale est d'un ordre bien supérieur à la végétale. Le papillon est plus beau et mieux organisé que la rose. Voyez la reine des fleurs, teinte de la plus riche des couleurs, contrastée par un feuillage du plus beau vert, et balancée par le zéphyr ; le papillon la surpasse en harmonie de couleurs, de formes et de mouvements. Considérez avec quel art sont composées les quatre ailes dont il vole, la régularité des écailles qui le recouvrent comme des plumes, la variété de leurs teintes brillantes, les six pattes armées de griffes avec lesquelles il résiste aux vents dans son repos, la trompe roulée dont il pompe sa nourriture au sein des fleurs, les antennes, organes exquis du toucher, qui couronnent sa tête, et le réseau admirable d'yeux dont elle est entourée, au nombre de plus de douze mille. Mais ce qui le rend bien supérieur à la rose, il a, outre la beauté des formes, les facultés de voir, d'ouïr, de sentir, de se mouvoir, et enfin de vouloir. C'est pour le nourrir que la rose entr'ouvre son sein ; c'est pour en protéger les œufs collés comme un bracelet autour

(1) Conque, coquille.

de ses branches, qu'elle est entourée d'épines. La rose ne voit ni n'entend l'enfant qui accourt pour la cueillir; mais le papillon, posé sur elle, échappe à la main prête à le saisir, s'élève dans les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche, et après s'être joué du chasseur, il prend sa volée et va chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

LE CHANT DES OISEAUX.

La nature a des temps de solennité pour lesquels elle convoque des musiciens des différentes régions du globe. On voit accourir de savants artistes avec des sonates merveilleuses, de vagabonds troubadours qui ne savent chanter que des ballades à refrain, des pèlerins qui répètent mille fois les couplets de leurs longs cantiques. Le loriot siffle, l'hirondelle gazouille, le ramier gémit; le premier, perché sur la plus haute branche d'un ormeau, défie notre merle, qui ne le cède en rien ~~et~~ étranger; la seconde, sous un toit hospitalier, fait entendre son ramage confus ainsi qu'aux temps d'Evandre; le troisième, caché dans le feuillage d'un chêne, prolonge ses doux roucoulements semblables aux sons onduleux d'un cor dans les bois; enfin le rouge-gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange, où il a placé son gros nid de mousse; mais le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie; il attend l'heure du recueillement et du repos, et se charge de cette partie de la fête qui se doit célébrer dans les ombres.

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord du fleuve, dans les bois et dans les vallées; que les forêts se taisent par degrés, que pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chantre de la création entonne les hymnes à l'Éternel. D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir; le désordre est dans ses chants; il saute du grave à l'aigu, du doux au fort; il fait des pauses, il est lent, il est vif; c'est un cœur que la joie enivre. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence... Que ses accents sont changés! Quelle tendre mélancolie! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées; tantôt c'est un air un peu monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie; l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un; mais, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur.

Ceux qui cherchent à déshériter l'homme, à lui arracher l'empire de la nature, voudraient bien prouver que rien n'est fait pour nous. Or, le chant des oiseaux, par exemple, est tellement commandé par notre oreille, qu'on a beau persécuter les hôtes des bois, ravir leurs nids, les poursuivre, les blesser avec des armes ou dans des pièges, on les peut remplir de douleur,

mais on ne les peut forcer au silence. En dépit de nous, il faut qu'ils nous charment, il faut qu'ils accomplissent l'ordre de la Providence. Esclaves dans nos maisons, ils multiplient leurs accords. Il y a sans doute quelque harmonie cachée dans le malheur, car tous les infortunés sont enclins au chant. Enfin, que les oiseleurs, par un raffinement barbare, crèvent les yeux à un rossignol, sa voix n'en devient que plus mélodieuse. Cet Homère des oiseaux gagne sa vie à chanter, et compose ses plus beaux airs après avoir perdu la vue.

La nuit, tour à tour charmante ou sinistre, a le rossignol et le hibou : l'un chante pour le zéphyr, les bocages, la lune ; l'autre, pour les vents, les vieilles forêts et les ténèbres. Enfin presque tous les animaux qui vivent de sang ont un cri particulier qui ressemble à celui de leurs victimes. L'épervier glapit comme le lapin et miaule comme les jeunes chats ; le chat lui-même a une espèce de murmure semblable à celui des petits oiseaux de nos jardins ; le loup bêle, mugit ou aboie ; le renard glousse ou crie ; le tigre a le mugissement du taureau ; et l'ours marin une sorte d'affreux râlement, tel que le bruit des récifs battus des vagues où il cherche sa proie...

CHATEAUBRIAND.

LE LEVER DU SOLEIL.

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance devant lui. L'incendie augmente ; l'orient paraît tout en flammes ; à leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre : à chaque instant, on croit le voir paraître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace ; le voile des ténèbres s'efface et tombe, l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli.

La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie ; en ce moment pas un seul ne se tait, leur gazouillement, faible encore, est plus doux que dans le reste de la journée ; il se sent de la langueur d'un paisible réveil.

J.-J. ROUSSEAU.

DESCRIPTION DE LA MER.

La première chose qui se présente, c'est l'immense quantité d'eau qui couvre la plus grande partie du globe ; ces eaux occupent toujours les parties les plus basses ; elles sont aussi toujours de niveau, et elles tendent perpétuellement à l'équilibre et au repos. Cependant nous les voyons agitées par une forte puissance, qui, s'opposant à la tranquillité de cet élément, lui imprime un mouvement périodique et réglé, soulève et abaisse alternativement les flots, et fait un balancement de la masse totale des mers en les remuant jusqu'à la plus grande profondeur. Nous savons que ce mouvement est de tous les temps, et qu'il durera autant que la lune et le soleil, qui en sont les causes.

Considérant ensuite le fond de la mer, nous y remarquons autant

d'inégalités que sur la surface de la terre ; nous y trouvons des hauteurs, des vallées, des plaines, des profondeurs, des rochers, des terrains de toute espèce ; nous voyons que toutes les îles ne sont que les sommets de vastes montagnes dont le pied et les racines sont couvertes de l'élément liquide ; nous y trouvons d'autres sommets de montagnes qui sont presque à fleur d'eau, nous y remarquons des courants rapides qui semblent se soustraire au mouvement général ; on les voit se porter quelquefois constamment dans la même direction, quelquefois rétrograder et ne jamais excéder leurs limites, qui paraissent aussi invariables que celles qui bornent les efforts des fleuves de la terre. Là sont ces contrées orageuses où les vents en fureur précipitent la tempête, où la mer et le ciel également agités se choquent et se confondent : ici sont des trombes et des agitations extraordinaires causées par des volcans dont la bouche submergée vomit le feu du sein des ondes, et pousse jusqu'aux nues une épaisse vapeur mêlée d'eau, de soufre et de bitume. Plus loin, je vois ces gouffres dont on n'ose approcher, qui semblent attirer les vaisseaux pour les engloutir ; au delà j'aperçois ces vastes plaines toujours calmes et tranquilles, mais tout aussi dangereuses, où les vents n'ont jamais exercé leur empire, où l'art du nautonier devient inutile, où il faut rester et périr ; enfin, portant les yeux jusqu'aux extrémités du globe, je vois ces glaces énormes qui se détachent des continents des pôles et viennent, comme des montagnes flottantes, voyager et se fondre jusque dans les régions tempérées.

Voilà les principaux objets que nous offre le vaste empire de la mer : des milliers d'habitants de différentes espèces en peuplent toute l'étendue ; les uns, couverts d'écailles légères, en traversent avec rapidité les différents pays ; d'autres, chargés d'une épaisse coquille, se traînent pesamment et marquent avec lenteur leur route sur le sable ; d'autres, à qui la nature a donné des nageoires en forme d'ailes, s'en servent pour s'élever et se soutenir dans les airs ; d'autres enfin, à qui tout mouvement a été refusé, croissent et vivent attachés aux rochers : tous trouvent dans cet élément leur pâture. Le fond de la mer produit abondamment des plantes, des mousses et des végétations encore plus singulières : le terrain de la mer est de sable, de gravier, souvent de vase, quelquefois de terre ferme, de coquillages, de rochers ; et partout il ressemble à la terre que nous habitons.

BUFFON.

LE ROSSIGNOL ET LA FAUVETTE.

Sur les bords toujours verts du fleuve Alphée, il y a un bocage sacré, où trois Nâïades répandent à grand bruit leurs eaux claires, et arrosent les fleurs naissantes : les Grâces y vont souvent se baigner. Les arbres de ce bocage ne sont jamais agités par les vents, qui les respectent ; ils sont seulement caressés par le souffle des doux Zéphyr. Les Nymphes et les Faunes y font, la nuit, des danses au son de la flûte de Pan. Le soleil ne saurait percer de ses rayons l'ombre épaisse que forment les rameaux

entrelacés de ce bocage. Le silence, l'obscurité et la délicieuse fraîcheur y règnent le jour comme la nuit. Sous ce feuillage, on entend Philomèle qui chante d'une voix plaintive et mélodieuse ses anciens malheurs, dont elle n'est pas consolée. Une jeune Fauvette, au contraire, y chante ses plaisirs, et elle annonce le Printemps à tous les Bergers d'alentour. Philomèle même est jalouse des chansons tendres de sa compagne. Un jour elles aperçurent un jeune berger qu'elles n'avaient point encore vu dans ces bois ; il leur parut gracieux, noble, aimant les Muses et l'harmonie : elles crurent que c'était Apollon tel qu'il fut autrefois chez le roi Admète, ou du moins quelque jeune héros du sang de ce dieu. Les deux oiseaux, inspirés par les Muses, commencèrent aussitôt à chanter ainsi :

Quel est donc ce berger, ou ce Dieu inconnu qui vient orner notre bocage ? Il est sensible à nos chansons ; il aime la poésie : elle adoucira son cœur et le rendra aussi aimable qu'il est fier.

Alors Philomèle continua seule :

Que ce jeune héros croisse en vertu, comme une fleur que le printemps fait éclore ! Qu'il aime les doux jeux de l'esprit ! Que les grâces soient sur ses lèvres ! Que la sagesse de Minerve règne dans son cœur !

La Fauvette lui répondit :

Qu'il égale Orphée par les charmes de sa voix, et Hercule par ses hauts faits ! Qu'il porte dans son cœur l'audace d'Achille, sans en avoir la férocité ! Qu'il soit bon, qu'il soit sage, bienfaisant, tendre pour les hommes, et aimé d'eux ! Que les Muses fassent naître en lui toutes les vertus !

Puis les deux oiseaux inspirés reprirent ensemble :

Il aime nos douces chansons ; elles entrent dans son cœur, comme la rosée tombe sur nos gazons brûlés par le soleil ! Que les Dieux le modèrent et le rendent toujours fortuné ! Que l'âge d'or revienne pour lui ! Que la sagesse se répande de son cœur sur tous les mortels, et que les fleurs naissent sous ses pas !

Pendant qu'elles chantèrent, les Zéphyrs retinrent leurs haleines ; toutes les fleurs du bocage s'épanouirent ; les ruisseaux formés par les trois fontaines suspendirent leur cours ; les Satyres et les Faunes, pour mieux écouter, dressaient leurs oreilles aiguës ; Écho redisait ces belles paroles à tous les rochers d'alentour, et toutes les Dryades sortirent du sein des arbres verts, pour admirer celui que Philomèle et sa compagne venaient de chanter.

FÉNÉLON.

LA PATIENCE ET L'ÉDUCATION CORRIGENT BIEN DES DÉFAUTS.

Une ourse avait un petit ours qui venait de naître. Il était horriblement laid. On ne reconnaissait en lui aucune figure d'animal : c'était une masse informe et hideuse. L'ourse, toute honteuse d'avoir un tel fils, va trouver sa voisine la corneille, qui faisait grand bruit par son caquet sous un arbre. Que ferai-je, lui dit-elle, ma bonne commère de ce petit monstre ? j'ai envie de l'étrangler. Gardez-vous-en

bien, dit la causeuse : j'ai vu d'autres ourses dans le même embarras que vous. Allez : léchez doucement votre fils ; il sera bientôt joli, mignon, et propre à vous faire honneur. La mère crut facilement ce qu'on lui disait en faveur de son fils. Elle eut la patience de le lécher longtemps. Enfin il commença à devenir moins difforme, et elle alla remercier la corneille en ces termes : Si vous n'eussiez modéré mon impatience, j'aurais cruellement déchiré mon fils, qui fait maintenant tout le plaisir de ma vie.

O que l'impatience empêche de biens et cause de maux !

LE MÊME.

LE COMBAT DU TAUREAU.

Au milieu du champ est un vaste cirque environné de nombreux gradins ; c'est là que l'auguste reine, habile dans cet art si doux de gagner les cœurs de son peuple en s'occupant de ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au spectacle le plus chéri des Espagnols. Là, les jeunes chefs, sans cuirasse, vêtus d'un simple habit de soie, armés seulement d'une lance, viennent sur de rapides coursiers attaquer et vaincre des taureaux sauvages. Des soldats à pied, plus légers encore, les cheveux enveloppés dans des réseaux, tiennent d'une main un voile de pourpre, de l'autre des lances aiguës. L'alcade proclame la loi de ne secourir aucun combattant, de ne leur laisser d'autres armes que la lance pour immoler, le voile pour se défendre. Les rois, entourés de leur cour, président à ces jeux sanglants, et l'armée entière, occupant les immenses amphithéâtres, témoigne, par des transports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour effréné pour ces antiques combats.

Le signal est donné ; la barrière s'ouvre ; le taureau s'élance au milieu du cirque ; mais, au bruit de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête, inquiet, troublé ; ses naseaux fument, ses regards brûlants errent sur les amphithéâtres ; il semble également en proie à la surprise et à la fureur. Tout à coup, il se précipite sur un cavalier qui le blesse et fuit rapidement à l'autre bout. Le taureau s'irrite, le poursuit de près, frappe à coups redoublés la terre et fond sur le voile éclatant que lui présente un combattant à pied. L'adroit Espagnol, dans le même instant, évite à la fois sa rencontre, suspend à ses cornes le voile léger et lui darde une flèche aiguë, qui, de nouveau, fait couler son sang. Percé bientôt de toutes les lances, blessé de ces traits pénétrants dont le fer recourbé reste dans la plaie, l'animal bondit dans l'arène, pousse d'horribles mugissements, s'agite en parcourant le cirque, secoue les flèches nombreuses enfoncées dans son large cou, fait voler ensemble les cailloux broyés, les lambeaux de pourpre sanglants, les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts, de colère et de douleur.

FLORIAN.

APOLLON PASTEUR.

Apollon, indigné de ce que Jupiter, par ses foudres, troublait le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeaient les foudres, et il les perça de ses flèches. Aussitôt le mont Etna cessa de vomir des tourbillons de flammes; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui, frappant l'enclume, faisaient gémir les profondes cavernes de la terre et les abîmes de la mer : le fer et l'airain, n'étant plus polis par les Cyclopes, commençaient à se rouiller. Vulcain, furieux, sort de sa fournaise; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe; il arrive, suant et couvert d'une noire poussière, dans l'assemblée des Dieux; il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du ciel, et le précipite sur la terre. Son char vide faisait de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours et les nuits avec le changement régulier des saisons. Apollon, dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire berger et de garder les troupeaux du roi Admète. Il jouait de la flûte; et tous les autres bergers venaient à l'ombre des ormeaux, sur le bord d'une claire fontaine, écouter ses chansons. Jusque-là ils avaient mené une vie sauvage et brutale; ils ne savaient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, et faire des fromages : toute la campagne était comme un désert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous les bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantait les fleurs dont le printemps se couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît sous ses pas. Puis il chantait les délicieuses nuits de l'été, où les zéphyrs rafraîchissent les hommes, et où la rosée désaltère la terre. Il mêlait aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'automne récompense les travaux des laboureurs et le repos de l'hiver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu. Enfin, il représentait les forêts sombres qui couvrent les montagnes, et les creux vallons, où les rivières, par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux. Bientôt les bergers, avec leurs flûtes, se virent plus heureux que les rois; et leurs cabanes attiraient en foule les plaisirs purs qui fuient les palais dorés. Les Jeux, les Ris, les Grâces suivaient partout les innocentes bergères. Tous les jours étaient des jours de fête : on n'entendait plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des Zéphyrs, qui se jouaient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tombait de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiraient aux bergers qui suivaient Apollon. Ce dieu leur enseignait à remporter le prix de la course et à percer de flèches les daims et les cerfs. Les Dieux mêmes devinrent jaloux des bergers : cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, et ils rappelèrent Apollon dans l'Olympe.

FÉNELON.

LE VER A SOIE.

Dans les climats dont le ver à soie est originaire, c'est-à-dire en Chine, où la température du printemps ne varie point comme en Europe, on abandonne à la nature le soin de faire éclore et de nourrir cette chenille précieuse, sortie de l'œuf sans le secours de l'homme. Quelques jours après que la feuille nouvelle du mûrier a percé le bouton, le ver se répand sur l'arbre, y grossit et file son cocon, dont la belle couleur d'or, mêlée à la verdure, donne à la campagne l'aspect fabuleux du jardin des Hespérides. Une autre circonstance digne de remarque, c'est que plus le mûrier est petit, plus la soie que le ver y file est déliée : aussi dans la Chine voit-on des forêts entières de mûriers, qu'on ne laisse croître qu'à la hauteur d'un arbrisseau.

Pour nous, c'est à des soins pénibles de plusieurs mois que nous devons la récolte de la soie. Après avoir choisi des œufs d'excellente espèce, on les fait éclore ou à la chaleur d'un feu artificiel ou à la température naturelle de la saison ; cette méthode est plus favorable au développement des œufs : huit jours leur suffisent ordinairement pour passer à l'état de larves. Le ver à soie est sujet à quatre maladies : la première commence le septième jour après sa naissance et dure quelquefois quinze jours ; les trois autres sont moins longues et se succèdent d'ordinaire de sept en sept jours : on les appelle mues. Pendant ces maladies, le ver s'endort pour prendre une peau plus blanche et pour augmenter d'un quart et même d'un tiers de plus de grosseur chaque fois.

Quelques jours après sa quatrième mue, le ver quitte sa couleur blanche, devient transparent, et, s'élevant sur des rameaux d'arbustes secs qu'on a disposés en arcade, commence à poser les fondements de sa coque avec une espèce de filasse qu'il jette confusément autour de lui sur les branches qu'il peut atteindre. Ce premier ouvrage l'occupe un jour. Le lendemain il travaille avec plus d'art à former son cocon, qui se trouve enfin achevé lorsqu'il a déposé six couches de soie en tous sens ; mais quelque étonnante que soit son industrie, le réservoir d'où il tire la soie l'est bien davantage : ce sont deux vaisseaux extrêmement déliés qui forment dans le petit corps de la chenille un nombre si prodigieux de tours et de détours, qu'il en sort par la filière, aux jours de son travail, un fil de huit à neuf cents pieds de longueur ; encore la filasse où le cocon est suspendu n'est-elle pas comprise dans ce calcul.

On donne le nom de nymphe, de chrysalide ou d'aurélide aux insectes lorsque, dépouillés de leur dernière peau de chenille, ils se sont raccourcis et cachés sous l'apparence d'une espèce de fève. Le ver à soie reste vingt et un jours dans cet état ; alors sa couleur est brune et presque noirâtre : c'est la sixième métamorphose qu'il a subie dans un espace de temps assez court. La dernière arrive enfin : l'insecte perce sa coque et reparait au jour sous la forme d'un papillon. C'est en ce dernier état qu'il rend à la nature ce qu'il en a reçu ; il dépose ses œufs, qui doivent lui survivre, et meurt quelques instants après.

LES INSECTES.

Jetons les yeux sur ce que la nature a créé de plus faible, sur ces atomes animés, pour lesquels une fleur est un monde, et une goutte d'eau un océan. Les plus brillants tableaux vont nous frapper d'admiration. L'or, le saphir, le rubis ont été prodigués à des insectes invisibles. Les uns marchent le front orné de panaches, sonnent la trompette, et semblent armés pour la guerre ; d'autres portent des turbans enrichis de pierreries ; leurs robes sont étincelantes d'azur et de pourpre. Ils ont de longues lunettes, comme pour découvrir leurs ennemis, et des boucliers pour s'en défendre. Il en est qui exhalent le parfum des fleurs. On les voit avec des ailes de gaze, des casques d'argent, des épieux noirs comme le fer, effleurer les ondes, voltiger dans les prairies, s'élancer dans les airs. Ici on exerce tous les arts, toutes les industries ; c'est un petit monde qui a ses tisserands, ses maçons, ses architectes. On y reconnaît les lois de l'équilibre, et les formes savantes de la géométrie. Je vois parmi eux des voyageurs qui vont à la découverte, des pilotes qui, sans voiles et sans boussole, voguent sur une goutte d'eau à la conquête du nouveau monde. Quel est le sage qui les éclaire, le savant qui les instruit, le héros qui les guide et les asservit ? Quel est le Lycurgue qui a dicté des lois si parfaites ? Quel est l'Orphée qui leur enseigne les règles de l'harmonie ? Contemplons ces petits ménages, ces royaumes, ces républiques, ces hordes semblables à celles des Arabes. Voici un insecte qui se repose sous une tente ; celui-ci s'empare d'une bulle d'air, s'enfonce au fond des eaux et se promène dans son palais aérien. Il en est un autre qui se forme avec un coquillage une grotte flottante, qu'il couronne d'une tige de verdure. Une araignée tend sous le feuillage des filets d'or, de pourpre et d'azur, dont les reflets sont semblables à l'arc-en-ciel. Mais quelle flamme brillante se répand tout à coup au milieu de cette multitude d'atomes animés ? Voyez cette mouche qui luit d'une clarté semblable à celle de la lune ; elle porte avec elle le phare qui doit la guider. Tandis qu'elle s'élance dans les airs, un ver rampe au-dessous d'elle ; vous croyez qu'il va disparaître dans l'ombre ; tout à coup il se revêt de lumière comme un habitant du ciel ; il s'avance comme le fils des astres ; tout s'illumine, et ces reflets éclatants, ces flammes célestes qui rayonnent autour de lui, éclairent leurs combats et leurs jeux.

AIME MARTIN.

LE SERPENT.

Ses mouvements diffèrent de ceux de tous les autres animaux ; on ne saurait dire où gît le principe de ses déplacements, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes ; et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement, il reparaît, disparaît encore ; semblable à une petite fumée d'azur ou aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue de feu ; tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spi-

rale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sous l'herbe des prairies ou sur la surface des eaux. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche; elles changent à tous les aspects de la lumière; et, comme ses mouvements, elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction.

Plus étonnant encore dans le reste de ses mœurs, il sait, ainsi qu'un homme souillé de meurtres, jeter à l'écart sa robe tachée de sang, dans la crainte d'être reconnu. Par une étrange faculté, il peut faire rentrer dans son sein les petits monstres qui en sont sortis. Il sommeille des mois entiers, fréquente les tombeaux, habite les lieux inconnus, compose des poisons qui glacent, brûlent ou tachent le corps de sa victime des couleurs dont il est lui-même marqué. Là, il lève deux têtes menaçantes; ici, il fait entendre une sonnette; il siffle comme un aigle de montagne, mugit comme un taureau. Objet d'horreur ou d'adoration, les hommes ont pour lui une haine implacable ou tombent devant son génie. Le mensonge l'appelle, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son cœur, et l'éloquence a son caducée. Aux enfers, il arme le fouet des Furies; au ciel l'Éternité en fait son symbole. Il possède encore l'art de séduire l'innocence. Ses regards enchantent les oiseaux dans les airs, et sous la fougère de la crèche, la brebis lui abandonne son lait.

CHATEAUBRIAND.

FIN DES PREMIERS EXERCICES DE MÉMOIRE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES.

VERS.

L'abeille et la fourmi ; fable, 53.
 L'agneau à un chien ; fable, 16.
 L'aigle et la limace ; fable, 63.
 L'aigle et le cerf-volant ; fable, 80.
 L'aïeule et le perroquet ; apologue, 30.
 De l'amitié envers ses frères et sœurs, 2.
 L'âne chargé d'éponges et l'âne chargé de sel ; fable, 77.
 L'âne et le loup ; fable, 21.
 L'âne et le sanglier ; fable, 30.
 L'âne et son maître ; fable, 100.
 L'âne vêtu de la peau du lion ; fable, 97.
 L'appui fragile ; fable, 10.
 L'araignée et le ver à soie ; fable, 26.
 Avantage de l'étude, 1. Même sujet, *ib*
 Avantages de l'assiduité, 4.
 Avantages d'un bon caractère, 22.
 L'avare et son ami ; fable, 84.
 L'aveugle et le passant ; fable, 21.

Le bateau ; fable, 13.
 Le berger et la brebis ; fable, 18.
 De la bienfaisance ; 2. Même sujet, *ib*.
 Le bœuf ; conte, 109.
 Le bœuf et le chien ; fable, 33.
 Le boiteux, le bossu et l'aveugle ; fable, 38.
 La bonbonnière ; fable, 35.
 La bonne petite sœur ; historiette, 56.
 Le bouffon et le paysan ; fable, 88.
 La brebis ; anecdote, 82.
 La brebis perdue et retrouvée ; apologue, 76.
 Le buisson et la rose ; fable, 11.

Le carrosse et le moulin à vent ; fable, 23.
 La carpe et les carpillons ; fable, 79.
 La cavale et son petit ; fable, 113.
 Le chameau et le bossu ; fable, 75.
 Le chardonneret ; fable, 3.
 De la charité ; 3.
 La châtaigne ; fable, 51.
 Le chêne et les épis ; fable, 13.
 Le chêne et les fraisiers ; fable, 80.
 Le cheval et l'âne ; fable, 36.
 Le cheval et le bœuf ; fable, 16.
 Le chevreuil et la couleuvre ; fable, 19.
 Le chien et le chat ; fable, 70.
 Le chien, le lapin et le chasseur ; fable, 58.
 Le chien qui a mordu son maître ; fable, 49.
 Le chien qui lâche sa proie pour l'ombre ; fable, 28.
 La cigale et la fourmi ; fable, 41.
 De la colère ; 5.
 Le colibri ; apologue, 6.
 Le colimaçon ; fable, 126.
 La consolation ; anecdote, 86.
 Le convoi d'un enfant, 125.
 Le coq et le limaçon ; fable, 65.
 Le corbeau et le serpent ; fable, 29.
 La couronne et le bonnet de nuit ; fable, 55.

Dangers du bavardage, 3.
 Dangers de la grandeur, 24.
 Définition du temps, 22.
 Les deux bateliers ; fable, 92.
 Les deux chenilles ; fable, 29.
 Les deux chevaux ; fable, 9.
 Les deux chiens ; fable, 34.
 Les deux diamants ; fable, 87.
 Les deux épis ; fable, 10.
 Les deux grenouilles ; fable, 18.
 Les deux jardiniers ; fable, 115.
 Les deux renards ; apologue, 14.
 Les deux renards ; fable, 94.
 Les deux voyageurs ; fable, 22.
 Le devin ; fable, 31.
 Des devoirs envers Dieu ; 4.
 La diligence ; fable, 28.
 La douairière et le petit chat ; fable, 90.
 La douleur et l'ennui ; fable, 40.
 Le dromadaire et le singe ; fable, 53.
 L'écolier et le ver à soie ; fable, 105.

Économie n'est point avarice ; anecdote, 63.
 L'écureuil, le chien et le renard ; fable, 103.
 L'enfant couché sur des fleurs ; idylle, 68.
 L'enfant dans le bateau ; fable, 98.
 L'enfant dénicheur ; fable, 73.
 L'enfant et la poupée ; fable, 107.
 L'enfant et la rose ; fable, 42.
 L'enfant et le chat ; fable, 45.
 L'enfant et le petit écu ; fable, 41.
 L'enfant et sa mère ; fable, 8.
 L'enfant prodigue ; apologue, 111.
 Les enfants et les noisettes ; fable, 34.
 Les épis ; fable, 17.
 Esope et l'âne ; fable, 23.
 Esope insulté ; fable, 32.
 L'espérance ; fable, 18.
 L'essieu criard ; fable, 6.

Les fables ; 33.
 La fauvette ; fable, 47.
 Le feu et l'eau ; fable, 45.
 La feuille ; fable, 25.
 Les feuilles d'orme et de houx ; fable, 42.
 Le fils ingrat ; fable, 126.
 Les fleurs d'hiver ; fable, 37.
 Le foulon et le charbonnier ; fable, 31.
 La fourmi ; fable, 5.
 Le frère et la sœur ; fable, 85.
 La fumée et la flamme ; fable, 61.
 La fusée ; fable, 48.

Le grand-duc, le vautour et le linot ; fable, 6.
 La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf ; fable, 46.
 Le grillon et le ver luisant ; fable, 108.

L'habit d'arlequin ; fable, 97.
 Le hanneton ; fable, 34.
 Le hérisson et le marron d'Inde ; fable, 44.
 Le hibou et la tourterelle ; fable, 29.
 L'hirondelle et le coucou ; fable, 116.
 L'homme et la marmotte ; fable, 26.
 L'homme, l'anguille et le serpent ; fable, 49.
 L'homme et le voleur ; fable, 23.
 Le houx ; fable, 25.
 Hymne de l'enfant à son réveil ; 59.

Idylle à la violette ; 50.
 Il ne faut jamais rapporter ; 2.
 Le jardinier et le grosellier ; fable, 74.
 La jeune fille et la corme ; fable, 36.
 Le jeune rat et le chat ; fable, 93.
 Le joueur de gobelets ; fable, 86.
 Jupiter et le limaçon ; fable, 9.
 Jupiter et Minos ; fable, 30.

Le laboureur et son fils ; fable, 114.
 Le lac, le torrent et la rivière ; 50.
 La leçon indirecte ou le mangeur d'huîtres ; conte, 120.
 Le léopard et l'écureuil ; fable, 44.
 Le lézard et la tortue ; fable, 1.
 Le lierre et la vigne ; fable, 35.
 Le lierre et le rosier ; fable, 5.
 La linotte ; fable, 24.
 Le lion et le sanglier ; fable, 11.
 Le lion de Florence ; fable, 78.
 Le lis et le roseau ; fable, 88.
 Le loup converti ; fable, 54.
 Le loup et la cigogne ; fable, 100.
 Le loup et l'agneau ; fable, 52.
 Le loup et l'âne ; fable, 66.
 Le loup et le chien ; fable, 3.
 Le loup et le chien maigre ; fable, 52.

La maîtresse, la servante et le chat ; fable, 21.
 Le mauvais riche ; apologue, 61.
 Du mensonge ; 4.
 La mère et ses deux fils ; fable, 58.
 La modeste ; fable, 21.
 Mort de Vatel ; anecdote, 71.
 La mouche et la vitre ; fable, 27.

TABLE DES MATIERES.

La mouche sottement orgueilleuse ; apologue, 7.
 Moyen de remédier à la laideur ; 45.
 Nécessité du travail ; 1.
 Le nid ; 101.
 Le nid de fauvette ; fable, 39.
 L'offre trompeuse ; apologue, 28.
 L'oiseleur et la vipère ; fable, 4.
 L'orange ; fable, 26.
 L'or brut et l'or poli ; fable, 69.
 L'origine des fables ; 39.
 L'orphelin ; 42.
 L'ours ; fable, 28.
 L'ours et le singe ; fable, 12.
 Le paon et le coq ; fable, 15.
 Le paon, les deux oisons et le plongeon ; fable, 11.
 Le papillon entré dans un appartement ; fable, 14.
 Le papillon et le lis ; fable, 25.
 Le papillon et l'enfant ; apologue, 46.
 L'arolée de Socrate ; apologue, 27.
 Le paysan et le cavalier ; apologue, 14.
 Le père et ses trois fils ; conte, 57.
 Le petit menteur ; élogie, 110.
 Le petit poisson et le pêcheur ; fable, 77.
 Les petits miroirs ; conte, 121.
 Les petits orphelins ; 124.
 La piété filiale ; idylle, 59.
 La pie et la colombe ; fable, 91.
 La pie et les oiseaux ; fable, 17.
 Le pilote ; fable, 4.
 Le pilote et les matelots ; fable, 104.
 Le pinson et la pie ; fable, 20.
 La pomme revêche ; apologue, 119.
 Le pommier dépouillé de son fruit ; fable, 75.
 Le porc et les abeilles ; fable, 8.
 Le pot de terre et le pot de fer ; fable, 84.
 La poule aux œufs d'or ; fable, 43.
 La poule et l'hirondelle ; fable, 15.
 La précaution utile ; fable, 8.
 La précipitation ; fable, 38.
 La première hirondelle ; 118.
 Premier vol de l'oiseau ; 47.
 Le printemps et l'automne ; fable, 19.

Le printemps de l'enfant pauvre ; 99.
 La rape et le pain de sucre ; fable, 4.
 Le rat et le raton ; fable, 81.
 Le renard devenu plus hardi ; fable, 7.
 Le renard et l'aigle ; fable, 9.
 Le renard et le buisson ; fable, 13.
 Le renard et le hérisson ; fable, 32.
 Le renard et le masque ; fable, 1.
 La renoncule et l'œillet ; fable, 19.
 La richesse d'une mère ; conte, 106.
 Le roi de Perse ; fable, 27.
 Le roi et ses fermiers ; apologue, 65.
 La rose ; 55.
 La rose et l'amarante ; fable, 20.
 La rose et la pêche ; fable, 12.
 La rose et la violette ; fable, 61.
 Le rosier et la ronce ; 7.
 Le sanglier et le renard ; fable, 31.
 Le sansonnet ; fable, 123.
 Le saule et la ronce ; fable, 22.
 Le serin et la fourmi ; fable, 37.
 Le serin et le moineau ; fable, 81.
 Le singe applaudi ; fable, 5.
 Le singe et la noix ; fable, 40.
 Le singe et le chien ; fable, 107.
 Les singes et le léopard ; fable, 83.
 Le singe, l'âne et la taupe ; fable, 3.
 Le singe qui montre la lanterne magique ; fable, 95.
 La souris et la tortue ; fable, 41.
 La souris ; fable, 43.
 Sur les plaisirs ; 20.
 La taupe et les lapins ; fable, 117.
 Trait d'ingénuité d'une jeune fille ; 72.
 De la vengeance ; 20.
 Le ver luisant et le crapaud ; fable, 19.
 Le villageois et le fromage ; apologue, 6.
 Le violon cassé ; fable, 10.
 La violette ; 46.
 Le voleur scrupuleux ; conte, 87.
 La vipère et la sangsue ; fable, 5.
 Les vitres gelées ; fable, 9.

PROSE.

A demain ; conte, 129.
 L'aigle, 136.
 Apollon pasteur, 143.
 La brebis ; fable, 134.
 Le chant des oiseaux, 138.
 Le colibri, 135.
 Le combat du taureau, 142.
 Description de la mer, 139.
 Les deux renards ; fable, 131.
 Dieu créateur de toutes choses, 133.
 Le dragon et les renards ; fable, 136.
 Les effets d'une sage économie ; anecdote, 134.
 De l'enfance, 129.
 L'enfant bienfaisant ; conte, 132.
 Le fleuve et la source ; fable, 132.

Le hérisson, 135.
 Hommes de différentes couleurs et de différentes tailles, 131.
 Les insectes, 145.
 Le lever du soleil, 139.
 Nids des oiseaux, 136.
 La patience et l'éducation corrigent bien des défauts, 141.
 Le petit lapin indocile ; fable, 130.
 Les repas chez les Chinois, 135.
 La rose et le papillon, 137.
 Le rossignol et la fauvette ; fable, 140.
 Le serpent, 145.
 Tenez, monsieur, voilà mon gobelet ; conte, 132.
 Le ver à soie, 144.

AVERTISSEMENT.

Nous avons écrit ces premières notions de grammaire pour les enfants de huit à dix ans. C'est ordinairement à cet âge que l'on commence dans les écoles l'étude de la langue maternelle; mais il faut convenir que bien peu d'élèves retirent immédiatement quelque profit de cette étude. Ils récitent leur grammaire d'un bout à l'autre sans y rien comprendre : leur intelligence, sans doute, développera plus tard quelques-unes des connaissances dont les germes sont confiés à leur mémoire; mais il n'en est pas moins vrai qu'en procédant de cette manière on a le tort de compter sur des fruits tardifs et peu assurés. Cette méthode nous paraît doublement vicieuse : d'abord parce qu'elle n'apprend rien pour le moment à l'élève, et ne promet que des résultats incertains; ensuite parce qu'elle habitue l'enfant à étudier sans comprendre et à se payer de mots.

Il y a là, comme on le voit, un danger réel. Néanmoins, il faut bien étudier quelque chose dès qu'on sait lire et écrire : or, comme l'étude de la langue française est la plus importante, comme elle doit précéder toutes les autres, et veut être commencée le plus tôt possible, on se hâte de mettre une grammaire dans les mains de l'enfant; puis, si l'élève ne sait rien que des mots, on s'en prend à la science elle-même. « La grammaire, dit-on, avec ses abstractions et sa métaphysique, est au-dessus de la portée des enfants. » Sans relever la contradiction bien évidente qu'il y a entre cette façon de penser et cette manière d'agir, nous dirons que si l'enfant ne profite pas, la faute n'en est point à la science grammaticale elle-même, mais à la méthode d'enseignement.

L'expérience nous a démontré que les enfants peuvent parfaitement comprendre les premiers principes de la grammaire. Nous publions aujourd'hui notre méthode; en la suivant, la mère et l'institutrice obtiendront infailliblement les mêmes résultats que nous. Dans nos *entretiens* nous passons en revue les dix espèces de mots et les trois principales règles de la grammaire : *l'accord de l'adjectif, l'accord du verbe avec son sujet et l'accord du participe*; mais on comprend que nous nous sommes bien gardé d'aborder les difficultés.

Ces entretiens sont très-courts. Il ne s'agira point d'en reproduire fidèlement les expressions. Nous donnons chacun d'eux comme *spécimen* de notre méthode, plutôt que comme exposition textuelle d'une leçon de grammaire. Notre livre sera le guide et non le précepteur : comment le froid et sérieux enseignement d'un livre pourrait-il suppléer ici à l'instruction donnée par une mère à son enfant, par une bonne institutrice à ses élèves !

Lire d'avance un entretien, saisir l'esprit de la méthode, puis causer avec l'enfant, l'instruire en l'amusant, mettre, en un mot, la leçon en action et la faire durer autant que l'enfant y trouve de l'intérêt : voilà toute la marche à suivre. Nous n'entrerons pas dans de plus grandes explications ; la mère ou l'institutrice sauront bien trouver les moyens d'appliquer avec fruit cette méthode.

Il nous reste quelques avis à donner.

Un enfant de huit ans doit savoir assez bien écrire pour copier des verbes ; et la conjugaison purement mécanique sur l'un des quatre types *aimer, finir, recevoir, rendre*, n'est point un travail au-dessus de son intelligence, surtout si l'on a soin de mettre sous ses yeux des modèles de conjugaison où les terminaisons soient séparées du radical, comme dans notre livre, et si on lui fait connaître ce procédé si simple de conjugaison qui consiste à remplacer le radical du modèle par celui du verbe donné. Nous pensons, en conséquence, que, dès le premier entretien, on pourra mettre l'enfant à l'étude des conjugaisons. L'élève copiera d'abord, en une ou en plusieurs fois, le verbe *avoir*, puis le verbe *être* ; on fera lire et relire le devoir, on le récitera avec l'élève pour bien fixer les formes du verbe dans la mémoire ; on passera ensuite aux quatre conjugaisons, et l'on fera conjuguer différents verbes réguliers sur chaque modèle. Cet exercice sera une excellente préparation à l'étude des principes de la grammaire.

La période de huit à dix ans renferme des intelligences fort diverses. Sous le rapport de l'aptitude à saisir les préceptes de la grammaire et les exceptions qui accompagnent les règles, il y a entre un enfant de dix ans et un enfant de huit ans une différence énorme. Comme notre travail est destiné à l'instruction des élèves dont l'âge est compris entre ces deux termes, nous avons dû le rendre le plus complet qu'il était possible pour les enfants de dix ans, sans toutefois soumettre aux mêmes études les enfants d'un âge moins avancé. Nous avons donc marqué de l'astérisque (*) les entretiens sur des exceptions ou des observations qui sont un peu plus difficiles que le reste ; on pourrait donc passer ces entretiens, sauf à y revenir plus tard, lorsque l'âge aura suffisamment développé les facultés de l'enfant.

Biblioteka UJK Kielce

UJK



0424353